

**BULLETIN**  
**de la Société**  
**DES**  
**AMIS DE MARCEL PROUST**  
**ET DES**  
**AMIS DE COMBRAY**

1 9 6 2

Publié avec le concours  
de la Direction Générale des Arts et des Lettres

N° 12

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

BULLETIN N° 12 — 1962

Publié avec le concours de la Direction des Arts et des Lettres

## Sommaire

### TEXTES DE MARCEL PROUST :

<i>Lettre à un médecin</i> (Dr Linossier), présentée par Philip KOLB .....	471
<i>Poèmes de jeunesse</i> , présentés par Elizabeth JACKSON .....	478
<i>In memoriam Marie Nordlinger-Riefstahl</i> .....	485

### ETUDES :

<i>Histoire et Généalogie des Guermantes</i> , par Willy HACHEZ .....	491
<i>Marcel Proust et son frère</i> , par E. JONES .....	503
<i>Marcel Proust et les Médecins</i> , par le Dr P. E. SEIDMANN .....	522
<i>Les Médecins et Marcel Proust</i> , par R. BILLIÈRES ..	542
<i>Proust et la peinture</i> , par Aurel Vladimir DIACONU ..	545
<i>Le comique chez Marcel Proust</i> (II), par Michihiko SUZUKI .....	572
<i>Thèmes proustiens</i> , par Denkovic Pratie DIVNA ....	587

### LA VIE DE LA SOCIÉTÉ :

<i>Rapport du Secrétaire général</i> , par P.-L. LARCHER ..	593
<i>Réunions des 13 mai et 3 septembre 1961</i> .....	598
<i>Notre Centre de documentation proustienne</i> .....	600

### CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE .....

604  
Henri BONNET : *Alphonse Darlu, maître de philosophie de M. P.* (P.-L. L.). — André MAUROIS : *Le Monde de M. P.* (A. F.). — Jacques MONGE : *Un précurseur de P. : Fromentin* (P. G.). — Gaëtan PICON : *Critique et Lecture* (P.-L. L.). — J.-F. REVEL : *L'anti-fête* (P. GRANDGEORGES). — ETIENNE : *Tong-You-King ou le nouveau singe pèlerin* (A. F.). — Henri MORIER : *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique* (A. F.). — G. BOUQUET : *L'apprentissage de la lecture*. — Pierre CLARAC : *La Fontaine par lui-même* (A. F.). — Françoise SAGAN : *Les merveilleux nuages*. — DOMERC, HYVERNAUD et SIRINELLI : *Plaisir de lire* (A. F.). — Raymond JEAN : *La Conférence* (A. F.). — Madeleine REMACLE : *L'élément poétique dans A la Recherche du Temps Perdu* (P.-L. L.). — Jean-Yves TADIE : *Invention et Langage* (P.-L. L.). — Elizabeth JACKSON : *The genesis of involuntary memory in P's early works* (A. F.). — *Faux génies, faussaires et vrais méconnus* (A. F.).

### NOTES BRÈVES :

*Sur un vers de Corneille* (Léon GUICHARD). — *Relire Proust* (Jacques CHARDONNE).

# SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

*Association reconnue d'utilité publique*

SIÈGE SOCIAL :

26, rue du Docteur-Galopin - ILLIERS (Eure-et-Loir)

~~~~~

Par décret en date du 9 septembre 1955, a été reconnue comme établissement d'utilité publique l'Association dite *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray* dont le siège est à Illiers (Eure-et-Loir).

(*Journal Officiel* du 14 septembre 1955.)

---

*Présidente d'Honneur :*

Madame Gérard MANTE-PROUST

*Membres d'honneur :*

M. le Ministre de l'Education Nationale  
M. le Directeur Général des Arts et des Lettres  
M. le Préfet de la Seine  
M. le Président du Conseil Municipal de Paris  
M. le Préfet d'Eure-et-Loir — M. le Maire d'Illiers  
M. l'Inspecteur d'Académie d'Eure-et-Loir

*Président :*

M. le Professeur Henri MONDOR, de l'Académie Française.

*Vice-Présidents :*

Mme la Duchesse de LA ROCHEFOUCAULD  
M. Gérard BAUER, de l'Académie Goncourt

*Vice-Président honoraire :*

M. André BILLY, de l'Académie Goncourt

*Secrétaire général :* M. P.-L. LARCHER

*Trésorier :* M. Paul-Albert BOYER

*Secrétaire général adjoint :* M. André FERRÉ

*Membres du Conseil d'Administration :*

|                              |                           |
|------------------------------|---------------------------|
| Mme ALEXANDRE-DEBRAY;        | M. le Duc DE GRAMONT;     |
| M. le Comte Robert DE BILLY; | M. René GOBILLOT;         |
| M. Henri BONNET;             | M. Jacques de LACRETELLE; |
| M. Louis BOURDIL;            | M. Jean POMMIER;          |
| M. Pierre CLARAC;            | M. Jacques REVIL;         |
| M. Jacques DURON;            | M. Yves ROBERGE.          |

# Lettre à un médecin

*Voici une lettre de douze pages que Proust avait commencée, avoue-t-il, « en croyant qu'elle n'aurait que quelques lignes. » Il y demande une consultation qu'il voudrait sous forme épistolaire, parce qu'il ne se sent pas en état d'aller voir le médecin lui-même. Et afin de lui donner tous les éléments dont le spécialiste puisse avoir besoin pour lui donner un conseil, Proust en arrive à faire l'historique de son asthme et de ses infirmités corollaires « depuis les origines jusqu'à nos jours ». Il en résulte que cette lettre constitue une sorte de confession sur les divers aspects de son état physique, la Confession à un médecin.*

*Cette lettre nous en dit long, du reste, non seulement sur l'état lamentable de sa santé, mais sur certaines manies qu'il avait de se scruter, de « s'écouter », de se soigner, somme toute sur sa neurasthénie, le côté « tante Léonie » de Marcel Proust.*

*Certes, si nous tenons compte de sa mauvaise hygiène et de ses souffrances très réelles pendant tant d'années, ce qui nous étonne toujours et surtout, c'est qu'il ait eu assez de force physique et de courage pour mettre debout son œuvre monumentale.*

*Le conseil que Proust veut demander en écrivant sa lettre se rapporte à une « cure » qu'il pense faire dans une maison de santé. Comme il craint l'isolement, il consultera plusieurs médecins sans pouvoir se décider ni sur le choix du médecin, ni sur le traitement à suivre. A propos de cette cure (voir la note 4 ci-dessous), on peut dire de Proust, comme d'Hermione, qu'il est*

Toujours prêt à partir, et demeurant toujours.

*Il finira pourtant par s'y résoudre. Mais alors il fera sa cure seulement après la mort de sa mère, à cause d'elle et parce qu'elle est morte, par piété filiale, « surtout voulant faire ce que Maman aurait aimé n'ayant plus d'autre but ici-bas », comme il le dira lui-même dans une lettre à Mme Straus. D'ailleurs il entrera dans la maison de santé avec la certitude que le traitement ne lui réussira pas. Il y restera quelques semaines seulement.*

*Proust tirera cependant de cette expérience un profit, le seul qu'il ait jamais tiré de tout ce qu'il a fait dans la vie : Il en fera état dans son roman. C'est grâce à la fiction d'une absence de Paris pendant « beaucoup d'années », absence que le narrateur est censé avoir passée dans une maison de santé, qu'il pourra, à son retour, constater les effets de la fuite du Temps. C'est ainsi qu'il pourra observer et décrire les ravages du Temps sur ses amis. Voici comment il parlera de cet épisode :*

*La nouvelle maison de santé dans laquelle je me retirerai ne me guérit pas plus que la première; et beaucoup d'années passèrent avant que je la quittasse. (A la Recherche du Temps Perdu, éd. Pléiade, III, 854.)*

*C'est à peu près tout ce que Proust dira dans son roman à propos du séjour dans une maison de santé. Mais la lettre au Dr Linossier nous fait entrevoir d'autres détails du livre qui s'inspirent sans doute de ses propres souffrances et de ses propres manies. La phrase où Proust dit qu'il a l'habitude de prendre « un quart de verre d'eau de Vichy » avant de se coucher, se plaignant qu'il se réveille avec de l'oppression s'il en prend un verre entier, n'est-ce pas là le cas de la tante Léonie? On se rappellera l'indignation de cette valétudinaire quand certaines personnes osaient lui insinuer « la doctrine subversive qu'une petite promenade au soleil et un bon bifteck saignant (quand elle gardait quatorze heures sur l'estomac deux méchantes gorgées d'eau de Vichy) lui feraient plus de bien que son lit et ses médecines » (op. cit., I, 69).*

Philip KOLB.

LETTRE DE MARCEL PROUST  
AU DOCTEUR GEORGES LIHOSSIER

[Août - septembre 1904 ?] (1)  
45 rue de Courcelles

Cher Monsieur

Je ne sais pas si vous vous souvenez que dans des jours plus heureux mon père, le Docteur Proust, m'avait présenté à vous, et je m'étais permis de vous dire la très grande admiration que j'éprouvais pour votre livre, *l'Hygiène du dyspeptique* (2).

---

(1) Le papier « Waterford » à large bordure de grand deuil, joint aux allusions à la mort du père (26 novembre 1903) « dans des jours plus heureux... », etc..., et au traitement psychothérapeutique qu'on conseille à Proust (voir la note 4 ci-dessous), nous permettent de dater cette lettre de 1904 ou de 1905. L'allusion de Proust à l'analyse de ses urines semble, du reste, situer cette lettre entre la mi-août et le 24 septembre 1904, date où Proust annonce à sa mère qu'une seconde analyse ne montre « plus l'ombre de sucre ni d'albumine » (voir la note 5 ci-dessous).

Pour l'identité du destinataire de la lettre, voir la note suivante.

(2) Ce titre, *l'Hygiène du dyspeptique* nous permet d'identifier le médecin à qui Proust s'adresse, l'auteur de ce livre : le Dr Georges Linossier. Il était professeur agrégé à la faculté de médecine de Lyon et médecin à Vichy, où il demeurait avec sa femme, née Céas, au chalet de Moskowa.

Son livre, paru chez Masson en 1900, faisait partie de la collection de la Bibliothèque d'hygiène thérapeutique que dirigeait le Dr Proust. En 1905 parut un *Traité des maladies de l'estomac* auquel Linossier avait collaboré. (O. Lorenz, *Catalogue général de la librairie française*, 19, p. 184, et *Paris-Hachette. Annuaire complet* de 1911.)

Au moment de la dernière maladie de Mme de Lauris mère, Proust recommanda Linossier à Georges de Lauris pour une consultation, ce qui confirme la bonne opinion que Proust avait pour ce spécialiste. (*Lettres à un ami*, 1948, p. 110.)

Cette admiration est cause (et elle sera aussi auprès de vous mon excuse) de la démarche indiscreète que je viens faire auprès de vous : si je connaissais une autre pensée, aussi ingénieuse et aussi profonde que la vôtre, je vous épargnerais l'ennui de vous demander conseil. Ce conseil sera d'ailleurs forcément bien limité, car je comprends bien qu'à distance il vous est impossible de vous prononcer sur des questions de fait. Et quant à essayer de vous voir, je mène une vie trop singulière, ne laissant à ma disposition que les heures de la soirée, pour songer à aller vous déranger.

Voici cependant les quelques questions auxquelles vous pourrez peut-être répondre.

Je suis (au point de vue médical), il paraît, beaucoup de choses différentes, bien qu'à vrai dire on n'ait jamais su très exactement quoi. Mais je suis surtout et indiscutablement très asthmatique. Asthme de foins d'abord, mon asthme est devenu assez vite un asthme d'été, puis un asthme de presque toute l'année. Et à la suite de repas trop copieux, il s'est compliqué d'un état d'apparence asthmatique mais d'origine, m'a-t-on dit, intestinale et gastrique qui est aujourd'hui depuis longtemps enrayé, bien qu'il soit prêt à reparaître à la moindre imprudence. Je fais un repas par 24 heures (et entre parenthèses je me permets de vous demander si au point de vue ration d'entretien vous trouvez ce repas suffisant pour vingt-quatre heures : deux œufs à la crème, une aile entière de poulet rôti, trois croissants, un plat de pommes de terre ou frites, du raisin, du café, une bouteille de bière) et pendant l'intervalle des vingt-quatre heures la seule chose que je prends est en me couchant un quart de verre d'eau de Vichy (neuf ou dix heures après mon repas). Si je prends un verre entier je suis réveillé par de l'oppression; à plus forte raison si au lieu de l'eau de Vichy c'est un aliment.

J'ajoute qu'au point de vue même de l'estomac, à

condition d'avoir le ventre suffisamment maintenu par un caleçon <sup>(3)</sup>, je n'ai jamais mal à l'estomac ni malaise d'estomac. L'oppression, l'asthme est ma seule forme de troubles. C'est l'avantage pour moi de ce régime singulier. Car autrefois, quand je prenais plusieurs repas, et buvais entre les repas, j'avais constamment de la dilatation, des renvois, des malaises de tous genres qui n'existent plus.

Or le conseil que je veux vous demander est le suivant : on m'a conseillé, pour modifier mes mauvaises habitudes de vie, de suivre un de ces traitements psychothérapeutiques que vous connaissez certainement, qui consistent à isoler le malade, à l'immobiliser, à le suralimenter, à le guérir par persuasion <sup>(4)</sup>.

---

(<sup>3</sup>) Point important! C'était un drame lorsque Proust ne retrouvait pas son « épingle anglaise ». Au cours d'une nuit d'insomnie en décembre 1903, voici ce qu'il écrivit à sa mère : « Ayant eu besoin de me relever il m'a été impossible de retrouver mon épingle anglaise (qui ferme et rétrécit mon caleçon). Autant dire que ma nuit était finie. J'ai cherché à en trouver une autre dans ton cabinet de toilette, etc..., etc..., et n'ai réussi qu'à attraper un fort rhume dans ces promenades (fort est une plaisanterie) mais d'épingle pas. » (*Correspondance avec sa mère*, Plon, 1953, p. 231.)

(<sup>4</sup>) Le Dr Merklen semble avoir été le premier à lui proposer ce traitement, en juillet 1904. Cf. *Lettres à Bibesco*, Lausanne, 1949, p. 89 : « Comme tu aimes les choses de médecine et aussi à me croire un peu fou, je te dirai que j'ai consulté le médecin qui avec Faisans est considéré comme le meilleur, Merklen, qui m'a dit que mon asthme était devenu une habitude nerveuse et que la seule manière de la guérir était d'aller dans un établissement antiasthmatique qui existe en Allemagne et où on me ferait (car je n'irai sans doute pas) « perdre l'habitude » de mon asthme, comme on démorphinise les morphinomanes. » Le 20 septembre 1904, Proust va consulter le Dr Paul Dubois, neuropathologue de l'Université de Berne, qu'il appelle « le Sollier bernois ». Proust compte alors entrer dans sa maison de santé vers le 1<sup>er</sup> mars. Mais au dernier moment, il décide de remettre sa cure jusque après sa fièvre des foins. Il hésite d'ailleurs entre Widmer et un autre, probablement Déjerine. En septembre, il se rend à Evian avec sa mère, ayant l'intention de repartir ensuite faire sa cure en Suisse. L'état de sa mère mourante l'oblige à rentrer à Paris. Vers le 1<sup>er</sup> décembre, cependant, il fait réserver une chambre dans une maison de santé rue Blomet, où il doit subir un traitement de trois mois sous le Dr Déjerine. Brusquement, le jour où il doit y entrer, il demande une consultation avec le Dr Sollier. Proust espère éviter ainsi l'isolement. Mais quelques jours plus tard, il entre au Sanatorium du Dr Sollier à Boulogne-sur-Seine. Il n'y restera d'ailleurs que quelques semaines.

Je voulais seulement vous demander si, en principe et d'une façon tout à fait générale, vous croyez qu'une telle cure peut être sans inconvénients pour moi, ou si vous estimez que la suralimentation peut aggraver mon état. Si à ce point de vue vous faites une différence entre les divers établissements de ce genre qui existent soit en France, soit à l'étranger, si vous savez par exemple que dans celui-ci la suralimentation sera faite avec plus de prudence et que tout ne sera pas sacrifié à priori à l'idée que tous les troubles gastriques sont d'origine nerveuse, vous seriez bien aimable de me dire aussi votre sentiment à cet égard. Je n'ai pas besoin de vous dire que les renseignements que vous me donnerez seront absolument confidentiels.

Je vous demande aussi de ne pas dire que je vous les ai demandés (du moins sur le point spécial de la valeur relative des divers établissements) pour que je ne semble pas avoir suspecté par avance celui où il est possible que je finisse par entrer.

Peut-être les renseignements suivants vous permettront-ils de vous faire une idée plus nette de mon état arthritique. Mes urines présentent un grand excès d'urée, d'acide urique, une diminution des chlorures. L'analyse ajoutait des traces impondérables d'albumine et de sucre, mais je crois que c'était tout à fait passager <sup>(5)</sup>. J'urine extrêmement peu depuis des années. Après douze jours de régime lacté je n'atteignais pas un demi-litre par vingt-quatre heures. Il est vrai que je prenais le lait sous forme de café au lait bouillant qui augmentait encore beaucoup mes transpirations habituelles et que je ne pouvais guère arriver à dépasser un litre et demi à deux litres de lait par vingt-quatre heures.

---

(5) Cette allusion semble indiquer que la lettre fut écrite entre la mi-août et le 20 septembre 1904. Car ce fut au lendemain du retour d'un voyage en yacht, d'où il rentra le 15 août, que Proust se fit faire l'analyse de ses urines une première fois. C'est alors que les « traces impondérables d'albumine et de sucre » s'étaient manifestées. Elles avaient disparu au moment où il fit faire une seconde analyse, vers le 20 septembre 1904. (Voir la *Correspondance avec sa mère*, Plon, 1953, p. 265.)

Quand je mène une vie différente j'arrive bien à faire deux repas. Mais alors je ne peux presque plus me coucher, à cause du grand nombre d'heures (huit heures) que je suis obligé de passer debout (ou sur une chaise longue) après un repas. Et d'ailleurs dans une vie de ce genre (sans pouvoir affirmer que le plus grand nombre de repas en soit la cause) je suis toujours un peu plus oppressé, j'ai plus le sang à la tête, je suis moins bien, que quand je mène la vie bizarre qui est ma vie habituelle et dont je vous parlais en commençant.

Je vais beaucoup — et mal — à la garde robe, et toujours en beaucoup de fois. Si vous pensiez que cela peut me fournir des renseignements utiles je ferais bien une fois analyser mes matières. Mais je ne sais pas comment cela se pratique et d'ailleurs elles présentent selon mes divers états des aspects assez différents. Elles s'accompagnent souvent de mucosités dont l'expulsion autant que je peux croire, me fait plutôt du bien. Une fois par quinzaine, à peu près, je prends à dîner, au milieu du dîner, une pilule de cascariine Leprince, qui me fait aller sept ou huit fois à la garde robe ou plus, dans les vingt-quatre heures suivantes. Tant que le purgatif n'a pas fait son effet il m'opprime plutôt, puis me dégage et parfois me rend de nouveau un peu souffrant quand son effet se prolonge trop. Je ne fais jamais de grands lavages parce qu'ils me donnent des transpirations insupportables.

Monsieur, j'ai commencé cette lettre en croyant qu'elle n'aurait que quelques lignes. Si j'avais pensé que je vous demanderais tant de choses, je ne vous aurais rien demandé du tout. Chemin faisant, tel détail me revenait à l'esprit qui me semblait de nature à vous renseigner plus exactement, à motiver plus fortement votre conseil. Je suis maintenant confus d'une indiscretion que je sens beaucoup plus grande que je n'avais cru tout d'abord. Et ce que je vous demande surtout c'est de m'excuser, et d'accepter tous mes hommages confus et reconnaissants.

Marcel Proust.

# Poèmes de jeunesse

*Bien que tous les efforts littéraires sérieux de Proust soient en prose, tout le long de sa carrière ses réflexions sur la création littéraire portent en grande partie sur la poétique. On ne s'étonne donc pas de constater que, dans sa jeunesse, il ait écrit des vers. M. Ferré en mentionne dans son livre Les Années de Collège de Marcel Proust. On se rappelle le groupe Portraits de peintres et de musiciens dans Les Plaisirs et les Jours. Voici cinq poèmes, dont trois sont incomplets, à ajouter à l'inventaire.*

*Ils se trouvent dans un petit recueil d'écrits proustiens d'un tirage restreint. Le titre du recueil est A Tribute to the Memory of a Friend; la préface est signée Alec Ralph Hobson, London 1925. D'après le Professeur Kolb, cette présentation est contestable mais, à part de légères inexactitudes dans la transcription des textes, le contenu est authentique. Bien qu'on n'ait pas l'assurance d'un texte cent pour cent fidèle, l'intérêt général de ces vers nous semble une raison suffisante pour les soumettre à la critique proustienne. On sait d'ailleurs les multiples risques d'erreurs dans toute la publication posthume de Proust. Donc, nous les reproduisons ici tels qu'ils sont dans le recueil, en nous permettant de corriger les fautes de grammaire.*

*La datation des poèmes, à l'exception du premier, doit rester hypothétique. Le premier, selon la notice qui le précède dans le recueil, fut rédigé au dos de l'enveloppe d'une lettre envoyée d'Aix-en-Provence par le père de Proust le 9 octobre 1889. Celui-là, ainsi que les deux suivants, A Madeleine Lemaire et Antoine Van Dyck, témoignent de l'esprit délicat et précieux qui caractérise les premiers écrits de Proust, c'est-à-dire sa production jusqu'à environ 1895 lorsqu'il commençait Jean*

Santeuil. Ils montrent également sa tendance à vouloir compléter la réalité par le rêve, par une vision idéale, tendance tenace qui se retrouve dans le monde de désirs de la Recherche. Le troisième, Antoine Van Dyck, n'est pas tout à fait inconnu — c'est un brouillon partiel du poème du même titre dans *Portraits de peintres*.

Les deux autres, *Sur des yeux* et *Lundi à une heure*, ne sont pas exactement de la même facture. Il est vrai qu'on y voit la « douce mélancolie » des *Plaisirs et les Jours*, un langage un peu fade. Pourtant, le thème commun aux deux — la difficulté d'atteindre un fond sûr dans l'amour comme dans la nature — est nettement personnel. Il est traité d'une façon dépouillée. L'imagerie est réduite au minimum. Le ton est sérieux et angoissé. Cette conception de l'amour va plus loin que celle des *Plaisirs et les Jours*. Puisque, à l'époque de Jean Santeuil on commence à voir des spéculations plus pénétrantes sur ce sujet, il ne me semble pas impossible que ces vers s'y situent également, avec une date limite vers 1900. Après cette date Proust ne nomme jamais « Dieu » comme il le fait ici dans *Sur des yeux*.

Ces deux poèmes en particulier ont un intérêt capital, pour deux raisons. En premier lieu ils montrent de manière frappante comment Proust lie étroitement la connaissance d'autrui dans l'amour avec la connaissance du monde; comment dans le domaine des images il lie les yeux avec le ciel. L'amour qui est une forme de l'effort humain pour connaître, pour posséder; qui veut dépasser les limites physiques et qui vise l'inconnu. Si ces vers datent d'avant 1900, ils représentent un des premiers indices de cette liaison qu'on retrouve développée dans l'ébauche de *La Table ronde* et qui s'épanouit dans la Recherche — d'une façon impersonnelle, par exemple, dans le cas de la jeune laitière incarnant pour le narrateur le mystère du pays, et d'une façon intime dans la personne d'Albertine dont les yeux fuyants résistent au désir du narrateur de la posséder spirituellement.

En second lieu, deux échecs analogues fournissent d'importants renseignements sur la pensée philosophique de Proust, ambiguë sur ce point particulier : existe-t-il un fond rationnel

*dans l'univers? L'un, dans ces vers, se révèle par la « tristesse », la déception (qui paraît l'unique conséquence des sondages de l'auteur dans le bleu des yeux ou du ciel). L'autre est l'essai infructueux du narrateur pour connaître Albertine (qu'on peut interpréter sur un plan général comme l'impossibilité de connaître autrui). Dans la controverse idéaliste-matérialiste qui prenait une allure si fiévreuse vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Proust choisit la position idéaliste et en garda toujours (et là, sans ambiguïté) le sentiment inébranlable de la valeur de l'esprit. Mais sur la question qui nous intéresse ses affirmations ne s'accordent toujours pas bien. D'un côté, il semble avoir subi la forte influence de Darlu, d'Emerson et de Ruskin qui tous croyaient à une raison cachée dans la nature. De sorte qu'on voit souvent Proust citer ou faire allusion à ces philosophes acceptant selon toute apparence leur pensée comme la sienne. D'où ses « vérités éternelles ». D'où « l'âme universelle » de Contre l'obscurité. D'où la citation suivante, vraisemblablement une référence directe à Darlu, qui se trouve dans une lettre à Fernand Gregh (4 juin 1904; dans le livre de Gregh, Mon amitié avec Marcel Proust, Grasset, 1958) : « Te rappelles-tu ce qu'on nous disait de la Métaphysique d'Aristote? Avant lui l'erreur des matérialistes croyant par l'analyse trouver la réalité dans la matière, l'erreur des platoniciens la cherchant en dehors de la matière dans des abstractions, qu'elle n'est pas pourtant la matière elle-même mais ce qui, en chaque chose individuelle, est en quelque sorte derrière la matière, le sens de sa forme et la loi de son développement. » Or, lorsqu'il s'agit d'une tentative pratique, lorsqu'il s'agit de déceler ce fond cohérent, le bon sens proustien ne peut pas honnêtement admettre des résultats positifs. Ainsi, dans ces deux poèmes on le voit qui, en dépit d'un fort désir de pénétrer la façade matérielle (qu'il nomme avec précision : « la forme des cristaux », « le pigment des prunelles », « l'épaisseur de l'air »), n'arrive à en extraire aucune réponse. La force de son aspiration se mesure par la profondeur de sa déception. C'est alors que, indigné, il profère : « mensonge ». Les deux côtés de sa pensée sur cette question se distinguent donc assez nettement. L'un, où Proust s'aligne avec Darlu, avec Emerson, avec Ruskin en affirmant abstraitement l'existence d'un fond rationnel dans l'univers; et, l'autre, où explorant ce monde et posant des ques-*

*tions brutales il n'en tire que le réconfort d'une incertitude. C'est ce dernier visage de Proust qui est le plus intime et qui est aussi sans doute le plus authentique. C'est le visage dont on voit l'expression poétique pure dans ces vers.*

Elizabeth R. JACKSON. ..

Pâles, ainsi qu'on voit aux rares porcelaines,  
Le rêve d'une mer d'opale près d'Yuldo,  
Avril y sourirait sur un fin glacis d'eau  
Bien douce avec le ton clair des japoneries.  
Un pâle pommier effeuillerait parmi  
(En ce pays l'absurde adorable est permis)  
Le trésor délicat des pétales chéris.  
Dessus miroiteront un vol de blancs phalènes  
D'une nuance exquise et tendre de satin  
Au ciel s'alanguiraient les roses du matin.

. . . . .

---

## A MADELEINE LEMAIRE

Quel trop subtil voleur coupe dans les vergers  
Ces raisins lumineux dont ma lèvre est éprise ?  
Lui seul est assez doux pour ne pas les blesser,  
Mais non pour les pinceaux quittant fuseaux et laine,  
Vous faites plus que Dieu : un éternel printemps,  
Et c'est auprès des lis et des rosiers grimpants  
Que vous allez chercher vos couleurs, Madeleine.  
Vous avez la beauté frêle de l'éphémère,  
Et pourtant fleur d'un jour vous ne périrez pas,  
Fleurs vivantes et pourtant immortelles, lilas,  
Œillet ou lis qu'a peints Madeleine Lemaire.  
Mais vous, qui vous peindra, belle jardinière  
Par qui tous les printemps nous plaisent tant de fleurs ?  
Vous seule au...

## ANTOINE VAN DYCK

Douce fierté des cœurs, grâce noble des choses  
Brillant dans les velours les regards et les bois,  
Beau langage élevé du maintien et des poses.  
Héréditaire orgueil des femmes et des rois,  
Tu triomphes, Van Dyck, prince des gestes calmes,  
Dans tous les êtres beaux morts vivants,...  
Dans toute belle main qui sait encore s'ouvrir  
Sans s'en douter peut être elle...

Halte de cavaliers sous les pins, jeune duc  
En chemise bleu pâle, une main sur la hanche,  
Dans l'autre un fruit détaché de la branche.  
Les bagues de ses doigts en font perler le suc  
. . . . Mélancolique.  
Debout, mais reposé,  
dans quelque vert asile  
Ils ont des cheveux fins sous un souple chapeau.  
Les saphirs retenant le satin du manteau  
Ont des feux aussi doux que leur regard tranquille.

---

## SUR DES YEUX

Tes yeux sont moins profonds que n'est vide ton cœur  
Le ciel est vide aussi jusqu'en sa profondeur.

Tes yeux vagues, tes yeux avides,  
Tes yeux profonds, hélas ! sont vides,  
Profonds et vides sont les cieux,  
Et la tendresse du bleu pâle est un mensonge dans  
[l'opale et dans le ciel et dans tes yeux.

Si le bleu de l'opale est tendre,  
Est-ce d'aimer confusément ?  
Son clair de lune semble attendre  
Un cœur qui saura le comprendre...

La douceur du ciel bleu sourit au cœur aimant  
Comme un pardon pour sa démençe  
Dans le ciel est-ce encore la nature qui ment,  
Est-ce de n'aimer pas--d'aimer ?  
Si le bleu de vos yeux est triste,  
Est-ce d'aimer ce qui n'existe  
Pas en ce monde ? Aimer est triste.

Si le bleu de l'opale est tendre,  
Est-ce d'aimer confusément ?  
Son clair de lune semble attendre  
Un cœur qui saura le comprendre...

Si le bleu du ciel est si doux,  
Est-ce qu'il a pitié de nous ?  
Pitié, sympathie et clémence,  
Si doux à travers la nue,  
Est-ce donc indéfiniment  
La matière qui continue ?  
Ou bien est-ce Dieu qui commence ?  
Si le bleu de vos yeux est triste,  
Est-ce de n'aimer pas, d'aimer ?  
Est-ce d'aimer ce qui n'existe  
Pas dans ce monde ? Aimer est triste.  
Un doux regret qui persiste  
Bleuit tristement vos yeux verts,  
Clair de lune sur les mers.

---

## LUNDI A UNE HEURE

L'insensibilité de la nature entière  
Ainsi semble combler le vide de nos cœurs.  
C'est un jeu décevant de l'aveugle matière  
Dans l'opale et le ciel et les yeux où, vainqueur

Et tour à tour blessé, l'amour semble rêver.  
La forme des cristaux, le pigment des prunelles  
Et l'épaisseur de l'air nous trompant tour à tour,  
Essayant de tromper nos douleurs éternelles  
A travers la nature, et la femme, et les yeux,  
Et la tendresse du bleu pâle,  
Est un mensonge dans l'opale  
Et dans le ciel et dans vos yeux.

---

Notre Société est en deuil. Au moment de donner le bon à tirer pour le présent numéro, nous apprenons la mort, survenue le vendredi 6 avril, de M. le Professeur Henri MONDOR, de l'Académie française, qui la présidait depuis sa fondation. Si la perte de ce grand médecin, de ce grand lettré, de ce grand homme de cœur est ressentie par la France entière, elle affecte tout particulièrement les Amis de Marcel Proust et les Amis de Combray, à qui leur Président avait donné plus qu'à d'autres des raisons non seulement de l'admirer, mais encore de l'aimer. Ne réunissait-il pas en sa personne les qualités qui furent justement celles de Proust : culture étendue, intuition divinatrice, vivacité d'esprit, et par-dessus tout bonté virile, compatissante et agissante ? En attendant l'hommage qui lui sera rendu dans le prochain numéro, nous saluons ici sa mémoire et exprimons l'immense tristesse que notre Société éprouve de sa disparition.

# Marie Nordlinger-Riefstahl

1876 - 1961

Le nombre des Proustiens qui ont eu le privilège de connaître Proust personnellement décroît rapidement. Le 25 octobre 1961 s'est éteinte à Manchester, Marie Nordlinger-Riefstahl, âgée de quatre-vingt-cinq ans. Une brève maladie l'a enlevée à l'affection des siens, et sa disparition attristera de nombreux Proustiens entrés en rapports directs avec elle à la suite de la publication des *Lettres à une Amie* en 1942.

Amie de Proust, elle le fut dès la première heure. Le Proust qu'elle a connu et nous a restitué, c'est le Proust d'avant la gloire littéraire, le jeune homme qui, à part quelques articles, n'avait encore publié que *Les Plaisirs et les Jours*, et qui cherchait sa voie en traduisant Ruskin. Née à Manchester, mais de souche germano-italienne, Marie Nordlinger fut élevée dans un milieu cultivé et suivit les cours de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale. Elle vint à Paris à l'âge de vingt ans, d'abord, de 1896 à 1898, pour y poursuivre ses études de peinture et de sculpture, puis, à partir de 1902, pour y exercer le beau métier de ciseleuse dans les ateliers du célèbre collectionneur et marchand d'œuvres d'art Siegfried Bing, l'Art Nouveau, dont elle à épouser une Mme Verdurin, tandis que son cousin le duc de *letin* numéro 8. Par une de ces exceptionnelles coïncidences que la vie accorde parfois aux humains, elle était cousine de Reynaldo Hahn, et Reynaldo Hahn était l'ami de Marcel Proust. Ainsi se noua, un soir de décembre 1896, dans le salon de la mère du musicien, une amitié qui devait avoir des conséquences si enrichissantes pour tous deux que Marcel aimait à voir dans cette rencontre l'effet d'une harmonie préétablie<sup>(1)</sup>.

---

(1) Marie Nordlinger, « Proust as I knew him », *London Magazine*, août 1954, p. 55.

Marcel bénéficiait des connaissances linguistiques de la « cousine de Manchester », Marie participait de toute son âme à des lectures, à des discussions, à des visites de musées qui, sous l'égide d'un guide aussi merveilleusement subtil que Marcel, devenaient des fêtes de l'esprit. En mai 1900, les deux jeunes gens visitèrent Venise en compagnie de Reynaldo, de Mme Hahn et de Mme Proust, et y révisèrent la première version de leur traduction de la *Bible d'Amiens*.

De cette amitié naquit toute une correspondance. Non seulement pendant les séjours assez prolongés de Marie Nordlinger en Angleterre et en Amérique (\*), mais aussi durant ses séjours parisiens, Proust continue par la plume la conversation interrompue, demande des précisions sur Ruskin, cherche à élucider le sens exact de telle tournure anglaise, de telle phrase difficile à rendre, jette en passant quelque vue pénétrante sur un point d'esthétique, parle de ses lectures ou de ses travaux en cours. Et l'on devine quelle admirable et attentive correspondante dut être Marie Nordlinger elle-même. N'est-ce pas elle qui envoya à Marcel, privé de la vue des fleurs par son asthme, de ces « comprimés » japonais qui s'ouvrent dans l'eau et que les lecteurs de *Swann* connaissent bien (Lettre XVIII) ? Echelonnées sur dix années (1899-1908), ces lettres ont fourni aux chercheurs bien des détails précieux sur la période de formation où fut traduit Ruskin et rédigé *Jean Santeuil*. Tout d'abord surtout littéraire, cette correspondance s'épanouit en une causerie amicale de plus en plus tendre. « Chère, chère, chère, chère Mary », écrit Marcel en décembre 1906, un an après la mort de sa mère, « chère amie, que vous êtes près de mon cœur et que l'absence vous a peu éloignée de moi ! Je pense à vous constamment avec tant de tendresse et l'indestructible regret du passé. Dans ma vie ravagée, dans mon cœur détruit, vous gardez une douce place » (Lettre XXXVIII). La dernière lettre est du 20 octobre 1908.

Trente-quatre ans plus tard, en 1942, ces quarante et une lettres furent livrées au public dans le beau volume paru aux Editions du Calame, à Manchester (\*\*). Je n'oublierai pas l'événement que fut, pour les Français d'Angleterre, la parution de

(\*) Elle se rendit aux Etats-Unis en 1905 pour organiser des expositions (*Lettres à une Amie*, p. 121), et en 1906 pour cataloguer la collection « Freer », à Dédroit, qui comprenait plus de deux cents Whistler. (Voir *Lettres à une Amie*, pp. 87-88 et *Bulletin* N° 8, p. 526.)

ces lettres, à l'étranger, et en pleine guerre. Quoi? il se trouvait à Manchester une personne qui avait connu Proust de près et qui possédait des lettres de lui? Nombreux furent ceux qui lui écrivirent pour lui dire leur reconnaissance, nombreux ceux qu'elle invita à venir la voir et à qui elle montra généreusement l'original de ces lettres. Ce fut une grosse émotion pour beaucoup de voir pour la première fois l'écriture de Proust autrement qu'en fac-similé. En 1952, Marie Nordlinger fit don de ces lettres à la Bibliothèque Nationale; ce fut la première correspondance de Proust à y être déposée.

D'autres activités littéraires suivirent la publication des *Lettres à une Amie* : article sur *Jean Santeuil* dans le *Figaro Littéraire* du 14 juin 1952; publication des lettres de Proust à Maria de Madrazo dans le *Bulletin* numéro 3, en 1953; souvenirs personnels dans le *London Magazine* d'août 1954; articles sur Proust et Ruskin dans les catalogues des expositions Proust qui se tinrent à Londres en 1955 et à Manchester en 1956, fragments de journal dans le *Bulletin* numéro 8, en 1958 — sans parler des conférences que Marie Nordlinger fit à diverses reprises aux étudiants des universités de Manchester et de Londres, ni de ses causeries radiophoniques, ni de son intérêt constant pour la Société des Amis de Marcel Proust, ceci bien qu'elle n'ait jamais entrepris le voyage de « Combray ».

Les deux expositions furent des dates marquantes et lumineuses dans sa vie. L'exposition de Londres, en 1955, « Marcel Proust et son temps », organisée par la Direction des Relations Culturelles de l'Ambassade de France à la galerie Wildenstein, réunissait un ensemble impressionnant de portraits, de photographies, de lettres, et jusqu'aux manuscrits de la *Recherche*. Marie Nordlinger vint de Manchester et s'installa à Londres pour voir et revoir cette exposition à loisir. « J'y ai vécu », disait-elle. L'exposition de Manchester en 1956, organisée par la Whitworth Gallery sous les auspices de l'Ambassade de France, dut beaucoup à son active collaboration. Elle en rassembla d'importants éléments, elle en composa le catalogue. Et c'était merveille de voir cette femme

---

(\*) Les lecteurs qui voudraient se procurer ce livre devenu rare devront s'adresser à la Librairie L.T.I., 3, rue Félix-Faure, Paris-15°.

de quatre-vingts ans passer des journées entières au musée à grouper, disposer, puis commenter les souvenirs évocateurs et les précieux manuscrits, inlassable, alerte et souriante.

En 1957, le gouvernement français reconnut le dévouement de Marie Nordlinger aux lettres françaises en lui décernant la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. Jamais elle n'avait brigué les honneurs. Elle fut cependant sensible à celui-là, parce qu'il venait de la France. Car c'est de ses semblables qu'on peut dire : « Tout homme a deux patries : la sienne et puis la France. »

\*  
\*\*

Cette brève esquisse de la vie de Marie Nordlinger serait imparfaite sans quelques mots de son caractère.

Elle était la simplicité même. Lorsqu'on venait la voir pendant la journée, elle vous recevait souvent dans la blouse de travail qu'elle revêtait pour vaquer aux soins de son ménage ou de son jardin, faite d'un tissu imprimé à motifs floraux. Ce côté « bonne ménagère » frappait dès l'abord, lorsqu'on s'était figuré la jeune fille artiste et lettrée qui avait été l'amie de Proust. Rien n'était plus étranger à Marie Nordlinger que de poser à la femme de lettres, et elle combinait harmonieusement ses talents pratiques et ses dons intellectuels. Ce qui frappait aussi, c'est que, malgré son âge (elle avait soixante-six ans quand parurent les *Lettres à une Amie*), elle n'avait point l'allure d'une vieille dame. Presque jusqu'à la fin elle resta étonnamment jeune, pleine d'une vitalité qui tenait à son excellente santé et qu'elle savait maintenir intacte par la richesse et la diversité de ses intérêts.

Elle faisait accueil à tous, Proustiens en vue ou jeunes inconnus, avec la même bonne grâce. On venait la voir de bien des villes d'Europe et d'Amérique, et même du Japon. Dans la grande maison qu'elle habita jusqu'à sa dernière maladie, et où abondaient les reliques proustiennes soigneusement classées, elle offrait à ses hôtes une large hospitalité et une succulente cuisine. Leurs protestations étaient vaines : elle passait outre et se multipliait pour leur faire fête, sans égard à elle-même.

Elle était une excellente et scrupuleuse correspondante, répondant aux lettres dans le plus bref délai, de sa grande et ferme écriture bien moulée. Elle s'excusait cependant fréquemment de son « horrible griffonnage » ! Elle avait plaisir, si ses correspondants étaient Français, à se servir de leur langue, qu'elle écrivait, selon le mot de Proust, « non seulement mieux qu'une Française, mais comme une Française », avec le plus grand naturel. Pendant les derniers jours qui précédèrent sa fin, alors qu'elle ne disait plus que de rares paroles, elle s'exprimait dans cette langue avec autant d'aisance que dans la sienne.

Ce qui frappait encore, c'était sa force d'âme et son courage tranquille. La vie lui avait apporté sa part de chagrins, la perte de son fils, officier de la R.A.F., tué en 1941 en service commandé, la mort de son cher cousin Reynaldo Hahn en 1947, celle d'un frère aimé en 1950. Elle fit stoïquement face à ces épreuves, sans accabler sa famille et ses amis du spectacle de sa douleur, reconnaissante de pouvoir encore compter, pour continuer la route, sur l'affection de sa fille, de son gendre et de ses deux petits-fils, reconnaissante aussi à ses amis de leur fidèle attachement.

De façon générale, elle était très discrète quant à sa vie intime, et la tendance de son esprit était de traiter la vie des autres avec une égale discrétion. Elle n'hésita pas à détruire les lettres qu'elle reçut de Proust lorsqu'il perdit sa mère. « Il y dévoilait sa blessure avec un abandon si complet que je me fis un devoir de les soustraire aux regards indifférents » (\*). Cette attitude est à l'extrême opposé de la tendance des chercheurs d'aujourd'hui à publier tout ce qu'ils peuvent découvrir, se disant que si telle ou telle révélation n'ajoute pas à notre compréhension de l'œuvre, elle demeure toutefois intéressante au point de vue de l'étude du comportement humain. Marie Nordlinger regretta de voir publiées intégralement certaines correspondances de Proust où elle eût préféré que fût opéré un tri judicieux. Pour elle, il n'y avait qu'un Proust essentiel : le créateur. Gardienne pieuse de souvenirs pour elle sacrés, elle regimbait quand elle les voyait devenir l'objet

---

(\* ) *Lettres à une Amie*, « Au Lecteur », p. 10.

d'interprétations ultérieures auxquelles elle ne pouvait donner son assentiment.

Ce débat n'est pas neuf et doit s'élever fréquemment autour de la mémoire d'un grand écrivain, surtout lorsqu'il s'agit d'un être d'une complexité aussi infinie que Proust, qui fut peut-être le seul à se connaître à fond. Les Proustiens n'en doivent pas moins une immense dette de reconnaissance à Marie Nordlinger pour la générosité avec laquelle elle leur a restitué le Proust qu'elle a connu en ces années lointaines, guidé dans les labyrinthes de la prose ruskinienne, et suivi d'une affection si constante et si dévouée. Nous déplorons sa mort, mais nous savons qu'elle continue à vivre dans les lettres de Proust et dans les fragments de souvenirs qu'elle a bien voulu nous livrer au cours des années. D'ailleurs, elle n'a peut-être pas fini de nous parler. Elle travaillait, ces dernières années, à une rédaction plus complète de ses souvenirs de jeunesse. Pouvons-nous espérer les voir paraître un jour?

Londres.

Liliane FEARN.

# Histoire et généalogie des Guermantes

Depuis qu'*A la Recherche du Temps Perdu* a fait l'objet d'une édition critique dans la « Bibliothèque de la Pléiade », il est devenu plus intéressant que jamais de chercher à voir comment se présentent l'histoire et la généalogie des Guermantes. Une meilleure connaissance des liens de parenté existant entre les personnages représentant en ordre principal le côté de Guermantes, peut rendre plus clair le texte de cette magnifique œuvre et faciliter la compréhension de certaines notations faites par Proust. Ainsi à Balbec, lorsque la marquise de Villeparisis s'étonne que les lettres de Mme de Sévigné soient toujours à portée de main de la grand-mère du narrateur, celle-ci trouvant toute discussion inutile, les cache en posant sur ce livre, les *Mémoires de Mme de Beausergent* (I, 697). Or il se fait que, chose qu'elle ignorait et qu'ignore souvent le lecteur, Mme de Beausergent est l'une des cinq sœurs de Mme de Villeparisis.

Avant de commenter la généalogie des Guermantes, qui incarnent aux yeux de Proust l'une des plus grandes familles aristocratiques de France, se distinguant par son ancienneté, ses illustrations et ses alliances, il est nécessaire de formuler deux remarques.

D'une part, il est très probable qu'au cours de la longue rédaction de son vaste ouvrage, Proust a modifié les liens de parenté et les ascendants de ses personnages. Personnellement nous pensons notamment que la guerre 1914-1918 a dû l'ame-

ner à insister davantage sur l'ascendance germanique des Guermantes et plus particulièrement de M. de Charlus. Ces modifications apportées en cours de rédaction ont inévitablement embrouillé quelque peu les liens familiaux de ses personnages.

D'autre part, il faut formuler une seconde remarque qui vaut également pour les liens de parenté entre les membres de la famille bourgeoise du narrateur. Il est clair que les termes, oncle, tante, neveu, nièce, cousin et cousine ne doivent pas toujours être pris dans leur sens littéral. Ainsi, par exemple, Saint-Loup dit en parlant à Mme de Villeparisis « ma tante » (II, 691), alors qu'il n'y a aucun doute que cette dernière est bien sa grand-tante. On pourrait encore citer beaucoup d'autres exemples, notamment le passage où Mme de Gallardon présente son neveu Adalbert au baron de Charlus en lui disant : « Adalbert, tu sais, le fameux oncle Palamède » (II, 653). Or, il est bien certain que le baron de Charlus n'a comme neveux que Saint-Loup et le prince de Léon (III, 36). Par ailleurs Mme de Guermantes se faisait, selon la remarque de Proust (II, 535), un devoir de dire « ma tante » à des personnes avec qui on ne lui eut pas trouvé un ancêtre commun sans remonter au moins jusqu'à Louis XV.

Au cours de la présente étude, en vue d'arriver à une solution cohérente, nous nous efforcerons de coordonner dans toute la mesure du possible les nombreux renseignements donnés dans *A la Recherche du Temps Perdu* concernant les Guermantes et leurs principales alliances familiales. Dans les cas douteux, nous indiquons les motifs de notre choix et dans les tableaux généalogiques annexés nous mettons entre parenthèses les personnages conjecturés par pure déduction.

La présente étude ne doit être considérée que comme une première approximation d'un problème très complexe et cet essai de solution pourra toujours être éventuellement complété ou retouché dans l'avenir. Certains problèmes sont d'autant plus délicats que comme le signale Saint-Loup au narrateur, « dans cette famille-là (les Guermantes) ils changent de nom comme de chemise » (I, 755).

Il est évidemment assez rare de trouver une maison aussi noble que celle des Guermantes, qui furent de tout temps

mêlés aux grands de ce monde. Cette famille, en effet, sortant du mystère des temps mérovingiens (I, 104) était déjà illustre dès avant Charlemagne (I, 176). Geneviève de Brabant était, tout comme Oriane, une demoiselle de Guermantes (I, 104) et certains membres de la famille Guermantes portèrent longtemps le titre de comte de Brabant (I, 104).

Au cours du Moyen Age, cette glorieuse maison fut parfois déchirée par des luttes intestines, telle celle qui mit aux prises les deux fils de Pepin l'Insensé, d'une part Gilbert le Mauvais qui fit brûler l'église de Combray, et d'autre part Charles le Bègue considéré comme pieux bien qu'il n'hésitait pas à massacrer ceux dont la figure ne lui revenait pas (I, 105). Ce dernier fut battu par son frère Gilbert le Mauvais qui bénéficia de l'aide que lui fournit Guillaume le Conquérant (I, 105). Mais le vainqueur ne semble pas avoir su se concilier la sympathie des habitants de Combray, car ceux-ci finalement se ruèrent sur lui à la sortie de la messe et lui tranchèrent la tête. Un peu plus tard la couronne de France aurait dû revenir à Aldonce de Guermantes, le fils d'une Guermantes et de Philippe I<sup>er</sup>, mais cette union ne fut probablement pas reconnue officiellement car en fin de compte, ce fut Louis le Gros son frère consanguin mais puiné (II, 1089) né de l'union de Philippe I<sup>er</sup> et de Berthe de Hollande, qui monta sur le trône de France. En relation avec le temps des croisades, il faut signaler que les Guermantes descendent également en ligne directe des Lusignan, rois de Chypre (II, 574).

En 1241, un Guermantes, duc de Brabant, épousa la fille du dernier landgrave de Thuringe et de Hesse, de sorte qu'ainsi que le duc de Guermantes le fit remarquer à sa femme en présence de Swann, c'est « le titre de Hesse qui est entré dans la Maison de Brabant plutôt que celui de Brabant dans la Maison de Hesse » (II, 591). Quoi qu'il en soit, la maison de Guermantes a fini par abandonner ce landgraviat à une branche cadette, tout comme plus tard, par exemple, Charles-Quint laissa à son frère Ferdinand I<sup>er</sup> l'empire germanique, réservant le restant de son empire à son fils Philippe II, chef de la branche aînée des Habsbourg. Cet abandon explique que les Guermantes forment encore toujours la branche aînée

de la maison de Hesse et « quand ils vont non seulement à Darmstadt mais même à Cassel et dans toute la Hesse électorale, les landgraves ont toujours tous aimablement affecté de leur céder le pas et la première place » (II, 591).

Comme seules l'avaient les maisons souveraines, les Guermantes eurent leur propre cri de guerre. Au cours des temps celui-ci a été successivement « Combraysis » (I, 754), « Limbourg à qui l'a conquis » (II, 591) et « Passavant » (II, 952).

Par ailleurs, certains membres de la famille Guermantes se distinguèrent par les hautes charges qu'ils occupèrent, tel ce connétable de Guermantes à qui M. de Charlus s'identifiait chaque fois qu'il avait un duel (II, 1070).

A l'époque de la Renaissance, des généalogistes parasites et hellénisants assignèrent une origine fabuleuse à cette race, ancienne sans doute, mais pas au point qu'ils prétendaient quand ils lui donnaient pour origine la fécondation mythologique d'une nymphe par un oiseau (II, 439).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les descendants directs de la maison de Guermantes acquirent dans les environs de Combray dont ils furent souvent les seigneurs, un château qui fut dès lors appelé « Guermantes » (II, 14).

Sous Louis XIV, quoi qu'en dise Saint-Simon, les Guermantes avaient le rang d'Altesse tout comme le duc de Lorraine (II, 948).

A partir de la fin du XVII<sup>e</sup>, il est possible, en réunissant les renseignements donnés dans *A la Recherche du Temps Perdu*, de dresser l'arbre généalogique des Guermantes tel qu'il est reproduit en annexe. Cet arbre remonte jusqu'au trisaïeul du duc Basin de Guermantes. La femme de ce trisaïeul avait le droit de passer toujours la première devant la plupart des autres princesses et c'est « en qualité de duchesse de Guermantes qu'elle avait ce rang élevé, bien que par elle-même, elle fût d'assez grande naissance puisqu'elle était par sa mère nièce de la reine de Pologne, de la reine de Hongrie, de l'électeur Palatin, du prince de Savoie-Carignan et du prince de Hanovre ensuite roi d'Angleterre » (II, 952).

Le bisaïeul du duc Basin de Guermantes s'était marié à Thérèse d'Espinoy, appartenant à la maison de Lorraine et qui était la fille du damoiseau de Commercy (II, 948). Ce bisaïeul fut le père du duc de Guermantes qui fit partie de l'Académie française. Cet académicien épousa en premières noces une La Rochefoucauld des ducs de Doudeauville (I, 531).

C'est pourquoi François de La Rochefoucauld, l'auteur des maximes, est l'aïeul de Charlus (III, 304). De ce dernier mariage naquirent le onzième duc de Guermantes et son frère qui porta le titre de Prince des Laumes (I, 754). Ensuite ce Guermantes académicien se maria en secondes noces avec une Courvoisier (II, 441) et de cette nouvelle union naquit un fils qui porta probablement le titre de prince de Guermantes.

Les deux demi-frères, le onzième duc de Guermantes et le prince de Guermantes, épousèrent tous les deux une demoiselle de Bouillon, sœur de Mme de Villeparisis (I, 755) (II, 449) (II, 474) (III, 292). Toutefois, il faut supposer que la femme du onzième duc de Guermantes était veuve d'un duc de Bavière (III, 247), ce qui permettra plus tard, notamment à l'occasion de la guerre 1914-1918, à certains d'avoir un motif supplémentaire de traiter Basin et Palamède de Guermantes d'Allemands ou tout au moins de demi-Allemands (II, 648, III, 39, III, 1094), entre autres motifs pour la raison que leur mère était duchesse de Bavière.

Le onzième duc de Guermantes fut le père de deux fils et de deux filles qui firent tous les quatre de brillants mariages.

Basin Sosthènes, douzième duc de Guermantes, épousa Oriane de Guermantes appartenant à une branche cadette de sa maison, et qui par ailleurs était sa cousine germaine, sa mère étant également une sœur de Mme de Villeparisis.

Palamède, baron de Charlus qui, s'il l'avait voulu, aurait pu porter bien d'autres titres, se maria avec une princesse de Bourbon qui semble être morte assez jeune.

Marie de Guermantes s'unit au vicomte ensuite marquis Aynard de Marsantes. Elle fut la mère du marquis de Saint-Loup, duc héritier de Guermantes (III, 669), qui épousa

plus tard Gilberte Swann, et la grand-mère de la fille de ces derniers, désignée sous le nom de Mlle de Saint-Loup. Cette Marie de Guermantes fut également la mère d'une fille qui épousa le prince de Léon (III, 36).

La deuxième fille du onzième duc de Guermantes s'unit au frère du grand duc de Hesse, son lointain parent comme on l'a vu plus haut.

De l'union du prince de Guermantes et d'une demoiselle de Bouillon, naquirent également plusieurs enfants dont le plus important dans l'œuvre de Proust fut le prince Gilbert de Guermantes. Celui-ci, très réactionnaire, épousa Marie Hedwige, princesse de Bavière appartenant à une maison royale. (La sœur de cette princesse royale avait épousé le grand duc de Hesse.)

Un frère de Gilbert de Guermantes s'unit à une demoiselle de Brassac et eut au moins une fille dont le bruit courut qu'elle était fiancée à Saint-Loup (II, 1094).

Peut-être ce même frère de Gilbert fut-il également le père du neveu du prince de Guermantes que le narrateur rencontra après la guerre 1914-1918 à la matinée de la princesse de Guermantes (III, 926), bien que personnellement il nous semble que ce neveu devait plutôt être le fils d'une sœur de Gilbert de Guermantes, car il ne faut pas l'oublier, pour que Gilberte Swann devienne future duchesse de Guermantes, il est préférable d'admettre que les Guermantes de la branche aînée n'aient pas d'héritier mâle proche.

Faute de renseignements suffisamment détaillés, il y a peu à dire concernant la généalogie des Courvoisier, qui étaient alliés aux Guermantes du fait que la grand-mère paternelle du prince de Guermantes était une Courvoisier. Cette grand-mère eut un frère qui eut un petit-fils (qui fut le père du vicomte Adalbert de Courvoisier) et deux petites-filles ayant épousé respectivement le prince puis duc de Gallardon et le comte de Villebon.

Marie Oriane Zénaïde de Guermantes est la personne de la branche *cadette* de la famille qui a le rôle le plus important dans *A la Recherche du Temps Perdu*.

Son grand-père était le maréchal de Guermantes, qui remplissait la bonne du narrateur d'orgueil en la complimentant sur l'enfant dont elle avait la garde (II, 12).

Le père d'Oriane de Guermantes avait également épousé une demoiselle de Bouillon, sœur de Mme de Villeparisis. Sa femme semble être morte assez jeune et Mme de Villeparisis fut amenée à élever sa nièce Oriane (I, 755). Cette dernière avait d'autres sœurs qu'elle détestait, qui étaient moins intelligentes et presque bourgeoisement mariées (II, 427). Tout est évidemment relatif. L'une d'elle avait épousé un La Rochefoucault (II, 1169). Peut-être ces sœurs de Mme de Guermantes sont-elles les mères de l'une ou l'autre des jeunes filles désignées sous le nom de nièces d'Oriane. L'une d'entre elles avait épousé un M. de Crécy, de nationalité américaine (II, 1085). Nous pensons qu'Oriane aurait pu avoir (elle avait des belles-sœurs : III, 1004) un frère portant le titre de vicomte de Guermantes dont une fille avait épousé le comte de Grouchy, qui assiste au dîner donné par la duchesse de Guermantes (II, 434 et 483). Par ailleurs, Oriane de Guermantes semble avoir eu encore un autre frère qui épousa une Damas, petite-fille du duc de Modène. Sauf erreur de notre part, de cette union seraient nés au moins trois enfants : le prince d'Agrigente (appelé Gri-Gri), le duc de Chatellerault et le Baron de Guermantes.

Par contre, grâce aux données plus précises éparpillées tout au long de l'œuvre de Proust, nous sommes relativement mieux documentés sur la maison de Bouillon. Cette dernière est également l'une des plus illustres de France. Turenne et la duchesse de Bouillon née Marie-Anne Mancini, nièce de Mazarin et protectrice de La Fontaine, appartenaient également à cette maison.

Madeleine de Bouillon, plus connue sous le nom de Marquise de Villeparisis (I, 20), est le personnage appartenant à cette maison qui tient le rôle le plus important dans *A la Recherche du Temps Perdu*. Elle avait pour père le duc Cyrus de Bouillon (né du mariage d'un duc de Bouillon et d'une Condé) et pour mère une de Montpensier (née de l'union d'un Florimond de Guise (II, 192) et d'une princesse d'Orléans de

Clèves et de Portien (II, 533). Ces illustres ancêtres expliquent comment M. de Charlus, dont la mère était également une Bouillon, était d'une part, un descendant des Condé (III, 292) qui possédait par héritage le titre de Montmorency, et d'autre part un parent de la famille d'Orléans et plus particulièrement du duc de Chartres (II, 1107). De même, on comprend pourquoi Basin de Guermantes pouvait procurer à sa femme une satisfaction particulière en prononçant devant elle les mots « Ma tante Condé » (II, 1169).

Comme déjà indiqué plus haut, Mme de Villeparisis a trois sœurs qui ont respectivement épousé le père de Basin de Guermantes, le père de Gilbert de Guermantes et le père d'Oriane de Guermantes. Saint-Loup est très explicite lorsqu'il dit au narrateur (I, 755) : « Ma tante (Oriane) est la nièce de votre amie Mme de Villeparisis, elle a été élevée par elle et a épousé son cousin qui était neveu aussi de ma tante Villeparisis, le duc de Guermantes actuel. »

Une quatrième sœur de Mme de Villeparisis épousa en premières noces le marquis de Beausergent et en secondes noces M. d'Hazfeld (III, 715). Cette sœur est la mère du marquis de Beausergent, colonel après la guerre 1914-1918, et belle-mère du comte puis marquis d'Argencourt, diplomate belge. Celui-ci par sa femme, était cousin germain des Guermantes (II, 1169). Elle est par ailleurs, tout comme sa sœur Mme de Villeparisis le sera à la fin de sa vie, l'auteur de *Mémoires*, et cette œuvre intéressait tellement la grand-mère du narrateur qu'elle les avait emportées en même temps que les lettres de Mme de Sévigné à Balbec (I, 697).

La cinquième sœur de Mme de Villeparisis avait épousé le prince de Hanovre (III, 715).

Quant à Madeleine de Bouillon, future Mme de Villeparisis, elle avait eu une vie assez aventureuse. Elle s'unit en premières noces au duc d'Havré. Elle était alors l'une des plus belles femmes de son époque et le père de Mme Sazerat se ruina pour elle (III, 633). Elle épousa en secondes noces un certain M. Thirion de Villeparisis, et finalement, redevenue plus « raisonnable », elle semble s'être mariée morganatiquement avec

M. de Norpois. Celui-ci, en effet, ne paraissait pas d'assez grande noblesse pour l'épouser officiellement, bien qu'il fût veuf d'une La Rochefoucauld (il est vrai de la branche des ducs de La Rochefoucauld), et bien que sa mère, sœur du duc de Montmorency, ait épousé un Latour d'Auvergne (mais ce dernier avait-il bien le droit de porter le nom?), et bien que M. de Norpois prétendit descendre de Saintrailles, le compagnon de Jeanne d'Arc (II, 531).

Tous les Guermantes, ainsi que les Bouillon d'ailleurs, étaient très fiers de leur haute noblesse. Pour eux, au-dessous des familles royales et de quelques autres comme les Ligne, les La Trémoille, etc..., toutes les autres familles se confondaient dans un vague fretin (II, 442).

Mme de Villeparisis elle-même va jusqu'à déclarer à Bloch que « la famille de France s'était mésalliée, en s'unissant aux Médicis (II, 199) et que les filles du roi de France n'auraient pas été admises dans certains chapitres très fermés où nos grand-tantes étaient souvent abbesses, tandis qu'Oriane par contre était la dix-huitième de ce nom sans un mésalliance. C'était le sang le plus vieux de France (II, 448). Gilbert de Guermantes faisait asseoir sa femme, sœur du duc de Bavière, à sa gauche, quand ils se promenaient en voiture parce que, toute princesse royale qu'elle fut, elle était de moins bon sang que lui (II, 439).

Quant au baron de Charlus qui, comme le remarque Bloch présente un aspect poétique à côté d'un aspect caricatural, il est l'une des incarnations de l'orgueil de cette famille aristocratique. Il voulut garder intentionnellement le titre de baron de Charlus, car selon lui il n'existe pas de plus ancien titre, et les Montmorency se disent faussement les premiers barons de France alors qu'ils le sont seulement de l'Île-de-France (I, 755). De même pour lui l'empereur Guillaume II n'est qu'un seigneur du dernier ordre (II, 947). M. de Charlus explique le fond de sa pensée à Morel quand il lui dit (II, 1089) : « Il y a en France un certain nombre de familles prépondérantes, mais avant tout il y a les Guermantes qui comptent quatorze alliances avec la maison de France. » Aussi estime-t-il que ce n'est pas dans la troisième partie du Gotha (celle réservée

aux ducs) mais dans la deuxième (celle consacrée aux maisons princières) pour ne pas dire dans la première (celle concernant les maisons royales) que la notice sur la famille de Guermantes devrait se trouver (II, 948).

Le cours de l'histoire ainsi que la guerre 1914-1918 et ses conséquences économiques allaient altérer ces grandes familles. En vue de compenser les pertes de ses biens allemands provenant en partie de son mariage avec une princesse de Bavière, l'orgueilleux prince de Guermantes lui-même allait être réduit à épouser une Mme Verdurin, tandis que son cousin le duc de Guermantes, délaissant les aristocrates, prenait comme maîtresse une ex-Mme Swann et que Mlle de Saint-Loup, l'héritière de la branche aînée des Guermantes, allait un peu plus tard épouser un homme obscur (III, 1028). *Sic Transit Gloria Mundi* pour employer une expression chère à Saint-Loup (II, 509).

Willy HACHEZ.

(Woluwe, novembre 1961.)

Trisaïeul : Duc de Guermantes + la nièce de la Reine de Pologne

Bisaïeul : Duc de Guermantes + Thérèse d'Espinoï

Àïeul : Duc de Guermantes, Académicien

+ 1) en premières noces  
une La Rochefoucauld

11<sup>e</sup> duc de Guermantes  
+ Mademoiselle de Bouillon n° I  
Veuve d'un duc de Bavière

Prince des Laumes

BASIN  
SOSTHÈNES  
12<sup>e</sup> duc de  
Guermantes  
+  
MARIE  
ORIANE  
Zenaïde  
de Guermantes

PALAMÈDE  
Baron  
de Charlus  
+  
Princesse  
de Bourbon

MARIE DE GUERMANTES  
+  
Marquis Aynard  
de Marsantes

Mademoiselle  
de Guermantes  
+  
Frère du Grand duc  
de Hesse

Marquis de  
SAINT-LOUP  
+  
GILBERTE SWANN  
+  
Mademoiselle de  
Saint-Loup

Mademoiselle de  
Marsantes  
+  
Prince  
de Léon

+ 2) en secondes noces  
sœur d'un

une Courvoisier  
(Prince de Guermantes)  
+ Mademoiselle de Bouillon n° II

(Courvoisier)  
(Courvoisier  
+ Mademoiselle X)

GILBERT  
prince  
de Guermantes  
+  
MARIE HEDWIGE  
de Bavière  
(sa sœur avait épousé  
le grand duc de Hesse)

(autre fils)  
+  
Mademoiselle  
de Brassac  
+  
Mademoiselle  
de Guermantes

(une fille)  
+  
(un mari  
non désigné)  
+  
un fils

(un fils)  
+  
(Mademoiselle Y)  
+  
Vicomte  
Adalbert  
Courvoisier

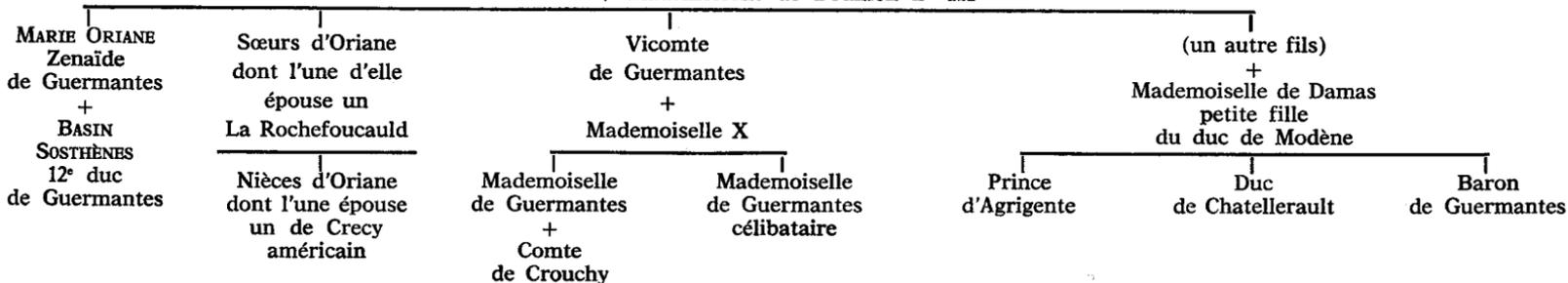
(une fille)  
+  
Duc de Gallardon

(un fille)  
+  
Comte de Villebon

## BRANCHE CADETTE DES GUERMANTES

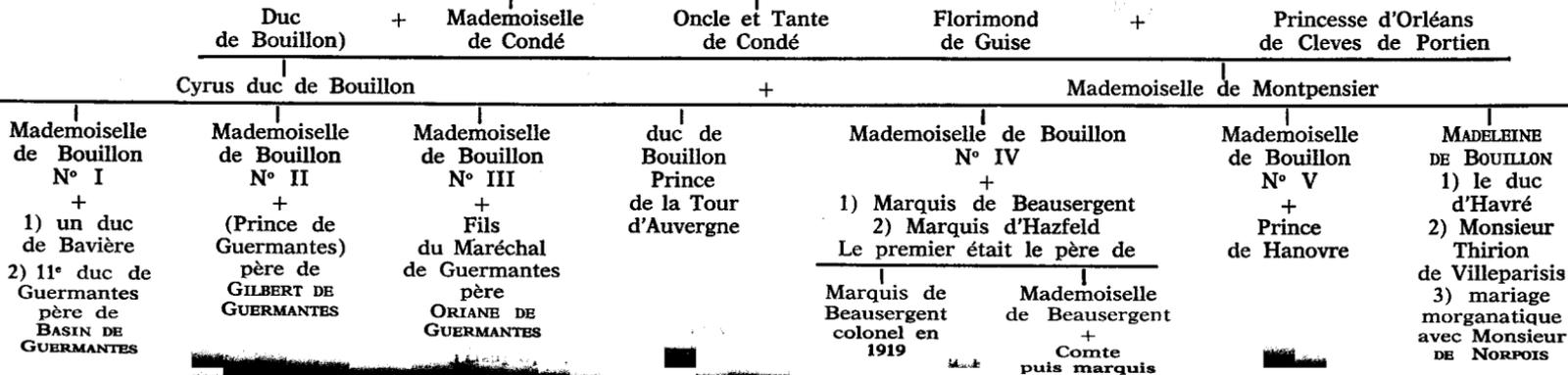
Aïeul : Maréchal de Guermantes + (Mademoiselle Z)

(Fils du Maréchal de Guermantes)  
+ Mademoiselle de Bouillon n° III



## MAISON DE BOUILLON

Condé



# Marcel Proust

## et son frère

Fils et frère de médecins, Marcel Proust a beaucoup parlé des médecins dans son œuvre. Il l'a fait sans tempérer en rien la rigueur habituelle de ses portraits, sans renoncer à projeter sur eux une lumière cruelle qui nous les montre, comme d'ailleurs la plupart de ses personnages, sous les traits que leur donnent l'ambition, la suffisance, l'égoïsme, la férocité, le mensonge, la naïveté et le comique qui naît de la confrontation de leur caractère véritable et de la sereine assurance avec laquelle ils s'imaginent que rien ne transparait de leurs mobiles secrets.

Pas un seul de ces portraits qui soit du père ou du frère une image adoucie comparable à celles que nous avons de la grand-mère et de la mère. Le narrateur de *la Recherche du Temps Perdu* est moins violent et moins amer que ne l'est Jean Santeuil. Il n'attaque pas, il ne condamne pas. Il se contente de voir et de décrire. Mais moins il s'érige en juge, plus sa douleur devient sensible.

Dans la vie, cependant, nous voyons Marcel Proust manifester à son père comme à son frère une affection parfois un peu amusée mais toujours confiante. Il n'hésite jamais à solliciter des conseils et fait de très grands efforts, d'ailleurs couronnés d'insuccès — pour complaire à son père et lui prouver sa bonne volonté. Ses lettres autant que les souvenirs de ses amis nous le montrent fils parfois irrité mais toujours respectueux et frère tendre.

Et pourtant, au moment du plus grand péril, au cours de la dernière maladie — celle dont il va mourir — Marcel Proust,

pleinement conscient du danger qui le menace, son œuvre en cours d'achèvement, simpose à lui-même le régime le plus nocif qui se puisse concevoir et rejette avec violence le secours des médecins qui pourraient le sauver. Terrifié à la pensée de ne pas avoir le temps d'achever son œuvre, il s'obstine à repousser tout ce qui pourrait retarder l'échéance fatale dont il pressent l'imminence.

Pourquoi sa porte va-t-elle rester interdite à ceux qui pourraient encore le sauver — et au premier rang desquels était bien entendu son frère le Dr Robert Proust — jusqu'au moment où il n'a plus la force de la condamner, jusqu'au moment où il agonise et où il est trop tard?

A cette énigme, il semble que l'œuvre permette de donner une réponse. C'est surtout dans la *Recherche du Temps Perdu* que nous allons rechercher les indices qui vont nous servir à reconstituer l'un des aspects du drame que fut la vie de Marcel Proust, mais il n'est aucun de ses ouvrages où nous ne pourrions trouver confirmation de ce que *la Recherche* peut nous apprendre.

Plus encore que les autres œuvres, qui pourtant lui ressemblent en cela, *la Recherche du Temps Perdu* présente une caractéristique qui n'a pas échappé à un certain nombre de commentateurs et de biographes. Dans l'univers que décrit Marcel Proust il n'y a pas de place pour l'enfant. Si parfois le narrateur fait allusion à l'existence de quelques enfants, jamais il ne s'attarde à nous les dépeindre — pas même à les nommer. Ils restent anonymes et n'apparaissent que comme l'objet d'anecdotes dans lesquelles le rôle essentiel est réservé à d'autres personnages.

C'est le petit-fils de Françoise qui va donner au narrateur l'occasion de nous révéler un des aspects du caractère de la servante capable « de faire quatre lieues à pied avant le jour »<sup>(1)</sup> pour le voir alors qu'il souffre d'un simple rhume de cerveau. Il ne reparaitra que pour que nous puissions apprécier une fois de plus la bonté de sa mère qui fait à Françoise un tel plaisir en lui demandant « si son petit-fils était gentil,

---

(1) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 123.

ce qu'on comptait faire de lui, s'il ressemblait à sa grand-mère... » (2).

Ce sont les enfants du Dr Cottard qui surgissent d'une façon curieuse au cours d'une soirée chez les Verdurin : « Ié coupe, dit en contrefaisant l'accent rastaquouère Cottard dont les enfants s'esclaffèrent... » Rien ne les avait introduits dans cette soirée où ils ne reparaitront plus, si ce n'est lorsque leur mère dira à propos de ses vacances : « Je tiens beaucoup pour les enfants à cet exode annuel. La Faculté voulait m'envoyer à Vichy mais c'est trop étouffé. Je m'occuperai de mon estomac quand ces grands garçons-là auront encore un peu poussé... » (3).

Seront évoquées de la même façon la fille d'un vieux professeur (4) et celle de Brichot (5), sans que Marcel Proust se donne plus de peine pour nous les faire connaître.

Les enfants qui appartiennent à sa propre famille sont encore plus effacés. Dans *Jean Santeuil* nous trouvons quelques faits concernant de petits cousins qui disparaîtront complètement dans *la Recherche du Temps Perdu*. Seul est évoqué le souvenir d'une petite cousine — mais il ne parle d'elle qu'à propos du canapé de sa tante Léonie qui servit d'abri à leurs jeux érotiques et qui va finir ses jours d'une façon cocasse dans une maison de passe (6).

C'est seulement à partir du moment où son expérience va dépasser les jeux et l'érotisme même pour devenir passionnée que Marcel Proust se décide à peindre un caractère d'enfant, mais alors cet enfant va devenir l'un des personnages de premier plan dans son œuvre. Il s'agit de Gilberte Swann. Dans le portrait qu'il en donne nous trouvons peu de traces de l'enfant qu'elle est encore. Elle est avant tout la première de cette longue série de figures féminines qui vont tour à tour

---

(2) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 53.

(3) *Sodome et Gomorrhe*, biblioth. de la Pléiade, t. II, pp. 958 et 965.

(4) *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 859.

(5) *Sodome et Gomorrhe*, biblioth. de la Pléiade, t. II, p. 1092.

(6) *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 578.

lui permettre d'éprouver la grande douleur de l'amour tel qu'il le conçoit — douleur à laquelle il attache tant de prix et sans laquelle la vie lui paraît dépourvue de signification.

Avouons que c'est une chose étrange que cette disparition totale de tout ce qui, dans l'univers créé par Marcel Proust, concerne ou pourrait rappeler l'existence de celui qui devait devenir le Dr Robert Proust.

Cet univers est celui d'un enfant unique entouré d'adultes. Or, enfant unique, Marcel Proust l'a été — pendant deux ans. S'il a choisi d'accorder à Jean Santeuil et au narrateur de *la Recherche du Temps Perdu* une enfance que ne vient pas troubler l'arrivée d'un autre enfant, et s'il refuse de donner dans son œuvre une place au changement qui est intervenu dans sa vie, il faut bien admettre qu'il doit y avoir de fortes raisons pour cela.

Quel drame la naissance d'un autre enfant peut-elle donc représenter pour un enfant de deux ans ?

Bien avant la naissance, l'enfant, si petit qu'il soit, n'est pas sans s'apercevoir qu'il se passe quelque chose d'insolite. Des préparatifs sont faits pour recevoir le nouveau-né : la layette, le berceau l'intriguent. Il y a surtout dans l'attitude des adultes quelque chose de nouveau et de pas clair : la mère est l'objet d'une sollicitude nouvelle; il lui est recommandé de se reposer, de manger pour deux, et ceci au moment précis où son aspect extérieur se modifie. L'enfant inquiet a tendance à se rapprocher d'elle pour retrouver sa sécurité, mais elle grossit et la place où l'enfant avait accoutumé de se nicher est réduite par l'encombrement progressif du ventre qui s'arrondit. Et puis, après une absence, soit que la mère quitte le domicile familial pour accoucher, soit qu'on en ait éloigné l'enfant, il la retrouve mais accompagnée cette fois du nouveau-né. Et c'est l'effondrement de tout ce qui était jusqu'ici l'univers de l'enfant, le bouleversement complet des rapports qu'il commençait tout juste à saisir entre les autres et lui. Il n'est plus le plus petit. Ce qui n'était qu'à lui il doit le partager. Un choc très dur survient lorsqu'il voit offrir au nouveau-né le sein qui lui a été retiré à lui il n'y a pas si longtemps encore.

Nous savons bien de quelle nature est la réaction immédiate de tout être vivant lorsque quelque chose le gêne — réaction qui s'exprime dans toute sa brutale simplicité tant que les contraintes de l'éducation n'ont pas appris à l'enfant que ses manifestations ont peu de chance d'être tolérées, encore moins d'être efficaces. Il s'agit ni plus ni moins de détruire ou d'écarter au plus vite la cause du malaise éprouvé — en l'occurrence le petit frère ou la petite sœur.

Pas plus que les autres enfants Marcel Proust n'a vu exaucer son désir de se débarrasser du petit frère, mais nous retrouvons sans conteste la réalisation de ce désir dans l'obstination avec laquelle il supprime non seulement son frère et les autres enfants de sa famille mais aussi ceux des autres familles qui disparaissent de son œuvre : Marie Kossitchef a une sœur dans *Jean Santeuil*. Gilberte dans *la Recherche du Temps Perdu*, comme d'ailleurs Robert de Saint-Loup, Mlle Vinteuil et Albertine sont des enfants uniques. Les frères sont, comme les enfants, des personnages épisodiques : deux jumeaux sont comparés à deux tomates et sont l'objet de quiproquos plaisants, l'un d'eux étant homosexuel, l'autre étant farouchement hostile à toute avance de cette nature<sup>(6)</sup>. Ou bien leur qualité de frères est secondaire en apparence et il s'agit d'adultes comme le duc de Guermantes et le baron de Charlus.

Dans la vie, bien sûr, le désastre est irrémédiable et Marcel Proust enfant va se trouver en proie à un certain nombre de désirs aussi passionnés que contradictoires tant à l'égard du petit frère qu'à l'égard de la mère et même du père dont — comme tous les enfants — il pressent obscurément la part de responsabilité dans l'affaire.

Toutes les répercussions du drame seront plus tard dessinées comme en filigrane sur le fond déjà si riche de l'œuvre et dès que nous savons les y discerner, elles nous permettent de comprendre l'œuvre dans ses rapports avec la vie de l'auteur.

L'enfant vaincu doit accepter la présence du petit frère. Il s'aperçoit de plus que sa souffrance elle-même crée une situation plus intolérable encore. Peu de mères sont préparées à

---

(6) *Sodome et Gomorrhe*, biblioth. de la Pléiade, t. II, p. 854.

accepter les réactions hostiles de l'aîné à l'égard des enfants plus petits. Elles sévissent au lieu de consoler et de rassurer. La détresse, la colère sont des fautes dont il faut que l'enfant se corrige et Marcel Proust ne l'oubliera pas lorsqu'il écrira le récit de la nuit inoubliable où, ayant forcé la compassion de son père, le narrateur se verra octroyer pour toute une nuit la présence de sa mère pour lui tout seul. Toute sa douleur d'enfant remonte de son passé dans ses mots : « Ainsi, pour la première fois, ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable mais comme un mal involontaire qu'on venait de reconnaître officiellement, comme un état nerveux dont je n'étais pas responsable..., je pouvais pleurer sans péché » (7). Mais la chose est si nouvelle qu'il ne la supporte pas : « ... sa colère eut été moins triste pour moi que cette douceur nouvelle que n'avait pas connue mon enfance; il me semblait que je venais d'une main impie et secrète de tracer dans son âme une première ride et d'y faire apparaître un premier cheveu blanc » (8). Tant il est difficile à l'enfant de se permettre un bonheur lorsqu'il se l'est longtemps vu refuser.

Peut-être n'est-il pas inutile de dire en passant qu'il ne devait pas être facile d'être la mère de Marcel Proust. On a souvent présenté Mme Adrien Proust comme une mère autoritaire et possessive. Eut-elle été moins sévère, je crois qu'on lui eût également reproché son attitude puisque c'est le malheur des mères de se voir reprocher la détresse qu'elle n'ont pas su éviter à leur enfant malgré toute leur bonne volonté comme c'est ici, de toute évidence, le cas.

Pour garder la tendresse si précieuse de sa mère, Marcel Proust, comme tous les enfants, doit se résigner — en apparence tout au moins; en apparence tout au moins, il doit aussi pardonner à sa mère ce qu'il ressent comme une trahison et qui peut déjà se formuler comme il formulera plus tard tous ses désespoirs d'amoureux bafoué : elle ne m'aime donc pas, puisqu'elle peut en aimer un autre.

La résignation n'étant qu'apparente, l'enfant va mettre toutes ses forces au service de son désir secret : reconquérir la place

---

(7) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 38.

(8) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 39.

qu'il a perdue. Pour cela un seul moyen : être malade, vulnérable, avoir constamment besoin de faire appel de la façon la plus urgente à la sollicitude et aux soins de l'entourage. Qu'à cela ne tienne! l'extraordinaire vitalité de Marcel Proust va entièrement servir à paraître n'en avoir aucune. Marcel Proust n'est ni un simulateur ni un faible. Il est la victime de son désir passionné et tout est subordonné en lui à sa réalisation. Il lui devient impossible d'agir puisqu'agir c'est perdre ce qu'il a de plus cher au monde : la protection maternelle. Il ne choisit pas cette attitude; elle s'impose à lui sans qu'il lui soit possible de se dérober aux sacrifices qu'elle va exiger de lui. Son corps se prête admirablement à ce rôle de malade qu'il lui faut jouer et qu'il incarnera désormais au point de renoncer peu à peu à toute activité normale. L'asthme s'installe très tôt et va rendre sa vie de plus en plus difficile. Nombreux sont les biographes de Marcel Proust qui ont compris le caractère névrotique de sa maladie que d'ailleurs Marcel Proust lui-même admettait parfaitement. Il s'affaisse sur lui-même et plie sous la poigne de fer de son désir de se retrouver au temps merveilleux où rien ne venait troubler son amour de petit garçon pour sa mère. Seule comptera pour lui — et ceci avant même qu'il n'en ait fait le titre de son œuvre principale — la recherche du temps perdu.

A cette recherche il consacrera toute sa vie et toutes les ressources de son incomparable intelligence. La coûteuse et folle abdication qu'elle nécessite est si totale que Marcel Proust ne s'en remettra jamais et qu'il en mourra prématurément. De plus, il en sentira constamment la tragique inefficacité : la volonté désespérée de retrouver l'amour tel qu'il l'a connu avec sa mère s'accompagnera toujours de la constatation active qu'il est impossible de l'obtenir. Et c'est ce sentiment complexe que nous allons retrouver intact dans la conception que Marcel Proust adulte se fait de l'amour. Toutes les aventures amoureuses qu'il décrit en porteront la griffe.

Marcel Proust est resté si profondément imprégné de sa douleur d'enfant qu'aucune femme ne peut plus l'intéresser en elle-même. C'est seulement à partir du moment où sa conduite reproduit la trahison de la mère que l'homme — dans l'œuvre

de Marcel Proust — en devient amoureux et s'affole. Toujours l'amour suit le refus ou la trahison. Il ne les précède jamais.

Le premier personnage que Marcel Proust va plonger dans une géhenne semblable à celle que fut son enfance, c'est Swann. Odette lui est indifférente jusqu'au jour où elle s'abstient de paraître chez les Verdurin à une soirée où Swann comptait la voir. Il la cherche en vain. Alors la douleur se réveille, fulgurante. C'est la réactivation du drame de l'enfance et de toutes les nostalgies qui l'ont accompagné. C'en est fait. Swann a beau ne pas aimer Odette, Odette incarne désormais le personnage principal du drame initial : la femme qui aime quelqu'un d'autre que lui; celle qui n'est pas toujours disponible et qu'il faut à tout prix reconquérir et enchaîner.

Marcel Proust a toujours ressenti l'amour comme une maladie. Il ne se lassera pas de dire que l'amour n'existerait pas sans la jalousie. Il reviendra sans cesse sur ce thème : ce qui compte ce n'est pas la femme mais la souffrance créée par son infidélité. On se lasse de la femme fidèle. Elle ne devient indispensable qu'à partir du moment où elle a trahi car elle est alors investie du pouvoir d'apaiser. D'elle et d'elle seule dépendent maintenant la continuation ou la fin de la torture. De bonheur il ne saurait être question, jamais.

Parlant d'Odette, Marcel Proust écrit : « Physiquement, elle traversait une mauvaise phase. Elle épaississait. De sorte qu'elle était devenue si chère à Swann au moment pour ainsi dire où il la trouvait moins jolie »<sup>(9)</sup>. Parlant alors de Swann, Proust ajoute : « Quand du regard il rencontrait sur la table la photo d'Odette, ou quand elle venait le voir, il avait peine à identifier la figure de chair ou de bristol avec le trouble douloureux et constant qui habitait en lui. Il disait presque avec étonnement : « C'est elle », comme si tout d'un coup on nous montrait extériorisée devant nous une de nos maladies et que nous ne la trouvions pas ressemblante à ce que nous souffrons »<sup>(10)</sup>.

Swann, perdu dans une douleur dont Marcel Proust nous

(9) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 291.

(10) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 308.

montre toute l'absurdité, dans un amour « devenu inopérable », finira par désirer pour Odette une mort sans douleur<sup>(11)</sup>. Cette mort que Marcel Proust accordera d'ailleurs à Albertine, c'est l'écho de la rage meurtrière du petit garçon qui voudrait détruire celle qui lui a fait si mal. Dans le roman, Odette ne sera pas punie car elle va au contraire servir à satisfaire l'un des désirs éveillés chez l'enfant par la naissance du petit frère : elle est destinée à donner un enfant à celui qu'elle a désespéré.

Swann, lui, se détachera d'Odette avant l'événement — car pour l'inconscient la chronologie n'existe pas — et il constatera avec mélancolie : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre »<sup>(12)</sup>.

Mais l'enfant malheureux et jaloux est consolé : il est devenu le père. Réconcilié avec Odette, il l'épouse et devient le mari indulgent qu'on soupçonnera de complaisance alors qu'il n'est que l'enfant qui peut désormais pardonner puisqu'il a reçu ce qu'il voulait. Il n'est pas resté le plus petit mais il est devenu le père. Il n'est pas heureux cependant et le personnage se dégrade, perd sa dignité et son élégance.

Une seconde fois, Marcel Proust va donner toute son ampleur à la description de l'amour voué à la torture. Cette fois Marcel Proust s'exprime à la première personne et le narrateur qu'il met en cause garde de lui jusqu'à son prénom. C'est Marcel qui parle. Parallèlement, le masque qui dissimulait la mère sous la figure d'Odette est devenu transparent et la grande image maternelle va constamment venir se mêler à celle d'Albertine. L'audace avec laquelle Marcel Proust entremêle les deux thèmes est stupéfiante. Écoutons-le : « Quand je pense que mon amie était venue, à notre retour de Balbec, habiter sous le même toit que moi..., qu'elle avait sa chambre à vingt pas de la mienne, au bout du couloir, dans le cabinet à tapisseries de mon père, et que chaque soir, fort tard, avant de me quitter, elle me glissait dans la bouche sa langue comme

(11) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 355.

(12) *Du Côté de chez Swann*, biblioth. de la Pléiade, t. I, p. 382.

un pain quotidien, comme un aliment nourrissant et ayant le caractère presque sacré de toute chair à qui les souffrances que nous avons endurées à cause d'elle ont fini par concéder une sorte de douceur morale, ce que j'éprouve par comparaison, ce n'est pas la nuit que le capitaine de Borodino me permit de passer au quartier, par une faveur qui ne guérissait qu'un malaise éphémère, mais celle où mon père envoya maman dormir dans le petit lit à côté du mien » <sup>(13)</sup>.

Mais Albertine n'est pas réellement la mère adorée. Comblé par elle, Marcel s'ennuie et désire être débarrassé d'elle pour pouvoir voyager ou connaître d'autres femmes. Fidèle, la Prisonnière perd tout attrait pour lui. « D'Albertine, en revanche, je n'avais plus rien à apprendre. Chaque jour elle me semblait moins jolie. Seule le désir qu'elle excitait chez les autres... la hissait à mes yeux sur un haut pavois. Elle était capable de me causer de la souffrance, nullement de la joie » <sup>(14)</sup>.

Cependant les choses se gâtent. Albertine est tantôt soumise, tantôt impatiente dans sa captivité et la torture, qui est sa raison d'être, recommence pour Marcel qui l'interroge sans fin, l'obligeant à mentir et l'irritant de plus en plus. Et le récit d'une fin de soirée douloureuse se calque lui aussi sur le souvenir de son chagrin d'enfant : « Chaque minute me rapprochait du bonsoir d'Albertine, qu'elle me disait enfin. Mais ce soir, son baiser d'où elle-même était absente et qui ne me rencontrait pas, me laissait si anxieux que, le cœur palpitant, je la regardai aller jusqu'à la porte... Comme jadis à Combray, quand ma mère m'avait quitté sans m'avoir calmé par son baiser, je voulais me lancer sur les pas d'Albertine... » <sup>(15)</sup>.

Et tout ce que nous avons pu jusqu'ici deviner jaillit tout entier, exprimé consciemment dans ce cri révélateur : « Mon plaisir d'avoir Albertine chez moi était beaucoup moins un plaisir positif que celui d'avoir retirée du monde... la jeune fille en fleurs qui, si du moins elle ne me donnait pas de grande joie, en privait les autres. L'ambition, la gloire m'eussent laissé indifférent. Encore plus étais-je incapable d'éprouver de la

---

<sup>(13)</sup> *La Prisonnière*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 10.

<sup>(14)</sup> *La Prisonnière*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 28.

<sup>(15)</sup> *La Prisonnière*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 112.

haine. Et cependant, aimer charnellement, c'était tout de même, pour moi, jouir d'un triomphe sur tant de concurrents. Je ne le redirai jamais assez, c'était un apaisement plus que tout »<sup>(10)</sup>.

Le filigrane est-il maintenant devenu assez apparent?

Comme jadis Odette et comme tout autrefois la mère enceinte, Albertine à son tour grossit et perd une partie de ses charmes. Nous savons cependant qu'elle n'est pas destinée à donner un enfant à Marcel mais à périr; et Marcel, qui est dans le secret des dieux — et pour cause! le pressent. Albertine partira et se tuera, jetée à terre par le cheval que lui avait donné Marcel lui-même. Ainsi ce n'est pas par la réconciliation que se termine cette fois l'histoire éternellement revécue par Marcel Proust, mais par la mort.

Deux fois Marcel Proust a raconté jusqu'au bout l'histoire de son malheur. L'histoire d'Odette, c'est celle de l'enfant dont le désir a été satisfait et qui en sera puni. Swann vieillissant, malheureux et isolé va mourir d'un cancer. Sa fille tant aimée s'empressera d'effacer au plus vite tout ce qui pourrait rester de lui dans le souvenir de ceux qui l'entourent.

Le rôle de Swann était d'ailleurs trop lourd pour que Marcel Proust puisse l'assumer en qualité de narrateur. Il lui fallait un personnage masculin qui put devenir le père de l'enfant d'Odette et ce personnage ne pouvait en aucun cas être lui, car si profond que soit le désir du petit garçon de devenir le père des enfants que sa mère met au monde, ce désir se heurte à une telle épouvante qu'il ne peut être exprimé ou même imaginé sans la protection de transpositions qui le rendent méconnaissable.

Ce que devient l'enfant lorsque son désir est reconnu, la tragédie d'Œdipe nous le fait assez connaître, et rares sont les auteurs qui ont eu l'audace d'en aborder le thème directement.

Marcel Proust fait donc de Swann un ami de ses parents, un homme de la génération de son père; et ce travestissement

---

(10) *La Prisonnière*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 77.

l'éloigne assez de lui pour que devienne possible une situation qui ne le sera plus pour le narrateur.

L'histoire d'Albertine est singulièrement plus complexe que celle d'Odette car elle nous offre à peine voilée la vie affective et secrète de l'enfant qu'a été Marcel Proust.

Nous savons déjà que Marcel Proust a réussi à reconquérir sa place de plus petit dans la famille. Il a su inverser les rôles en s'identifiant au petit frère et en mettant celui-ci à sa place; mais tout en le délogeant ainsi pour se substituer à lui, il a accompli un autre tour de force : c'est celui de l'accepter et de l'aimer.

Par quelle acrobatie? C'est ce que l'histoire d'Albertine va nous révéler encore. Le mécanisme élaboré ici par Marcel Proust est fréquent d'ailleurs chez l'enfant aux prises avec le problème qui fut le sien. En s'identifiant au plus petit il retrouve sa mère et lui pardonne. En s'identifiant ensuite à la mère, il peut adopter le petit frère et le faire sien sans crime.

Et c'est ce que décrit Marcel Proust. Albertine et le narrateur sont en face l'un de l'autre non pas deux mais quatre personnages. Lorsque le narrateur s'identifie à la mère, Albertine devient l'enfant. Lorsqu'il s'identifie à l'enfant Albertine devient la mère. Ainsi Marcel Proust joue avec Albertine le double rôle qu'il s'est attribué au cours de son enfance : être le petit devant la mère, être la mère devant le plus petit aussi longtemps du moins qu'il n'aura pas réussi à se substituer à lui définitivement.

Les conséquences de cette attitude double ne sont pas moins graves que celles de la maladie grâce à laquelle Marcel Proust réussit non seulement à déjouer toutes les tentatives faites par sa famille dans l'espoir de l'amener à s'adapter comme doit le faire normalement tout enfant pour prendre la place qui lui revient, mais au contraire à contraindre la famille tout entière à s'adapter au personnage qu'il avait choisi d'être.

En jouant ce double personnage, l'enfant a tendance à perdre la notion de sa propre personnalité et par là même celle de l'autre. Nous le voyons clairement dans l'œuvre, car à partir du

moment où Marcel Proust se laisse aller à exprimer le drame tel qu'il l'a non seulement vécu mais profondément ressenti dans son enfance, nous allons voir s'étendre à tous ses personnages la confusion dans laquelle l'a plongé son angoisse d'enfant. Il ne peut plus décrire que des êtres bisexués comme il l'était lui-même dans la réalité, oscillant sans cesse entre la féminité et la virilité, ressemblant tantôt à la mère tantôt au frère ou au père avec lesquels Marcel Proust avait voulu tour à tour se fondre. « Voici que maintenant je parlais à Albertine tantôt comme à l'enfant que j'avais été à Combray parlant à ma mère, tantôt comme ma grand-mère me parlait... Tel, tout mon passé depuis mes années les plus anciennes et, par-delà celles-ci, le passé de mes parents, mêlaient à mon impur amour pour Albertine la douceur d'une tendresse à la fois filiale et maternelle. Nous devons recevoir, dès une certaine heure, tous nos parents arrivés de si loin et assemblés autour de nous »<sup>(17)</sup>. Adulte, Marcel Proust ne se fond plus seulement avec le frère et la mère, mais avec tous ceux qui du plus loin qu'il puisse remonter dans le passé appartiennent à sa famille. Il disparaît comme dissous au milieu d'eux, et lui dont la personnalité était si forte ne parvient plus à s'en dissocier.

Dans la vie, pourtant, tout ce tourment du frère aîné n'avait pas empêché le cadet d'exister et de grandir; et nous savons maintenant à quel prix Marcel Proust avait pu étouffer en lui tout ce que sa révolte initiale aurait eu de gênant pour eux, en sorte qu'entre les deux frères avait pu s'établir une entente très amicale et très confiante, favorisée sans aucun doute par la différence de leurs caractères. Il est fort heureux que la robustesse de Robert Proust lui ait permis de supporter la situation créée par son aîné, qu'il ait pu se rapprocher de son père, accepter le rôle qui lui était imposé par son frère, lui accorder sa protection et l'aider de ses conseils.

Lorsque Marcel Proust aura dans son œuvre dépassé l'époque des souvenirs d'enfant, il pourra y réintroduire ce frère qu'il en avait banni depuis le début. Sa présence y est désormais acceptable comme elle l'est dans la vie et il va paraître sous

---

(17) *La Prisonnière*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 79.

les traits d'un ami d'adolescence, le jeune marquis Robert de Saint-Loup.

Le personnage d'ailleurs ne ressemblera pas plus à Robert Proust que ceux d'Odette et d'Albertine ne ressemblent à Mme Adrien Proust; mais le nom nous avertit déjà que c'est bien en présence d'une figure qui représente le frère que nous allons nous trouver. Comme lui, le marquis se prénomme Robert. De plus son nom est tiré de celui que la mère employait volontiers pour désigner affectueusement l'un ou l'autre de ses fils qu'elle appelait effectivement « mes petits loups »<sup>(18)</sup>.

Comme celui d'Albertine, le personnage de Saint-Loup va se dédoubler et porter la marque de l'ambiguïté des sentiments de Marcel Proust. Il ne sera pas seulement le frère dont l'affection reconforte Marcel; il a pour lui des attentions de mère dont la plus frappante est celle qui consiste à obtenir du capitaine de Borodino — qui joue ici le même rôle qu'autrefois le père — la permission de faire coucher Marcel dans sa chambre pour lui éviter l'angoisse de la première nuit à passer en pays inconnu<sup>(19)</sup>.

A son ami Saint-Loup, le narrateur assigne d'ailleurs un rôle bien significatif. Son amitié n'est précieuse que parce que Saint-Loup peut servir d'intermédiaire entre Marcel et l'une ou l'autre des femmes qu'il aime. Marcel n'est allé à Doncières rendre visite à Saint-Loup qui l'en priait depuis longtemps que parce qu'il espère obtenir de lui une photo de sa tante Oriane de Guermantes dont il est passionnément amoureux. Plus tard, lorsqu'Albertine aura fui, c'est Saint-Loup que Marcel dépêchera à sa poursuite, non sans lui adresser les reproches pour sa maladresse et sa lenteur dans l'accomplissement de la mission qui lui est confiée.

Saint-Loup n'échappera pas à ce que Marcel Proust nomme la « malédiction »<sup>(20)</sup>. Comme tous les personnages qui figurent dans cette partie de l'œuvre il devient homosexuel; mais

---

<sup>(18)</sup> Ce qu'avait déjà souligné Edmond Jaloux dans son ouvrage, *Avec Marcel Proust*, page 85.

<sup>(19)</sup> *Le Côté de Guermantes*, biblioth. de la Pléiade, t. II, p. 78.

<sup>(20)</sup> *Sodome et Gomorrhe*, biblioth. de la Pléiade, t. II, p. 615.

en même temps, il épouse la première femme que Marcel ait aimée : Gilberte Swann. La destruction l'attend lui aussi à la fin. Saint-Loup meurt d'une mort qu'il a pressentie en protégeant la retraite de ses troupes.

Et Marcel Proust établit lui-même entre les deux grands personnages avec lesquels le narrateur a joué à la fois le rôle de la mère et celui de l'enfant un rapprochement bien significatif en confrontant les faits essentiels de leurs vies : « Sa vie (il s'agit de celle de Saint-Loup) et celle d'Albertine, si tard connues de moi, toutes deux à Balbec, et si vite terminées, s'étaient croisées à peine... Il se trouvait que leurs deux vies avaient chacune un secret parallèle et que je n'avais pas soupçonné... Elle et lui me disaient souvent, en prenant soin de moi : « Vous qui êtes malade. » Et c'étaient eux qui étaient morts, eux dont je pouvais mettre en regard l'image ultime, devant la tranchée, dans la rivière, de l'image première qui, même pour Albertine, ne valait plus pour moi que par son association avec celle du soleil sur la mer »<sup>(21)</sup>.

Et c'est ainsi que par deux fois Marcel Proust détruit la figure ambiguë issue de sa torture et de ses désirs d'enfant. Ce qu'il va nous décrire ensuite, c'est le désespoir du narrateur désormais seul. « La nouvelle maison de santé dans laquelle je me retirerai ne me guérit pas plus que la première; et beaucoup d'années passèrent avant que je la quittasse... »<sup>(22)</sup>. Sans s'en apercevoir encore, il a vieilli. Pire que tout, le doute l'assaille. « ... La pensée de mon absence de dons littéraires ... et que j'avais à peu près identifiée, en lisant quelques pages du journal des Goncourt, à la vanité, au mensonge de la littérature, cette pensée, moins douloureuse, plus morne encore, si je lui donnais comme objet non ma propre infirmité, mais l'inexistence de l'idéal auquel j'avais cru, cette pensée... me frappa de nouveau et avec une force plus lamentable que jamais... Si j'ai jamais pu me croire poète, je sais maintenant que je ne le suis pas »<sup>(23)</sup>. Il vient de se rendre compte qu'il est devenu indifférent à la beauté d'un paysage, d'un rideau

---

<sup>(21)</sup> *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 848.

<sup>(22)</sup> *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 854.

<sup>(23)</sup> *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 855.

d'arbres éclairés par le soleil couchant. Il ne réagit plus à ce qui autrefois l'émerveillait. Il se sent desséché, perdu.

Une dernière fois, il se décide à retourner dans le monde dont il s'est tenu écarté pendant tant d'années. C'est en vaincu qu'il décide d'y retourner puisqu'il n'a plus rien de mieux à faire. Mais au moment d'y rentrer, l'illumination jaillit, il a trouvé le secret de l'œuvre à accomplir et c'est à ce moment précis qu'il triomphe. « ... C'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que l'avertissement arrive qui peut nous sauver; on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir, et elle s'ouvre »<sup>(24)</sup>. Il s'agit du moment où il pose le pied sur deux pavés inégaux. « Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés... » Il trouve enfin la cause de sa joie : « ... cette cause, je la devinais en comparant ces diverses impressions bienheureuses et qui avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné, jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais... Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu inconsciemment le goût de la petite madeleine puisqu'à ce moment-là l'être que j'avais été était un être extra-temporel, par conséquent insoucieux des vicissitudes de l'avenir. Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. Seul il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le temps perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours »<sup>(25)</sup>.

Et pour la dernière fois, le narrateur encore tout ébloui de sa découverte merveilleuse, entre dans un salon. Là le temps écoulé se révèle cruellement à lui. C'est dans un monde de fantômes qu'il pénètre. La vieillesse est sur tous comme un

---

<sup>(24)</sup> *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 866.

<sup>(25)</sup> *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 871.

masque épouvantable. De plus, Marcel Proust — comme le Charlus qu'il a décrit — étale à son insu de plus en plus les signes de son tourment. Le monde qu'il a créé est marqué par l'ambiguïté qui est devenue générale et n'est plus limitée à l'homosexualité. Les situations les plus solides se sont effondrées; les plus précaires se sont élevées et consolidées. Les âges sont confondus; les valeurs littéraires et artistiques se sont interverties de même que les réputations. Morel fait figure de grand honnête homme; Gilberte est prise pour Odette qui, elle, n'a pas changé. Bloch est considéré comme un homme élégant, Swann comme un aventurier. Mme Verdurin est devenue princesse de Guermantes. La duchesse de Guermantes est aux yeux du monde une femme dont la situation mondaine est douteuse. De plus elle est devenue stupide, elle dont l'esprit avait jadis ravi aussi bien son redoutable époux que Swann, son élégant ami. La géniale Berma est abandonnée de tous, et la médiocre Rachel triomphe.

Ainsi s'exprime une dernière fois cette confusion éprouvée par l'enfant qui refuse d'assumer le rôle que la vie lui a assigné. Et pourtant, chaque détail contribue à donner de l'ensemble une image d'une précision et d'une exactitude telles que rien, à première vue ne permet de discerner cette confusion. Ce n'est que parce qu'aucun personnage n'échappe à sa loi qu'il est possible de reconnaître l'élément directeur qu'y introduit l'incertitude inconsciente de Marcel Proust. Jamais cet élément ne vient fausser l'une ou l'autre des admirables études que nous donne Marcel Proust des caractères qu'il a eu l'occasion d'observer. Il n'y a qu'un seul aspect de l'œuvre qui témoigne de sa présence, c'est le caractère inéluctable de certaines situations qui s'imposent à l'exclusion de tout autres et qui, au contraire ne se présentent jamais dans son œuvre. L'amour ne peut naître que de la jalousie, l'enfant ne peut en aucun cas occuper une place importante auprès du narrateur, enfin « la malédiction » — c'est-à-dire la bisexualité devient générale.

Quant au narrateur, il se sent maintenant pressé par le temps, menacé dans son corps. En descendant un escalier, il manque de tomber trois fois. « Ce n'avait été qu'une sortie

de deux heures; mais quand je fus rentré, je sentis que je n'avais plus ni mémoire, ni force, ni aucune existence<sup>(26)</sup>... Et j'étais écrasé d'imposer à mon existence agonisante les fatigues surhumaines de la vie<sup>(27)</sup>... Cette idée de la mort s'installa définitivement en moi comme fait un amour. Non que j'aimasse la mort, je la détestais. » Et le narrateur lutte pour accomplir l'œuvre qui va lui permettre d'échapper au temps. Rien d'autre ne l'intéresse que cela et il le dit : « Ce n'était pas parce que je reportais après la mort l'admiration qu'on devait, me semblait-il, avoir pour mon œuvre, que j'étais indifférent aux suffrages de l'élite actuelle. Celle d'après ma mort pourrait penser ce qu'elle voudrait, cela ne me souciait pas davantage »<sup>(28)</sup>.

Cette lutte tragique, Marcel Proust l'a vécue pendant de longues années. La mort de son père en 1903 et celle de sa mère en 1905 vont rendre possible l'œuvre terrible et magnifique dont l'audace croît de livre en livre, mais que Marcel Proust n'aurait peut-être jamais osé écrire si ses parents avaient vécu.

Le livre va se fermer. Depuis longtemps déjà, plus rien d'autre que *la Recherche du Temps Perdu* ne compte pour lui. Il cherche le secret; il l'a pressenti mais il ne le découvrira jamais tout entier. Pourtant il s'en est approché de très près. La joie qu'il contenait, il l'a retrouvée. Mais la cause profonde est restée ensevelie en lui. Lorsque sous le choc imprévisible d'une sensation fortuite se réveille une sensation identique rattachée au passé, Marcel Proust s'arrête, frémissant. Toute son énergie se tend vers la capture de ce passé qui remonte vers lui. Peu lui importe que le souvenir retrouvé soit aussi insignifiant que le tilleul de sa tante Léonie ou que la serviette empesée avec laquelle il s'essuyait au Grand Hôtel de Balbec. Il lui suffit que ce passé enseveli puisse revivre dans le présent. C'est pour lui la preuve que n'est pas irrémédiablement perdu ce temps qu'il a tant regretté, ce temps béni où il était seul avec sa mère.

---

(26) *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 1039.

(27) *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 1042.

(28) *Le Temps Retrouvé*, biblioth. de la Pléiade, t. III, p. 1041.

Pour que puisse se parfaire l'œuvre chargée de tant de colère et de tant d'amour, Marcel Proust s'est cloîtré dans une chambre tapissée de liège avec sa fidèle Céleste dont le rôle est de le soigner et de veiller sur lui comme le ferait la mère qu'il recherchera jusqu'à la fin. Il est malade, mais lorsque Céleste parle d'introduire auprès de lui un médecin, c'est avec fureur qu'il s'y oppose. Le régime qu'il suit est un pur suicide. Il se nourrit de bière glacée et de café. Il travaille comme un fou, harcelé par l'angoisse et le pressentiment de la mort contre laquelle il lutte de vitesse et que pourtant il invite. Il dort à l'aide de véronal et pendant les derniers temps de ce grand combat il est saisi par des hallucinations. Et que voit-il? Une énorme femme en noir — comme l'avait été la mère en deuil et qu'il dépeint affreuse et *grosse*, signe avant-coureur de la catastrophe initiale qu'avait été pour lui la grossesse de sa mère. Et c'est le spectre irrité de la mère adorée mais si souvent punie de mort et de déchéance dans son œuvre sous les traits de femmes qu'il a substituées à elle qui vient le tourmenter jusqu'à la fin<sup>(20)</sup>.

Il refuse le secours des médecins et nous comprenons maintenant pourquoi. Le médecin avait été le père. C'était encore le frère venant troubler son dernier rendez-vous avec sa mère, rendez-vous auquel il voulait être seul et qui ne pouvait se donner que dans la mort.

Nous savons que lorsque Robert Proust réussit à forcer la consigne il était trop tard. Marcel Proust, après un sursaut de fureur se laissa soigner par lui et mourut dans ses bras. Les dernières paroles échangées résument tout le drame : « Je te fais mal, mon petit Marcel? — Oh oui, mon cher Robert »<sup>(20)</sup>. Mais ni Robert, ni Marcel lui-même ne purent jamais deviner à quel point la présence de l'un avait effectivement condamné l'autre à une douleur dont seule la mort pourrait le délivrer.

L. JONES.

---

<sup>(20)</sup> Georges Cattau : *Marcel Proust*, page 139.

<sup>(20)</sup> André Maurois : *A la Recherche de Marcel Proust*, p. 328.

# Marcel Proust

## et les médecins

*(Nous publions ici de larges extraits de la communication faite par M. le Dr Seidmann à la réunion du 3 septembre 1961, et qui a obtenu le plus vif succès.)*

On pourrait, on a pu écrire un beau livre, des beaux livres sur les rapports des Grands Hommes et des médecins. Pourquoi? Parce que ce sont des hommes, et qu'ils peuvent avoir comme les autres le goût du miracle, mais aussi le goût de la science, de la chose médicale. Parce que certains parmi les plus grands ont été des malades. Disons d'ailleurs, sans être masochiste, qu'ils n'ont pas toujours été des amis des médecins... Les noms viennent en foule à l'esprit : Rabelais, un confrère, Montaigne, Balzac, Tolstoï, Tchekhov, un autre confrère, Beethoven... J'allais oublier Molière! Mais au premier plan, Proust! C'est que sa vie et partant, son œuvre, ont été imprégnées par la médecine et les médecins.

— Sa famille est médicale par son père et par son frère.

— Sa vie, l'asthme en fait une longue maladie, et cette maladie, qui pèse si durement sur l'homme, est peut-être une grâce providentielle pour l'écrivain : « On peut presque dire, a-t-il écrit, que les œuvres, comme les puits artésiens, montent d'autant plus haut que la souffrance a plus profondément creusé le cœur. » De plus, sa maladie fait de lui un visionnaire de la maladie d'autrui.

Le père de l'écrivain Adrien Achille Proust est né à Illiers en 1834, petite bourgade de 3 000 habitants de l'Eure-et-Loir. Illiers est maintenant illustre dans le monde entier et le restera sous ce nom de Combray que Marcel Proust devait lui donner plus tard dans son œuvre.

C'est là, Place du Marché, qu'Adrien Proust devait grandir aux côtés de sa sœur, la tante Léonie de *Du Côté de chez Swann* et de ses parents.

Adrien est boursier à Chartres, au collège. Il fait sa médecine à Paris. Docteur en 1862, Chef de clinique en 1863. En 1866 il est envoyé en mission en Perse où sévit une épidémie de choléra. Il devient Inspecteur général des Services sanitaires, Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine, où il parlait déjà de « lutte contre la tuberculose ». Il est le spécialiste de l'Epidémiologie en Orient, et Conseiller technique pour la France de toutes les Conférences internationales sanitaires de l'époque. C'est lui qui crée contre peste et choléra les « cordons sanitaires » et qui invente cette expression.

Le 3 septembre 1870, au moment de Sedan, il épouse Jeanne Weill, fille d'un agent de change.

La carrière du Dr Adrien Proust continue sa courbe régulière et ascendante. Professeur, il devient aussi Membre de l'Académie de Médecine.

Le 23 novembre 1903, à la Faculté, il est frappé d'un Ictus, d'une attaque. Foudroyé, paralysé, il va mourir le 26.

Sa femme devait mourir le 26 septembre 1905 d'une crise d'urémie. Elle était alors aphasique, c'est-à-dire privée de la parole.

Les rapports de Marcel Proust et de son père? Voilà ce que Marcel écrit dans *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs* (455. Pl.) :

« Mon père avait pour mon genre d'intelligence un mépris suffisamment corrigé par la tendresse, pour qu'au total, son

sentiment sur tout ce que je faisais fût une indulgence aveugle. »

Après la mort de son père en fin 1903, Marcel Proust confie à Laure Hayman : « Ma mauvaise santé que je ne cesse de bénir en cela avait eu ce résultat depuis des années de me faire vivre beaucoup plus avec lui, puisque je ne sortais plus jamais. Dans cette vie de tous les instants, j'avais dû atténuer — et il y a bien des moments où j'ai l'illusion rétrospective de me dire : supprimer, des traits de caractère ou d'esprit qui pouvaient ne pas lui plaire. De sorte que je crois qu'il était assez satisfait de moi... D'autres ont une ambition quelconque qui les console. Moi je n'en ai pas, je ne vivais que cette vie de famille et maintenant elle est à jamais désolée (Corr. V, 215).

Il n'est pas douteux que, dans les rapports Père et Fils, c'est Robert, qui, suivant la carrière paternelle représentait pour le Professeur Proust la cristallisation de ses désirs. Marcel représentait un personnage différent, pittoresque, brillant mais parfois étrange; son père qui convoitait l'Institut s'écriait pourtant : « Marcel sera de l'Académie française! » Certes il n'aimait guère, ne pouvait aimer la vie que Marcel s'était faite. Il réprouvait son régime, son manque d'hygiène, ses drogues multiples, médicaments et poudre. (Marcel arrivait à dépenser, ceci bien avant 1900, jusqu'à 500 francs par mois, surtout pour sa poudre Legras et sa caféine.) Il n'aimait guère aussi sa vie mondaine. Mais il favorisa cependant ses débuts en donnant pour Marcel des dîners littéraires où ce dernier apparaissait, ayant déjà pris quelque nourriture (pour ne pas être gêné par la matérialité du dîner) et où étaient invitées les célébrités les plus diverses. Le jeune Marcel émerveillait leurs hôtes par sa culture, sa sensibilité, ses paradoxes.

Ce que Marcel Proust a pu hériter de son père, c'est le don de la méthode, de l'observation, de l'analyse. Mais le fils avait en plus, le génie.

Robert Proust a deux ans de moins que son frère Marcel. Il est né le 24 mai 1873. Je l'ai bien connu sans avoir été son élève. D'intelligence acérée, doué d'une miraculeuse mémoire, d'un don d'enseignement que je me rappelle, il était, lui,

l'image de la force, de la santé, de l'équilibre. Chirurgien des hôpitaux, il devint professeur en 1932 et mourut en 1935.

Dans sa thèse de 1935 sur le Professeur Adrien Proust, le Dr Le Masle cite une confidence pittoresque que lui a faite Georges Duhamel, et qui, malgré les différences majeures des deux caractères, rapproche les deux frères Proust. Duhamel, après avoir vu opérer Robert Proust, dit : « Même lenteur, même longueur, même invention paradoxale, mêmes réticences. Comme son frère, Robert a une façon surprenante d'imaginer des voies d'accès, c'est-à-dire d'atteindre la face inférieure du foie en passant par l'oreille. En somme la phrase chirurgicale de Robert est bien la sœur de la phrase littéraire de Marcel. »

Maintenant que les psychanalystes ont insisté sur la valeur des conflits familiaux, l'opposition de caractère des deux frères, l'un modelant sa carrière sur celle du Père, l'autre malade, abrité par la Mère, explique que, dans ses lettres de jeunesse, Marcel ne mentionne jamais Robert et que plus tard, dans sa correspondance, il le cite rarement.

Et pourtant l'affection existait, profonde. Le cadet appelait l'aîné « son petit » et malgré les oppositions de vie et de caractère, malgré les conflits, le faisceau familial était des plus solides.

Rappelons-nous la joie enfantine de Marcel, lui, un de nos plus grands écrivains, à être fait, par son frère..., Chevalier de la Légion d'Honneur — peu avant sa mort ! Cependant, il est hors de doute que Marcel Proust s'est considéré fils unique. Il a voulu être fils unique. Il semble, selon Mme de Gramont, qu'il y ait eu « deux clans dans la famille : sa mère et lui, pareillement émotifs et tendres, tandis que son père et son frère supportaient mal l'hyperesthésie nerveuse, la sensibilité malade de Marcel ». Le père aurait voulu l'aguerrir, le viriliser ; la mère le choyait et le gâtait..., quoique son amour maternel fut « malmené par les caprices et les névroses de son fils bien aimé..., et qu'elle se consumât d'anxiété et de tristesse à son sujet. »

Nous allons maintenant voir pourquoi...

\*  
\*\*

La véritable enfance de Marcel Proust a été très courte. Né à Paris le 10 juillet 1871, il a neuf ans quand un événement survient qui va changer toute sa vie. Il rentre d'une promenade au Bois de Boulogne et il est pris d'une terrible crise respiratoire. Il suffoque. C'est un rhume des foins, un asthme, et c'est une crise si violente que son père a peur de le voir mourir. Dès lors il n'y a plus pour Marcel que *craintes* de voir réapparaître ces crises intermittentes qui se rapprochent, qui lui interdisent la campagne, les fleurs, les arbres qu'il aime tant. Il est prisonnier — et il est remarquable de voir pour nous médecins que cet asthme infantile ne cédera pas, bien au contraire, avec l'adolescence. Il est vrai que le terrain polyallergique est de choix, et que la sensibilité proustienne est là, vigilante, écorchée, sensibilité qui, pendant cette trop courte vie (puisqu'il va mourir en 1922, à 51 ans), pressera les crises et excitera l'angoisse pendant leurs intervalles.

Les parents, dès lors, ne voient plus en lui un enfant « comme les autres ».

Il garde la nostalgie de son enfance : « Plus tard et quand il était bien jeune encore, avant la vingtième année, un asthme, des rhumatismes l'empêchèrent de jamais courir, de jamais sauter, de jamais se laisser aller à son élan et de toutes ses forces. Parfois, se remémorant avec délices cette ivresse rapide qui le promenait alors comme un éclair à travers les fleurs et les branches de lilas mouillés et se levant péniblement pour poser prudemment à terre son pied douloureux, il n'en ressentait pas d'amertume et d'envie contre l'enfant tout-puissant qu'il était alors et qu'il ne serait jamais plus. Il pensait plutôt à lui avec une tendresse douce comme à la force d'un fils dont on est fier... »

A vingt ans il avait foi encore dans les remèdes qu'il n'avait pas encore essayés. Il était à l'affût du nouveau médecin, du miracle improbable : « Je devrais faire cet automne une cure genre Dubois » (c'était un psychiatre suisse), mais ce « devrais » était significatif et il renonçait à son projet comme bientôt il perdait l'espoir de la guérison, du miracle.

C'est plus tard qu'il devait écrire à Emmanuel Bibesco (Ex. « Au Bal avec M. P. » — M. Bibesco, p. 38) :

« Comme tu aimes les choses de médecine et aussi à me croire un peu fou, je te dirai que j'ai consulté le médecin qui, avec Faisans, est considéré comme le meilleur, Merklen, qui m'a dit que mon asthme était devenu une habitude nerveuse et que la seule manière de le guérir était d'aller dans un établissement antiasthmatique qui existe en Allemagne et où on me ferait (car je n'irai sans doute pas) « perdre l'habitude » de mon asthme comme on démorphinise les morphinomanes... »

Il est remarquable que cette existence ne lui interdit d'abord que partiellement la Vie Mondaine d'un dandy, vie où il trouva les modèles divers dont il fera une synthèse pour créer des types immortels.

En 1905 Proust perd sa mère.

La douleur que lui cause cette mort, douleur la plus grande qu'un homme puisse éprouver, est peut-être plus cruelle encore pour lui que pour un autre. Nous n'avons pas à insister ici sur l'attachement des homosexuels pour leur mère. Jamais plus on ne l'appellerait : « Mon petit benêt, mon petit nigaud ! » Et il écrit à Laure Hayman : « Et maintenant mon cœur est vide et ma chambre et ma vie. » Et cette douleur va le conduire à une retraite progressive.

Dans *Le Temps Retrouvé*, le narrateur va se reposer dans une « maison de santé » qui est la transposition de son long séjour, de sa retraite boulevard Haussmann. Refuge contre la maladie certes, mais aussi isolement nécessaire à sa concentration pour la rédaction de son chef-d'œuvre. Nous avons interrogé un de ceux qui l'ont connu, M. Jacques Porel, fils de Réjane. Certes Proust avait besoin du calme, du silence, pour écrire. Mais aussi, avant que sa maladie n'eût fait de grands progrès, elle lui était un prétexte pour écarter les fâcheux, pour filtrer les visites. Il exploite la fuite dans la maladie qui lui avait autrefois permis de faire pression sur ses parents.

Sa claustrophilie augmente avec l'âge.

Brèves promenades en voiture toutes glaces levées.

Lutte contre le bruit, lutte contre les odeurs, les parfums, les fleurs qu'il aime tant. Chambre close hermétiquement hiver comme été, rideaux tirés, des plaques de liège nues fixées au mur (le tapissier n'était jamais venu les recouvrir) faisaient de Proust un précurseur de l'insonorisation moderne. Un vaste lit où les feuillets, les notes s'éparpillaient, un piano, la petite table, sa « chaloupe », chargée de livres, du nécessaire pour écrire, du matériel pour les fumigations.

Il est là « dans son cocon » à travers les volutes de fumées du datura, vêtu d'une chemise de nuit et de nombreux tricots superposés effilochés, grillés car sa bonne, la fidèle Céleste, avait ordre de les bien sécher au-dessus du fourneau. Il porte aussi parfois des mitaines.

C'est là dans ce clair obscur qu'il reçoit ses amis. C'est là que paraît tard la nuit le Secrétaire homosexuel favori du moment. Tout le monde n'est pas reçu et Céleste priera une nuit Marthe et Elizabeth Bibesco de ne pas dépasser le petit salon « car Monsieur craint beaucoup le parfum des Princesses »!

Cette dernière phrase m'a été confirmée par Elizabeth Bibesco, fille d'Asquith, morte pendant la dernière guerre, et qui malheureusement m'a trop peu parlé de Proust.

Vous comprenez bien les réactions de ses médecins devant semblable hygiène de vie! Pensez-y : le fils d'un Professeur d'Hygiène!

On ne prenait pas toujours au sérieux celui qu'on avait appelé si longtemps « le petit Proust » : une maladie si longue paraissait à certains une maladie imaginaire et il écrivait à Marie Nordlinger : « Les mots « j'ai été si malade », « je suis encore si malade », ont été si souvent prononcés par moi... que j'ai bien peur qu'ils n'arrivent décolorés et sans force excusatrice à vos oreilles trop accoutumées... »

On vient de vendre à l'Hôtel Drouot cette lettre adressée à Louisa de Mornand et qui donne quelque détail sur son mode de vie avant la claustration quasi totale. Il refuse une invi-

tation « parce que je ne sors jamais dans la journée. Je serais bien heureux de faire une exception pour vous en toute autre saison. Mais j'ai tous les ans du 15 mai au 1<sup>er</sup> juillet une maladie ridicule — mais très pénible aussi, qui s'appelle fièvre des foins et qui est plutôt la fièvre des fleurs — pendant laquelle les sorties de jour me sont tout à fait funestes. A la fin de juin je commence à pouvoir me hasarder dehors avant le coucher du soleil, mais encore bien rarement... La seule manière de me voir... est le soir à partir de 8 heures jusqu'à n'importe quelle heure de la nuit, si avancée soit-elle... ».

Voilà une transposition de sa claustrophilie dans *Jean Santeuil* : « La double porte s'était refermée et la tenture ayant fait faire le silence... il avait envie de sauter de joie et d'embrasser à travers la molle tenture la petite porte close... Les murs en s'écartant s'éloignaient peu, comme disant : « Je suis toujours là... » — Une petite porte était presque à portée de sa main quand il se déshabillait. Elle ouvrait sur trois petites pièces... mais elles étaient toutes petites... de façon qu'on sentait bien... que c'était l'extrémité de ce petit monde clos. »

Les rapports de Proust et de ses médecins? Réfléchissons : à sa première crise nous sommes en 1880. De quoi dispose-t-on pour le guérir? — De calmants dont l'action s'émousse vite, de poudres, de fumigations, de cigarettes antiasthmatiques. On est bien loin des aminophyllines, des méthodes de désensibilisation, des antihistaminiques de synthèse. Plus loin encore de la cortisone et de ses dérivés.

L'élément psychosomatique de l'asthme que Proust perçoit bien d'ailleurs intuitivement, engendre un découragement qui aboutit à sa réclusion volontaire : puisque le mal vient en partie d'une cause déclenchante externe, Proust fait descendre autour de lui les rideaux de fer qui l'isolèrent. Les essais successifs des drogues et des consultants l'ont lassé et seules seront admises les médications symptomatiques qui lui accordent un soulagement tout éphémère. Et son état va s'aggravant...

Réfléchissons encore, sans croire, comme Pangloss, que tout est pour le mieux : cette réclusion volontaire, après la période

dite mondaine de Proust, l'a enfermé dans un univers clos, où son intuition géniale lui a permis, malgré une atmosphère parfois kafkaïenne, de dégager et la réalité de son moi — et de celui des autres.

Aurait-il eu, bien portant, le temps d'écrire son œuvre? Aurait-il trouvé, lui velléitaire, l'énergie de l'écrire? Je vous laisse le soin d'y penser. Mais les douleurs de sa vie, le triomphe de son œuvre, justifient et la tendresse — et le respect.

Son père et son frère luttèrent avec désespoir pour l'améliorer. Il est bien sûr que, des innombrables médecins qui l'ont vu, ou entrevu, certains ont fourni les traits de Cottard, mais ceux qui, comme le Dr Bize, le Dr Wicart, ont eu le privilège de tâcher à le soigner, et devinrent des amis, sont unanimes à louer l'homme qu'il fut.

Le Dr Wicart raconte quelle fut son exquise courtoisie, son tact, sa bienveillance, mais aussi son adresse pour éviter un nouvel examen, et aussi la prescription d'une nouvelle drogue. En vérité ses entrevues avec son médecin étaient une interview du médecin par le malade. Ce dernier de sa voix musicale et douce profitait de la présence du praticien pour le faire parler, parfois deux heures durant, pour compléter sa documentation humaine. C'est à propos de Proust que le Dr Wicart s'est souvenu de la phrase de Pascal : « En s'attendant à voir un auteur, on est tout étonné et ravi de trouver un homme. »

A quelle pharmacopée Proust se soumettait-il pour conquérir un sommeil rebelle, anxieux et dyspnéique? :

« ... Non loin de là est le jardin réservé où croissent comme des fleurs inconnues les sommeils si différents les uns des autres, sommeil du datura, du chanvre indien, des multiples extraits de l'éther, sommeil de la belladone, de l'opium, de la valériane, fleurs qui restent closes jusqu'au jour où l'inconnu prédestiné viendra les toucher, les épanouir, et pour de longues heures dégager l'arôme de leurs rêves particuliers en un être émerveillé et surpris. » (*Côté de Guermantes*, p. 86.)

Le temps passe. La vue baisse. La dyspnée s'accroît. Les insomnies s'aggravent qui nécessitent l'usage constant du véro-

nal, du trional et des autres hypnotiques qui le conduisent à une torpeur qui durait plusieurs jours.

Puis il prenait des excitants, de la caféine (comme les patients que nous voyons maintenant osciller entre les hypnotiques du soir et les amphétamines du matin) et trouvait, malgré cette vie, le moyen de lire et de savoir.

Les médecins? Ils l'ont lassé et peut-être son masochisme lui interdisait-il de se laisser soigner. Il refuse les soins autres que ceux que lui prodigue Céleste.

Sa chambre est froide maintenant : il craint le chauffage central. Céleste n'a plus le droit d'essuyer, de faire le ménage pour ne pas faire lever la poussière. Il vit dans la vapeur des fumigations continuelles. Il adopte la diète que suivait sa mère à laquelle il pense toujours. De restrictions en restrictions, il ne prend plus qu'un peu de café au lait. Son frère, le Dr Robert Proust, ses amis insistent pour qu'il voie des médecins : ou tout au moins son médecin, le Dr Bize à qui Marcel Proust fait envoyer des corbeilles de fleurs quand il refuse de le voir.

La mort approche...

L'idée de la mort est obsessionnelle chez Proust et partout dans sa vie, dans ses œuvres, dans ses lettres, on en retrouve la pensée, la conscience, le désespoir, dans *Le Temps Retrouvé*.

Quelques semaines avant de mourir, il écrit à Gaston Gallimard : « Je n'ai plus ni le mouvement, ni la parole, ni la pensée, ni le simple bien-être de ne plus souffrir... »

Et Bergotte, l'écrivain (Pr., p. 184), c'est en réalité lui, Proust, qui « ne sortait plus de chez lui, et quand il se levait une heure dans sa chambre, c'était tout enveloppé de châles, de plaids, de tout dont on se couvre au moment de s'exposer à un grand froid ou de monter en chemin de fer. Il s'en excusait auprès des rares amis qu'il laissait pénétrer auprès de lui... Il allait ainsi se refroidissant progressivement, petite planète qui offrait une image anticipée de la grande quand, peu à peu, la chaleur se retirera de la terre, puis la vie ».

Une pneumonie se déclare. On veut le soigner. Il se met dans une colère terrible, menace de se jeter par la fenêtre. Son frère pour tenter de le sauver doit forcer la consigne. Le cœur ne peut plus... Les médecins entrent quand il est trop tard, quand sa terrible violence s'épuise. Ils avancera doucement, à travers la fumée du datura vers la tête du lit. Silence...

Il murmura, dit-on : « Cette nuit dira si les médecins ont eu raison contre moi, ou si j'avais eu raison contre les médecins. »

Cette nuit, la dernière, se passa à dicter à Céleste, devenue au cours des années son indispensable gouvernante, des notes, des impressions sur l'approche de la mort, peut-être pour compléter les pages admirables écrites par lui sur la mort de Bergotte.

Il meurt. C'est le 18 novembre 1922. « On l'enterra. » « Mais, avait-il écrit, au sujet de Bergotte, toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes déployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de la résurrection. »

\*  
\*\*

## L'ŒUVRE

Nous en arrivons à la dernière partie de cet exposé : La médecine et les médecins dans l'*Œuvre Proustienne*.

Son œuvre, c'est sa vie, ses personnages il les a vus, et ce fut le fait de son génie de les observer d'abord, ensuite de les fondre.

Cottard, ou Boulbon, le Pr. E. l'oto-rhino-laryngologiste consultant, tous, sauf Dieulafoy, sont le produit de la fusion de personnages divers qu'il a connus comme malade dans sa chambre, dans le monde ou dans le salon paternel.

Et d'abord le Professeur Cottard. Avec lui, nous médecins,

ne sommes pas gâtés... Il semble qu'il ait servi de cible à Proust, qui s'est vengé sur lui, en lui accordant cependant le sens clinique, de toutes les déceptions médicales que sa vie de malade incurable lui a causées.

Nous rencontrons le Dr Cottard dans *Du Côté de chez Swan* aux réceptions Verdurin. Nous sommes gênés par sa vulgarité, sa bêtise, ses plaisanteries stupides. Il nous fait penser au Homais de Flaubert. Il est bête, mais moins majestueux. Les jours passent. Cottard a réussi. Il est Professeur. A intervalles irréguliers nous allons le voir réapparaître dans l'œuvre proustienne. Mais combien changé!

Dans *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs* (P. 433) Proust écrit :

« Mais pour Cottard au contraire, l'époque où on l'a vu assister au début de Swann chez les Verdurin était déjà lointaine; or les honneurs, les titres officiels viennent avec les années. Deuxièmement on peut être illettré, faire des calembours stupides et posséder un don particulier qu'aucune culture générale ne remplace, comme le don du grand stratège ou du grand clinicien.

(Je ne suis pas tout à fait de l'avis de Marcel Proust : le sens clinique a toujours existé, dans l'Antiquité, au Moyen Age, dans les Temps modernes. Mais le développement de la médecine ne permet plus de s'abandonner à un diagnostic d'impression, de flair médical. Il faut en plus l'expérience et la culture médicale maintenant si complexe. Il faut savoir demander les tests, les analyses, les examens complémentaires, et savoir choisir, parmi leur multitude ceux qui conviennent à un malade donné et enfin savoir les interpréter.)

Nous n'insisterons pas sur le détail de la consultation, des prescriptions, périmées pour nous, de Cottard, de son masque froid, de sa manière de prescrire le régime lacté... « ollé, ollé, puisque l'Espagne est à la mode » — « ses élèves, écrit Proust, connaissaient bien ce calembour qu'il faisait à l'hôpital chaque fois qu'il mettait un cardiaque ou un hépatique au régime lacté ».

Les parents, d'abord, ne suivent pas les prescriptions de

Cottard, puis s'y décident : « Au bout de trois jours, je n'avais plus de râles, plus de toux, et je respirais bien. »

Cottard le trouvait « assez asthmatique et surtout « toqué », nous dirions maintenant psychosomatique... « Et nous comprîmes, écrit Proust, que cet imbécile était un grand clinicien... »

Maintenant c'est Bergotte qui parle :

Le narrateur lui dit qu'il est soigné par Cottard — « Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut... C'est un imbécile. A supposer que cela n'empêche pas d'être un bon médecin..., cela empêche d'être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents... Cottard vous ennuiera et rien que l'ennui empêchera son traitement d'être efficace... Les 3/4 du mal des gens intelligents viennent de leur intelligence...

« ... Cottard a prévu la difficulté de digérer les sauces, l'embarras gastrique, mais il n'a pas prévu la lecture de Shakespeare... » Là encore nous voyons que Proust pressent la médecine psychosomatique — qu'il a l'intuition de sa valeur tant côté médecin qui doit comprendre, que du côté malade qui pâtit de sa propre sensibilité.

La grand-mère est malade. Cottard essaie le régime lacté.

« ... Les perpétuelles soupes au lait ne firent pas d'effet parce que ma grand-mère y mettait beaucoup de sel, dont on ignorait les inconvénients en ce temps-là (Widal n'ayant pas encore fait ses découvertes). »

Voici encore quelques touches qui tout au long de l'œuvre du Proust colorent le visage de Cottard : Il n'est pas très bon confrère :

Cambremer lui propose d'aller voir le Dr du Boulbon, de l'autre côté de la baie. Cottard : « Mais ce n'est pas un médecin ! Il fait de la médecine littéraire, c'est de la thérapeutique fantaisiste, du charlatanisme. D'ailleurs nous sommes en bons termes. Je prendrais le bateau pour aller le voir une fois, si je n'étais obligé de m'absenter... »

Cottard, comme d'autres personnages de Proust, comme ceux

que nous connaissons dans la vie, que nous égarons, que nous retrouvons, est finalement tué par Proust dans *Le Temps Retrouvé* (Pl., p. 769) :

« ... Cottard (c'est pendant la guerre de 1914-1918) mourut bientôt « face à l'ennemi », dirent les journaux, bien qu'il n'eût pas quitté Paris, mais se fût en effet surmené pour son âge... »

Pendant la maladie de la grand-mère qui a si fort éprouvé Proust, et jusqu'à sa mort, qu'il s'agisse de la description de la malade ou de la maladie, des consultations tentées pour la sauver, les commentaires seraient superflus : précision clinique, perception comme interne de la maladie d'autrui, humanité, douleur profonde mais qui ne détruisent ni le sens de l'humour ni le sens du comique, tout cela apparaît clairement.

Nous ne pouvons pas tout citer, ni l'action du fébrifuge, de la quinine administrée, ni la consultation avec le Dr de Boulbon. Ce dernier explique que « pour une affection que les médecins guérissent avec des médicaments, ils en produisent dix chez des sujets bien portants, en leur inoculant cet agent pathogène, plus virulent mille fois que tous les microbes, l'idée qu'on est malade. Dites-leur qu'une porte fermée est ouverte dans leur dos, ils commencent à éternuer; faites-leur croire que vous avez mis de la magnésie dans leur potage, ils seront pris de coliques; que leur café était plus fort que d'habitude, ils ne fermeront pas l'œil de la nuit... ».

Permettez-moi, pour corroborer ces dires de Proust de vous raconter une anecdote. Il s'agit d'un Confrère ami, torturé depuis des années par une insomnie cruelle.

Il reçoit d'Amérique un produit hypnotique nouveau et réputé des plus actifs. Mon ami décide de dormir enfin. Il coupe son téléphone, ordonne de ne le déranger sous aucun prétexte, ferme ses fenêtres, tire ses rideaux, enfonce dans ses oreilles, tel Ulysse, une cire anti-bruit, prend deux des nouveaux comprimés-miracles... et s'endort profondément. Il dort onze heures, se réveille ébloui de bonheur... et s'aperçoit que le flacon d'hypnotique est intact et que, par mégarde, dans sa faim de sommeil il avait avalé la veille, seulement... deux comprimés de Vitamine C!...

Ce n'est pas nous éloigner de la pensée proustienne que de vous montrer que, ce qu'il a ressenti si vivement quant aux effets psycho-physiques des médicaments, se trouve au premier plan de l'actualité médicale.

Dans l'expérimentation médicale on utilise couramment aujourd'hui ce que nous appelons (dans notre jargon) des « placebos ». Ce sont, comme le dit le Pr. J. Bernard, des apparences, des ombres de médicaments. Le placebo est un produit sûrement inefficace (poudre inerte, eau) donné à un malade sous forme cachets, de pilules, de comprimés ou d'ampoules et sous l'étiquette d'un médicament véritable.

Un exemple. En 1944, Waksman découvre la Streptomycine, premier de la Trinité qui avec le P.A.S. et l'Isoniazide, est en train de vaincre la Tuberculose. A ce moment on en a très peu en France. Un Chef de Service spécialisé en dispose seulement alors d'une quantité valable pour la moitié de ses malades. Tous ont entendu parler de la nouvelle et merveilleuse drogue. Tous en veulent. Le Chef de Service administre à 50 % de ses hospitalisés de la Streptomycine à doses suffisantes et, sans même le dire à ses assistants, fait préparer des ampoules identiques contenant de l'eau salée, étiquetées Streptomycine, qu'il injecte aux 50 % des malades restants. Résultats? Amélioration globale pour presque tous, pour les 100 % : chute de la fièvre, reprise du poids, des forces, de l'appétit, disparition de la toux, mais, pour les 50 % qui n'ont pas reçu la Streptomycine vraie, pas d'amélioration radiologique, pas de disparition des bacilles tuberculeux dans les crachats! Voilà l'étendue et aussi les limites de l'effet du placebo. Je ne veux vous citer que cet exemple parmi une expérimentation quotidienne et innombrable.

Ces influences psychiques sur le physique d'un individu donné, cette médecine psychosomatique, que Proust a si bien devinée, elle explique (et nous ne nous éloignons pas de la pensée de notre Ecrivain) l'influence des Guérisseurs.

Et Proust écrit encore :

« ... Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux... Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les

religions et composé les chefs-d'œuvre. Nous goûtons les fines musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses, mais nous ne savons pas ce qu'elles ont coûté à ceux qui les inventèrent, d'insomnies, de pleurs, de rires spasmodiques, d'urticaire, d'asthme, d'épilepsie, d'une angoisse de mourir, qui est pire que tout cela, et que vous connaissez peut-être... Le nervosisme est un pasticheur de génie. Il n'y a pas de maladie qu'il ne contrefasse à merveille. Il limite à s'y méprendre la dilatation des dyspeptiques, les nausées de la grossesse, l'arythmie du cardiaque, la fébrilité du tuberculeux. Capable de tromper les médecins. Comment ne tromperait-il pas le malade?... »

Cette description, cette liste, sont prestigieuses, et ne sont nullement limitatives. Depuis Proust, on a montré comment des chocs répétés (nous écrivons shocks!), des tensions nerveuses (nous écrivons « stress » comme le médecin canadien Selye) créent des lésions d'abord curables, réversibles, puis incurables, irréversibles : des affections réputées autrefois comme organiques d'emblée, nous apparaissent maintenant comme secondaires (tout au moins en partie) à des influences psychiques, et nous citerons seulement pour l'exemple, l'infarctus du myocarde, l'ulcère du duodénum, l'hypertension artérielle permanente.

« Dans la pathologie nerveuse (Proust veut dire « fonctionnelle » ou nous dirions psychosomatique) un médecin qui ne dit pas trop de bêtises, c'est un malade à demi-guéri, comme un Critique est un poète qui ne fait plus de vers, un policier un voleur qui n'exerce plus... »

Nous ne pouvons insister sur la consultation avec le Pr. E... : la grand-mère de Proust est victime d'une attaque sans coma — avec troubles de la parole, déviation de la face, douleurs qui font penser à un syndrome de la couche optique. Le Professeur est correct, pressé d'aller dîner en ville, anxieux parce que sa domestique avait oublié de percer la boutonnière de son habit pour passer ses décorations.

Plus tard, quand la grand-mère est morte depuis des années (dans *Sodome et Gomorrhe*), Proust rencontre à nouveau le Pr. E... : « Madame votre grand-mère est bien morte, n'est-ce

pas? me dit-il d'une voix où une quasi certitude calmait une légère appréhension. Ah! En effet! mon pronostic avait été tout à fait sombre...

« C'est ainsi que le Pr. E... apprit ou rapprit la mort de ma grand-mère, et, je dois le dire à sa louange qui est celle du corps médical tout entier, sans manifester, sans éprouver peut-être de satisfaction... »

Mais Proust écrit ensuite : « Que le malade, livré à lui-même..., guérisse ou tout au moins survive, le médecin salué par lui avenue de l'Opéra, quand il le croyait depuis longtemps au Père-Lachaise, verra dans ce coup de chapeau un geste d'insolence narquoise... »

Et plus loin : « Le Pr. E..., bien qu'il fût lettré et eût pu s'exprimer en bon français, me parla de la grande chaleur et me dit : « Vous ne souffrez pas de cette hyperthermie? » C'est que la médecine a fait quelques petits progrès depuis Molière, mais aucun dans son vocabulaire. »

Proust est bien sévère!

Comme elle va plus mal, on décide d'appeler en consultation Dieulafoy... « et la vieille Duchesse de Guermantes... préconisait presque mécaniquement, en clignant de l'œil dans les cas graves « Dieulafoy, Dieulafoy » comme, si on avait besoin d'un glacier, Poiré Blanche, ou pour des petits fours, « Rebattet, Rebattet ». (*Côté de Guermantes*, 337.)

Cette consultation avec Dieulafoy est une page de bravoure bien connue de Proust, page où l'esprit d'observation, le sens du comique, l'humour et aussi la courtoisie de l'écrivain sont éclatants.

La grand-mère va mourir et c'est à vous de relire la page, les pages admirables, qui décrivent sa fin et nous la montre enfin sur « ce lit funèbre, où la mort, comme le sculpteur du Moyen Age, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille... ».

Les pages que Bergotte, l'écrivain, a inspirées à Proust, sont aussi témoins de son sens d'observation clinique.

Quand Bergotte tombe malade... « Les uns disaient de l'albuminurie..., selon d'autres il avait une tumeur. » Il allait en s'affaiblissant; c'est avec difficulté qu'il montait notre escalier, avec une plus grande encore qu'il le descendait.

Proust, là encore, observe bien : l'altération rhumatismale des cartilages de la face postérieure de la rotule entraîne, fait qui semble paradoxal, une douleur plus vive à la descente qu'à la montée.

Comment s'étonner que Proust, concentré sur son propre cas, tende à le généraliser et en veuille parfois à la médecine et aux médecins? Je vous ai déjà parlé de la mort de Bergotte. Ici encore le temps nous oblige à couper cette page illustre où le souvenir du « petit pan de mur jaune » du paysage de Delft peint par Vermeer rend plus amicale et augmente encore la joie que donne au Maurizhuis de la Haye la contemplation de cette toile. Mais cette page vous l'avez déjà lue! — Quant aux maladies..., « la médecine s'est annexée l'art de les prolonger. Les remèdes, la rémission qu'ils procurent, le malaise que leur interruption fait renaître, composent un simulacre de maladie que l'habitude du patient finit par stabiliser, par styliser, de même que les enfants toussent régulièrement par quintes longtemps après qu'ils sont guéris de la coqueluche... Puis les remèdes agissent moins, on les augmente... Dès lors la maladie, artificiellement greffée a pris racine, est devenue une maladie secondaire mais vraie, avec cette seule différence que les maladies naturelles guérissent, mais jamais celles que crée la médecine, car elle ignore le secret de la guérison ». (*Pris.*, 182.)

Ici encore, le médecin en moi, proteste!

Puis viennent l'insomnie, les cauchemars, dont celui, stéréotypé, de l'attaque d'apoplexie qui devait l'emporter.

Proust écrit, toujours dans *La Prisonnière* :

« ... Il (Bergotte) consulta des médecins qui, flattés d'être appelés par lui, virent dans ses vertus de grand travailleur (il y avait vingt ans qu'il n'avait rien fait), dans son surmenage la cause de ses malaises. Ils lui conseillèrent de ne pas lire de contes terrifiants (il ne lisait rien), de profiter davantage du

soleil « indispensable à la vie » (il n'avait dû quelques années de mieux relatif qu'à sa claustration chez lui), de s'alimenter davantage (ce qui le fit maigrir et alimenta surtout ses cauchemars). (*Pris.*, 185.)

Ces textes, vous le comprenez bien, j'aurais pu vous les citer en vous parlant de la vie de Proust. Car Bergotte c'est ici évidemment Proust, se débattant dans ses crises et désespéré de ne trouver aucune aide.

Et puis ce sont les drogues, les hypnotiques nouveaux dont on lit les prospectus avec un espoir renouvelé : « Le cœur bat comme à un premier rendez-vous. » Enfin c'est la mort, au Musée de l'Orangerie, où il est frappé par une attaque en contemplant la toile de Ver Meer. « Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? » (*Pris.*, 187.)

Et en ce moment même, ici, dans ce « parc de Swann » où nous sommes, et qui est devenu pour nous un parc magique et enchanté parce que Proust y a tant rêvé, tant médité, peut-être sait-il que des amis sont réunis qui pensent à lui et le célèbrent... Qui peut le dire?...

J'aurais aimé vous dire davantage, vous lire davantage. A travers Proust et les médecins, à travers Proust et la maladie, j'espère aussi avoir pu vous rappeler, même incomplètement, ce que fut cet écrivain grandiose, son génie analytique, son humour, son sens du comique, sa pitié pour la condition humaine, sa bonté. Mais vous le savez... Il a écrit dans *A la Recherche du Temps Perdu, Du Côté de chez Swann* (Pl., p. 82). « Quand j'ai eu l'occasion de rencontrer au cours de ma vie des incarnations vraiment saintes de la charité active, elles avaient généralement un air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun attendrissement devant la souffrance humaine, aucune crainte de la heurter, et qui est le visage sans douceur, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté. »

Mais je pense qu'il nous livre sa pensée vraie sur la médecine et les médecins quand il écrit ceci au moment de la maladie de sa grand-mère, et c'est ce qui nous servira de conclusion :

**« La médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux, on a grand'chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. De sorte que croire à la médecine serait une suprême folie, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande, car de cet amoncellement d'erreurs se sont dégagées à la longue quelques vérités... »**

**Dr P. E. SEIDMANN.**

*Les références indiquées correspondent à la pagination des trois volumes de la bibliothèque de la Pléiade.*

# Les médecins et Marcel Proust

Mon propos, très modeste, n'est pas de rechercher la nature ou la qualité des rapports que Marcel Proust a pu entretenir avec des médecins au cours de sa vie. Il ne tend pas non plus à expliquer les particularités du comportement de l'écrivain d'après les données de la science médicale moderne. N'étant pas docteur moi-même, je ne me sens nullement qualifié pour aborder ces sujets.

Je me suis donc borné à relever dans l'œuvre de Proust, et en particulier dans *la Recherche du Temps Perdu*, ce que le narrateur a dit ou pensé des médecins.

Or il faut reconnaître que, bien qu'étant fils et frère de médecin, et peut-être à cause de cela, Marcel Proust n'a pas ménagé ses critiques aux membres du corps médical. Et, n'étant la forme humoristique dans laquelle il s'exprime habituellement à leur égard, on pourrait dire que sa vérité revêt un caractère injuste, du fait même de sa généralisation. Car on recherche en vain dans les ouvrages de Proust le type du docteur sans reproche.

Tantôt les médecins décrits par le narrateur sont atteints de déformation professionnelle, tantôt ils sont ignorants ou vantards, tantôt ils font fléchir leur devoir d'assistance devant quelque réunion mondaine, tantôt ils se moquent de confrères plus célèbres, tantôt ils courent le cachet, tantôt ils méconnaissent les maladies que vous avez pour soigner celles que vous n'avez pas — sans parler des médecins qui vous renvoient aux livres de médecine, de ceux qui trahissent le secret pro-

fessionnel, de ceux qui se composent une attitude propre à en imposer à leurs clients, de ceux qui ont une mauvaise thérapeutique.

Sur ce dernier point, je ne puis résister au plaisir de vous rappeler ce savoureux passage de *Sodome et Gomorrhe* (IX, pp. 251-252) :

« Celui-ci (le Dr Cottard), depuis qu'il voulait troquer sa chaire contre celle de thérapeutique, s'était fait une spécialité des intoxications...

« Or, un grand duc étant venu passer quelques jours à Balbec et ayant un œil extrêmement enflé avait fait venir Cottard lequel, en échange de quelques billets de cent francs (le professeur ne se dérangeait pas à moins) avait imputé comme cause à l'inflammation un état toxique et prescrit un régime désintoxiquant. L'œil ne désenflant pas, le grand duc se rabattit sur le médecin ordinaire de Balbec, lequel en cinq minutes retira un grain de poussière. Le lendemain il n'y paraissait plus. »

A noter que, du moins, le « médecin ordinaire » avait vu juste!

Souvenons-nous que l'un des meilleurs compliments que Proust ait fait à un médecin est le suivant, qu'il adressait précisément au Dr Cottard :

« Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien. » (*Jeunes Filles en Fleurs*, III, p. 90.)

Et lorsque Marcel Proust met une sourdine à ses griefs contre les médecins, c'est pour vanter par exemple le Dr du Boulbon, selon qui tout malade est un bien-portant qui s'ignore, et qui traite ses patients par une sorte d'autosuggestion (telle que la méthode du Dr Coué l'a préconisée un peu plus tard).

Mais, dira-t-on, s'il n'y avait que du bien à dire des médecins, il n'y aurait pas là matière à roman... Voire! Les écrivains ont souvent fait jouer la corde sentimentale à l'occasion de magnifiques dévouements du corps médical, et de nombreux romans contemporains ont exalté la grandeur et la noblesse

d'une corporation qui exerce davantage un sacerdoce qu'un métier.

A la vérité, Proust a placé presque exclusivement sur le plan humoristique les observations que lui ont inspirées les médecins, et l'on peut même penser que c'est pour éviter de tomber dans la sensiblerie qu'il s'est gardé de décerner des éloges à des hommes à qui, pourtant, il ne cessait de faire appel pour ses proches et pour lui-même.

Sans doute, un recours aussi fréquent aux soins des praticiens peut-il donner à penser que Marcel Proust croyait aux vertus de la science médicale et qu'en un mot, comme l'a écrit André Maurois, il « respectait » la médecine. Eh bien ! Là encore, il y aurait beaucoup de réserves à faire ! Proust n'a-t-il pas déclaré, dans *Le Côté de Guermantes* (VII, pp. 147-148) :

« Car la médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins, en appelant à soi les meilleurs d'entre eux, on a grande chance d'implorer une vérité qui sera reconnue fausse quelques années plus tard. »

Proust a aussi écrit que « la médecine ignore le secret de la guérison, mais s'est assuré l'art de prolonger les maladies », et encore, à propos de certain jargon médical : « La médecine, faute de guérir, s'occupe à changer le sens des noms et des pronoms. »

Que conclure de cet exposé, sinon que Proust s'est servi de sa plume comme d'un scalpel et qu'il a disséqué sans indulgence médecine et médecins, comme d'ailleurs il a disséqué tous les travers de la société de son époque ?

Et, jusque dans ses descriptions de la nature, de l'amour et de l'art, c'est la recherche du détail vrai — même cruel — qui donne tant de vie aux personnages qu'il a si magistralement dépeints tout au long de son œuvre.

R. BILLIÈRES.

# Considérations

## sur le thème de Proust et de la peinture

L'œuvre de Proust, où se reflètent sous les angles les plus divers, les multiples aspects de la création intellectuelle et du frémissement de l'âme, demeure cependant fermée à certains problèmes majeurs de la condition humaine. C'est ainsi que les phénomènes économiques, sociaux et politiques, la lutte pour l'existence, la justice et en général tout ce que recouvrent les notions usuelles de morale et de religion ne trouvent en lui aucun écho. Proust s'en rend d'ailleurs parfaitement compte : « Le sentiment de la justice m'était inconnu, jusqu'à une complète absence de sens moral. »

La vie bizarre qu'il menait était déterminée aussi bien par les exigences tyranniques d'un mal qui l'avait rendu très tôt inapte à tout travail rémunérateur, que par l'existence d'une fortune considérable qui assurait à l'écrivain une complète indépendance matérielle. Cette existence étrange explique les réactions, totalement différentes de celles des autres hommes, qui furent celles de Proust devant la vie. Elle explique également son indifférence à l'égard des préoccupations qui sont le propre d'une existence normale.

Le narrateur d'*A la Recherche du Temps Perdu*, lequel très souvent n'est autre que l'auteur lui-même, se contente de constater le déroulement des événements, mais n'en tire aucune conclusion, et ne prend aucunement parti. « S'il passe, dit

Léon-Pierre Quint, indifférent et sans révolte à côté des lois traditionnelles de la morale religieuse, bourgeoise ou sociale, il se crée cependant une morale personnelle : les seuls moments qui valent la peine d'être vécus, nous fait-il comprendre, nous viennent de l'art. Voici une raison d'exister qui peut servir de règle. »

L'art est donc la seule éthique de Proust, qui voit en lui une des réalités supérieures de la vie. Il constitue la clef de voûte de toute son œuvre. Plus que quiconque il a aimé et cultivé le Beau, but suprême de la vie, totalement, passionnément. Cette primauté de l'esthétique est un des caractères prédominants de la personnalité, tant morale que psychologique, de Proust. Caractère profond, structurel, il se manifeste de façon nette et précise, éclairant et expliquant un des aspects les plus particuliers et les plus originaux de la vie de Proust, et de son œuvre. On pourrait appliquer à Proust, et ceci sans réserves, ce qu'il a lui-même écrit au sujet de Ruskin, en des mots qui sont presque un aveu pathétique et personnel : « Mais cette Beauté à laquelle se trouva ainsi consacrer sa vie ne fut pas conçue par lui comme un objet de jouissance fait pour le charmer, mais comme une réalité infiniment plus importante que la vie, pour laquelle il aurait donné la sienne. »

Le plaisir de se sentir vivre, qui chez l'homme bien portant constitue même parfois une fin en soi, fut dévié chez le malade qu'était Proust de la vie vers l'art. Cette énergie vitale que d'autres dépensent en travail, en plaisirs, en voyages, en études, en amour, en jeux, en sports, en affaires, etc..., ne fut orientée chez Proust, et ce jusqu'aux environs de 1906, que vers les satisfactions d'ordre mondain ou esthétique. Après cette date, elle sera absorbée entièrement par la rédaction et la publication de son œuvre.

La communion contemplative avec l'essence de la réalité extérieure fut pour Proust un acte d'hygiène bénéfique, un dérivatif heureux grâce auquel il put enfin s'évader de sa misérable condition physique et prendre contact avec l'existence tonifiante des êtres qui l'entouraient, quitte ensuite à sublimer celle-ci dans les zones pures de la création artistique, où l'écho des contingences quotidiennes ne parvient qu'après de nom-

breuses transpositions. Etranger, de par la nature même de sa personnalité, aux réalités pratiques de l'existence, il était normal qu'il cherchât refuge dans la connaissance artistique, voie royale et désintéressée de la connaissance de la vie : « Y avait-il, se demande-t-il, dans l'art une réalité plus profonde où notre personnalité véritable trouve une expression que ne lui donnent pas les actions de la vie? »

Au même titre que la philosophie, l'art est avant tout aux yeux de Proust une discipline intellectuelle, un instrument de pénétration de l'univers. Certes, il n'est pas le premier écrivain pour qui le phénomène artistique constitue l'expression même de la vie de l'esprit. Aucun autre cependant, sauf peut-être Ruskin, ne l'a autant paré de valeur mystique, ne l'a entouré de ferveur aussi religieuse. Cette attitude à l'égard de l'art constitue non seulement les fondations et le ciment qui donnent à toute l'œuvre de Proust sa cohésion et son unité, mais encore et surtout elle représente un but moral, une éthique, une raison d'être. Telle la ferveur du croyant, elle est partout présente, et toujours active, car elle est la condition organique de ce qu'il pense comme de ce qu'il ressent : « L'art, dit encore Léon-Pierre Quint, remplace chez Proust l'idée absente de Dieu; il représente pour lui, au milieu de l'écroulement universel des apparences, le seul absolu auquel l'individu puisse aspirer. »

Durant cette brève traversée au milieu des incertitudes de toutes sortes que nous propose la vie, l'art représente pour celui qui le cultive à la fois un point d'appui solide et un point de repère, grâce auquel il devient plus facile de diriger pensées, sentiments et actions.

La primauté du phénomène artistique — et donc de l'artiste — dans l'esprit de Proust, et de là dans son œuvre, l'a amené à créer dans *A la Recherche du Temps Perdu* ses personnages d'Elstir, de Bergotte, de Vinteuil, de la Berma, types même du grand peintre, du fin lettré, du grand compositeur et de la grande actrice. A chacun d'eux Proust a attribué une œuvre, ou un rôle, qui marque le personnage et en fait l'archétype du genre : la création littéraire pour Bergotte, la sonate pour Vinteuil, l'interprétation de la *Phèdre* de Racine

pour la Berma, le paysage marin du port de Carquethuit pour Elstir. Tous ces êtres mènent leur vie propre, autonome, et se trouvent imbriqués dans les événements du roman comme des personnages d'une autre nature. Cependant, à l'instar de tous les autres personnages de l'univers proustien, chacun d'eux représente une synthèse de traits caractéristiques empruntés aux nombreux artistes que Proust eut l'occasion d'approcher et d'étudier. En faisant un tout de ces fragments épars, Proust a réussi à recréer pour chacun de ses personnages une vie authentique, une psychologie organique et harmonieusement équilibrée. Il nous en a donné la recette dans ses Carnets inédits, où il nous indique comment il a bâti son personnage de Françoise, la fidèle servante : « Félicie + une certaine Marie + une autre vieille servante d'Illiers = Françoise. » Dans *Le Temps Retrouvé*, à propos de la technique de l'écrivain en général, Proust nous révèle ses propres méthodes : « Le littérateur envie le peintre, il aimerait prendre des croquis, des notes; il est perdu s'il le fait. Mais quand il écrit, il n'est pas un geste de ses personnages, un tic, un accent, qui n'ait été apporté à son inspiration par sa mémoire; il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel il ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monocle, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras, etc... Et alors l'écrivain se rend compte que si son rêve d'être peintre n'était pas réalisable d'une manière consciente et volontaire, il se trouve pourtant avoir été réalisé et que l'écrivain lui aussi a fait son carnet de croquis sans le savoir. »

C'est à l'aide de croquis analogues, profondément gravés dans le seul carnet de sa mémoire, que Proust a construit le personnage du peintre impressionniste Elstir. Mais quels furent ses modèles? Dans une dédicace célèbre qu'il écrivit pour Jacques de Lacretelle, Proust nous dit : « ... il n'y a pas de clef pour les personnages de ce livre, ou bien il y en a huit ou dix pour un seul. » Huit ou dix clefs pour un personnage, c'est là un chiffre beaucoup trop grand, d'autant plus qu'aucune d'elles ne saurait s'adapter parfaitement. Après avoir nié tout d'abord qu'il en existât pour ses personnages, Proust fit ensuite de son mieux pour interdire tout accès dans les cou-

lisses du roman, embrouillant comme à plaisir des fils compliqués de l'intrigue. De toutes les clefs qu'il a fait semblant de perdre pour dérouter le lecteur, certaines présentent un caractère universel et s'adaptent à tous les modèles qui ont servi à la construction typologique du personnage, d'autres ne nous révèlent qu'un aspect fragmentaire de ces modèles, d'autres enfin ne correspondent en aucune façon au modèle.

Cependant, en dépit du fait qu'il n'existe dans la complexité des personnages proustiens aucune clef pleinement révélatrice, il serait intéressant d'essayer de dissocier les différents éléments constitutifs du personnage d'Elstir. L'indiscrétion n'a aucune part dans cette tentative, mais bien plutôt le désir de découvrir un des aspects, si minime soit-il, de l'élaboration de l'acte créateur, assurés que nous sommes qu'il est en général secret et rebelle à toute analyse. Cela permettra d'approcher une personnalité attachante, selon nous encore insuffisamment connue.

Dans cette tentative de refaire en sens inverse le chemin parcouru par l'auteur depuis le point de départ que constitue la réalité jusqu'au point d'aboutissement de ses transpositions, nous utiliserons certaines des clefs qu'il sema çà et là, soit à dessein, soit à son insu, à l'intérieur de son roman ou dans sa volumineuse correspondance. La plupart d'entre elles nous inclinent à penser que les croquis mentaux qui ont servi à Proust ont eu des êtres réels pour modèles, et qu'il procéda pour Elstir de la même façon que pour Françoise. En l'occurrence nous avons affaire à un ensemble à quatre facettes : Monet + Manet + Degas + Renoir = Elstir. En ce qui concerne plus particulièrement le nom même du personnage et sa consonance bizarre, on peut voir en lui l'anagramme du nom de Whistler, lequel ne saurait à ce seul titre être inclus dans la formule.

Nous n'avons retenu que ces quatre noms de peintres, qui comptent parmi les gloires de l'art français au XIX<sup>e</sup> siècle, que pour mieux suivre les indications fournies par Proust lui-même en ce qui concerne plus précisément l'œuvre d'Elstir. Quant à celles qui se rapportent à l'homme, tant du point de vue physique que moral, elles sont bien trop générales pour permettre une identification certaine.

Le fait qu'Elstir était marié correspond à la situation de trois peintres du groupe précité, à savoir Monet, Manet, Renoir. Le fait qu'il ait peint « de grosses et magnifiques roses... dont l'onctueux écarlate et la blancheur fouettée s'enlevait avec un relief un peu crémeux sur la jardinière où elles étaient posées... » peut être attribué à la fois à Manet, à Monet et à Renoir.

Dans le goût d'Elstir pour les plaisirs et les jeux aquatiques, on peut reconnaître la prédilection de ces mêmes impressionnistes pour les effets changeants de l'eau, laquelle est à l'origine des toiles célèbres ayant pour motif Argenteuil, Bougival, Auvers-sur-Oise, Vétheuil, Trouville et Etretat. « Puis il s'extasia plus encore sur les réunions du yachting que sur les courses de chevaux et je compris que des régates, que des meetings sportifs où les femmes bien habillées baignent dans la glauque lumière d'un hippodrome marin, pouvaient être pour un artiste moderne motifs aussi intéressants que les fêtes qu'aimaient tant à décrire un Véronèse ou un Carpaccio. » D'autre part on peut reconnaître chacun des membres du trio Monet - Manet - Degas dans l'affirmation qu'Elstir a subi longtemps l'influence de l'art japonais.

Dans la description que nous donne Proust du paysage typiquement impressionniste du Port de Carquethuit, on peut reconnaître « la Seine à Rouen », de Monet, mais aussi « le Port de Bordeaux », de Manet. Le tableau ayant pour sujet une fête populaire au milieu de laquelle un personnage à haut de forme prend part à l'allégresse générale, et « ignore évidemment dans quelles circonstances on met un chapeau haut de forme, pourrait être la grenouillère de Monet. Mais en dépit de la précision donnée par Proust, sans doute pour dérouter le lecteur, que cette scène se passe au bord de l'eau, nous devons y reconnaître plutôt la « Musique aux Tuileries », de Monet, ou le « Moulin de la Galette », de Renoir.

La symbiose Degas + Manet se manifeste encore par l'intérêt que porte Elstir au spectacle des courses de chevaux, et les jeux de couleurs, d'ombres et de lumières dont les champs de course et la foule qui s'y presse sont le théâtre, sont d'une rare beauté picturale : « D'abord cet être particulier, le jockey,

dit Elstir, comme ce serait intéressant de dégager ses mouvements professionnels, de montrer la tache brillante qu'il fait et que fait aussi la robe des chevaux, sur le champ de courses. Quelle transformation de toutes choses dans cette immensité lumineuse d'un champ de courses où on est surpris par tant d'ombres, de reflets, qu'on ne voit que là... »

Il y a par ailleurs d'autres détails dont l'origine doit être vraisemblablement cherchée sur un modèle unique. C'est ainsi que Degas peut être reconnu au fait qu'Elstir vivait dans une retraite presque complète, « dans un isolement, avec une sauvagerie que les gens du monde appelaient de la pose ». L'intérêt qu'il portait au travail délicat des modistes « par lequel elles donnent un dernier chiffonnement, une suprême caresse aux nœuds ou aux plumes d'un chapeau terminé » est de même un des traits caractéristiques de Degas. C'est sans doute aux tableaux de Degas, et plus particulièrement à ceux intitulés « Aux Courses », « Jockeys amateurs près d'une voiture », ou « La Voiture aux courses » qu'a dû penser Proust lorsqu'il fait dire à Elstir : « Jamais je n'ai vu des femmes arrivant en voiture... dans une pareille lumière qui tient sans doute à l'humidité marine. Ah! que j'aurais aimé la rendre. Je suis revenu de ces courses, fou, avec un tel désir de travailler... »

Renoir pourrait aisément être reconnu « dans deux peintures d'Elstir où dans un paysage touffu il y a des femmes nues. Dans l'une d'elles, l'une des jeunes filles lève le pied. » C'est là un mouvement caractéristique des Baigneuses. Il se pourrait d'ailleurs que la Diane Chasseresse de Renoir ait incité Proust à faire état de la manière mythologique d'Elstir.

L'expression « mais que l'amant se double d'un peintre « comme Elstir » pourrait s'appliquer à Manet, dont la vie intime fut traversée d'innombrables présences féminines et de complications sentimentales, qui auraient pu le faire s'écrier avec mélancolie devant les portraits des femmes qu'il peignit : « Ce que j'ai aimé, ce qui m'a fait souffrir, ce que j'ai sans cesse vu, c'est ceci. »

L'étude que Zola, selon la duchesse de Guermantes, aurait consacrée à Elstir, les natures mortes représentant l'une une

botte d'asperges et l'autre une botte de radis, le portrait du personnage en haut de forme — lequel pourrait être Antonin Proust, le protecteur du peintre — semblent s'appliquer à Manet, à qui Zola consacra effectivement une étude, et dans l'œuvre duquel on retrouve les tableaux décrits par Proust.

Par malice, Proust s'amuse parfois à mentionner dans la même phrase ou dans des phrases voisines le nom du personnage réel dont il s'est inspiré pour construire un personnage fictif. C'est ainsi qu'il cite le nom de Manet à côté de celui d'Elstir, comme pour poser une devinette au lecteur : « Je demandai à M. de Guermantes s'il savait le nom de monsieur que j'avais reconnu pour le même dont les Guermantes possédaient tout à côté le portrait d'apparat, datant à peu près de cette même période où la personnalité d'Elstir n'était pas encore complètement dégagée et s'inspirait un peu de Manet. »

Enfin les descriptions générales que Proust nous donne des œuvres d'Elstir, et les nombreuses références qu'il fait aux cathédrales qu'il aurait peintes, ne sont pas loin d'être une définition des œuvres de Monet, dont la vision estompait les contours des différents éléments du motif, de sorte que « dans le premier plan de la plage, le peintre avait su habituer les yeux à ne pas reconnaître de frontière fixe, de démarcation absolue, entre la terre et l'océan ».

Nous terminerons ici une série d'hypothèses, qu'un lecteur averti pourra d'ailleurs poursuivre de lui-même en s'appuyant sur les autres données — à vrai dire moins révélatrices — qu'il pourra trouver dans l'œuvre de Proust. Ce sera là pour l'amateur d'art et de littérature un travail passionnant, fertile en découvertes surprenantes, mais dont le résultat, en tout état de cause, sera bien gratuit étant donné le caractère universel que Proust a conféré à sa fiction littéraire, en donnant au personnage type d'Elstir des dimensions gigantesques qui dépassent de fort loin les proportions réelles de tous ceux qui lui ont éventuellement servi de modèle.

La curiosité infinie de Proust pour tout ce qui se rattachait de près ou de loin, ainsi que nous l'avons dit, au phénomène artistique, montrait cependant une prédilection très nette pour

la peinture. Cette préférence marquée éclate avec évidence tout au long de son œuvre, en toutes circonstances et sous toutes les formes. C'est sur elle que nous insisterons à présent.

Cette préférence se manifeste tout d'abord par le fait que sur les quatre personnages d'artistes créés par Proust, seul celui du peintre traverse le roman d'un bout à l'autre. Il est constamment présent à l'esprit du romancier, et on le retrouve à chaque détours du roman. Il est d'ailleurs significatif de voir Proust nous raconter comment le narrateur d'*A la Recherche du Temps Perdu*, très jeune encore, lorsqu'il aperçut dans un restaurant de Balbec le peintre Elstir dont la célébrité le fascinait, ne put s'empêcher de céder à un mouvement d'enthousiasme juvénile, et lui fit remettre par le maître d'hôtel une lettre où il lui demandait la permission de venir lui rendre visite dans son atelier. Cet intérêt précoce pour les aspects plastiques de l'art, aperçu sous l'angle de ses réalisations matérielles sinon dans son essence purement esthétique, nous dévoile par avance la vocation de cet amateur de peinture que sera Proust plus tard. Sa curiosité passionnée s'attache à surprendre l'instant révélateur de la création du peintre, lorsque celui-ci est tout entier tendu vers son œuvre et s'efforce, palette et pinceaux en main, de détacher de son âme pour la coucher sur la toile une matière idéale faite de sensibilité, de couleur, et de lumière. Cette curiosité contient déjà en germe toute l'attitude future de Proust à l'égard d'un art capable de conférer une éloquence aussi ineffable qu'inexplicable à des images muettes.

Certes nous ne pouvons savoir si la scène a effectivement eu lieu. Mais quand bien même il s'agirait d'une invention pure, le simple fait que le narrateur, arrivé à l'âge mûr, éprouve le besoin de l'imaginer ou de la reconstituer, et n'hésite en aucune façon à faire sien un acte d'admiration enthousiaste à l'égard, non pas d'une célébrité de l'écran, du sport ou du roman, mais bien d'un peintre, cela nous révèle assez où vont ses préférences. Il est tout aussi éloquent de le voir, à l'âge où d'autres écrivent des poésies d'amour, dédier ses premiers vers à la mémoire d'anciens maîtres de la peinture : Cuypp, Potter, Watteau, Van Dyck.

D'ailleurs de nombreuses circonstances, les unes fortuites, d'autres intentionnelles et délibérées, contribuèrent à aviver sa passion et à l'orienter vers les problèmes de la peinture. Dès son adolescence, ses amis Charles Ephrussi, directeur de la Gazette des Beaux-Arts, Robert de Montesquiou et Charles Haas, prirent soin de l'initier aux secrets raffinés de l'amatteur de tableaux. Ses liens d'amitié avec Jean-Louis Vaudoyer et Berenson ne firent que cultiver chez Proust ce goût pour la peinture qu'avait éveillé en lui la lecture de Fromentin, Baudelaire, Whistler et Ruskin. C'est par ce dernier surtout qu'il apprit à aimer Giotto, Fra Angelico, Carpaccio, Bellini, Mantegna.

Dans les salons du Paris mondain, où il avait ses entrées depuis ses dernières années de lycée, il eut l'occasion de rencontrer certains peintres à la célébrité aussi éphémère que surfaite, tels Boldini, Frédéric de Madrazo, La Gandara, Helleu, mais aussi quelques grands peintres authentiques : Monet, Degas et Forain. Proust était par ailleurs l'ami d'enfance de Jacques-Emile Blanche, qui a laissé de lui le portrait d'un homme au visage blême et aux yeux immenses, tels ceux des personnages du Greco, et pour qui Proust écrit la préface d'un recueil de critique d'art que le peintre avait rassemblées en un livre intitulé : *De David à Degas*. Le romancier a donc pu voir des peintres en plein travail, à l'instar du narrateur venant rendre visite à Elstir dans son atelier, et devant leur chevalet ou au hasard de ces rencontres, il a eu fréquemment l'occasion de leur parler et de discuter longuement et minutieusement comme à son habitude des problèmes de la peinture et de sa technique. C'est grâce à Elstir que le narrateur put parfaire sa propre éducation de l'œil et apprit à discerner dans ce qu'il voyait l'essentiel de l'accessoire : « ... mes yeux, instruits par Elstir à retenir précisément les éléments que j'écartais volontairement jadis, contemplaient longuement ce que la première année ils ne savaient pas voir. »

Les relations que Proust possédait dans le monde des artistes, ainsi que l'étude des grands maîtres — ceux du passé comme ses contemporains — n'ont pas peu contribué à développer le goût du romancier et son jugement, suivant en cela

l'exemple de ses deux personnages Swann et Verdurin, « qui ont reçu des leçons de goût de Whistler, des leçons de vérité de Monet, leur permettant de juger Elstir avec justice ».

Ces premières notions une fois acquises, Proust les compléta sur le vif en fréquentant très tôt les musées, les expositions, les galeries de peinture, « dont il avait été », comme Swann, « l'habitué fidèle jusqu'à ces dernières années, « où il n'était sorti que rarement de sa demeure ».

Dès l'âge de vingt-quatre ans, ses connaissances en matière d'esthétique et de peinture dénotaient une grande culture qu'agrémentait une verve étincelante et une conversation d'une politesse un peu désuète. La renommée faisait déjà de lui parmi les initiés un des connaisseurs les plus diserts et les plus avertis des collections du Louvre. « Il était, nous dit Lucien Daudet, un grand critique d'art. Personne alors n'en savait rien. Tout ce qu'il découvrait dans un tableau, à la fois picturalement et intellectuellement, était merveilleux et transmissible; ce n'était pas une impression personnelle, arbitraire, c'était l'inoubliable vérité du tableau. »

Toujours armé d'un vaporisateur, à l'aide duquel il répandait autour de lui des essences antiseptiques destinées à prévenir les accès d'asthme dont il souffrait depuis l'âge de neuf ans, c'est auréolé de brume, tel les apparitions mystiques de certains tableaux religieux, qu'il improvisait devant les amis qui l'accompagnaient des commentaires merveilleux d'esprit et d'intelligence. Il donnait alors toute la mesure de ses dons remarquables d'observation, de sa profonde connaissance des choses de la peinture, comme aussi de sa fantaisie malicieuse, fertile en associations d'idées imprévues qui révélaient l'étendue de sa culture, et dont l'humour tenait l'auditeur sous le charme.

A partir de 1892, les crises d'asthme devinrent de plus en plus fréquentes, et Proust se vit contraint d'adopter un mode de vie étrange, aux valeurs inversées comme celles d'un négatif photographique : travaillant la nuit, il se reposait le jour. Cet emploi du temps insolite, en désaccord total avec les heures de visite des musées, transformait chaque sortie du romancier

en une véritable expédition qu'il devrait faire précéder de tout un rituel de fumigations, de drogues et de piqûres, qu'il appelait « le mécanisme de mes crises et de mon horaire ». Dans sa correspondance il se plaint constamment de son mal : « ... étant sorti le matin pour aller voir les Whistler, j'ai été dans un état terrible pendant quatre jours, indescriptible. »

Chacune de ses sorties devenait ainsi une aventure épuisante. Il dut bientôt les espacer, puis à son grand regret, les supprimer complètement : « Je vois tout le temps dans les journaux des annonces d'expositions qui me tentent... et du reste je n'en ai jamais revu depuis le jour où j'avais été avec vous chez Durand-Ruel voir les admirables Nymphéas de Claude Monet. »

Comme un leit-motiv, les mêmes plaintes reviennent dans ses lettres : « A l'exposition du Cercle Interallié (les 100 portraits), vous verrez mon portrait à défaut de moi. Inutile de vous dire que je n'ai pu y aller, ne quittant pas encore mon lit. »

Une autre fois, il écrit à Jean-Louis Vaudoier, à propos d'un questionnaire que celui-ci lui avait fait parvenir : « J'ai reçu ces jours-ci votre questionnaire sur le Louvre... J'ai très envie de répondre, mais je n'ai pas été au Louvre depuis plus de quinze ans. J'irai prochainement, dès que je pourrai me lever le jour... »

Mais dans une lettre à Paul Souday, écrite cinq ans plus tard, on peut constater qu'il n'avait pas encore pu réaliser son désir : « Il y a vingt ans que je n'ai pas été au Louvre et je n'ai réussi qu'une fois, après un dopage de huit jours, à aller à un concert... »

Toutefois, en dépit des ordres formels des médecins, il ne put résister à la tentation d'aller voir l'obsédant pan de mur jaune de la Vue de Delft, de Vermeer, pour lequel, selon René Huyghe, Proust avait des affinités électives. Au péril de sa vie, il pria Vaudoier de bien vouloir l'accompagner à l'exposition des maîtres hollandais qui se tenait au Jeu de Paume, et où certains tableaux de Vermeer, peintre « dont les couleurs ont le velouté des adjectifs de Proust », dit André Maurois, étaient

présentés : « Je ne me suis pas couché, pour aller voir ce matin Vermeer et Ingres. Voulez-vous conduire le mort que je suis et qui s'appuiera à votre bras? »

Si l'on en croit le Dr Proust, les conséquences de cette imprudence furent passablement graves. Relatant ce pèlerinage émouvant d'un malade pour qui l'art était la vie même, mais que la mort guettait, le docteur nous montre quelles formes irrésistibles pouvaient parfois revêtir la passion de son frère pour la peinture : « Marcel, déjà très souffrant à cette époque, était obligé d'être entouré de beaucoup de soins avant de pouvoir sortir; ce jour-là, en descendant son escalier, il avait été pris de graves malaises, de vertiges inquiétants, mais son désir de voir les tableaux de cette exposition, en particulier ceux de Vermeer, était tel que mettant dans la balance d'un côté « le petit pan de mur si bien peint en jaune » et de l'autre sa vie qu'il sentait en jeu, il n'hésita pas.

« De fait, poursuit le Dr Proust, cette visite avec Vaudoyer fut une des plus grandes joies de son existence, mais il fut très malade en en revenant et l'on trouve, dans la description de la mort de Bergotte, beaucoup des angoisses qu'il éprouva à ce moment. »

Cette expérience suprême lui servit vraisemblablement à décrire la mort de Bergotte, telle une préfiguration de sa propre fin.

Dans les années qui précédèrent sa mort, la maladie, la rédaction fébrile de son roman, les adjonctions interminables qu'il y faisait, les corrections d'épreuves le condamnèrent à une claustration presque totale. Avidé cependant de se tenir au courant de l'activité artistique qui était partie intégrante de sa vie même, du fond de sa célèbre chambre aux murs de liège, il harcelait ses amis de lettres et les implorait de l'informer des plus infimes détails de l'actualité artistique et surtout picturale. Sa curiosité toujours en éveil s'intéressait aussi bien aux tableaux classiques qu'à la plus récente exposition de dessins de Picasso.

Aucun sacrifice ne lui semblait trop lourd lorsqu'il s'agissait de parfaire ses connaissances en matière de peinture. A

Jacques-Emile Blanche, il écrit : « ... cela m'aurait décidé à me lever, bourré de caféine, pour aller voir les peintres auxquels l'ouvrage aboutit, me dites-vous : Cézanne, Degas, Renoir, peintres que je devine à peine et dont j'eusse été passionné de connaître les œuvres... »

Rien n'était aussi instructif à ses yeux que de confronter ses lectures avec les originaux des œuvres décrites, et il ne se consolait pas d'avoir le plus souvent à y renoncer, du fait de sa maladie : « ... sitôt que j'ai su que vous aviez écrit sur Moreau, j'ai envoyé acheter le catalogue et j'ai lu l'admirable préface..., tout le jour j'ai espéré aller à cette exposition et ne l'ai pas pu. Et elle va se fermer... Quant à Sargeant, comme le salon ferme à la tombée du jour, je n'en ai jamais vu. »

Par ailleurs, stimulé qu'il était par ces lectures qui entretenaient sa passion pour la peinture, et avide d'élargir l'horizon de ses connaissances, il s'attachait à rechercher les œuvres encore inconnues de lui d'un artiste auquel il s'intéressait, et ce non seulement afin de vérifier ce qu'il venait de lire à son sujet, mais encore pour asseoir son jugement personnel sur une base aussi vaste que possible : « Je garde le souvenir lumineux du seul matin que j'aie revu et où vous avez guidé affectueusement mes pas qui chancelaient trop vers ce Vermeer où les pignons des maisons « sont comme de précieux objets chinois ». Depuis j'ai pu me procurer un ouvrage belge dont les nombreuses reproductions, regardées avec notre article à la main, m'ont permis de reconnaître dans des tableaux différents, des accessoires identiques... »

La matière première où la pensée de Proust puisait sa sève nourricière était à tel point imprégnée de peinture, que lorsqu'il voulait se faire une idée d'une ville qu'il ne connaissait pas, son premier soin était d'en appeler à la vision des grands artistes qui l'avaient représentée : « Je regrette, écrit-il à Vaudoyer, d'avoir mal regardé la vue de Rome sur laquelle se détache un des hommes peints par Ingres (le portrait de l'architecte Granet, n. a.). Comme je ne connais pas Rome, je voudrais à force de vues de ce genre et à grand renfort de Corot, etc... deviner. »

En de telles circonstances, sa préférence allait toujours à la

peinture, bien que sa propre expérience lui eut enseigné qu'un texte explicatif, accompagné de quelques photographies, aurait peut-être été plus utile. Mais Proust, toujours nuancé dans ses jugements, exécute autour de ce thème une série de variations subtiles qu'il attribue au narrateur, lequel, initié de bonne heure par sa grand-mère à tous les raffinements esthétiques, avait appris d'elle que la vision prestigieuse de l'artiste est infiniment supérieure à la précision brutale d'un document purement photographique.

« Elle eut aimé que j'eusse dans ma chambre des photographies des monuments ou les paysages les plus beaux. Mais au moment d'en faire l'emplette et bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle trouvait que la vulgarité, l'utilité, reprenaient trop vite leur place dans le monde mécanique de représentation, la photographie. Elle essayait de ruser et sinon d'éliminer entièrement la banalité commerciale, du moins de la réduire, d'y substituer, pour la plus grande partie de l'art encore, d'y introduire comme plusieurs « épaisseurs » d'art; au lieu de photographies de la Cathédrale de Chartres, des Grandes Eaux de Saint-Cloud, du Vésuve, elle se renseignait auprès de Swann si quelque grand peintre ne les avait pas représentés et préférait me donner des photographies de la Cathédrale de Chartres par Corot, des Grandes Eaux de Saint-Cloud par Hubert-Robert, du Vésuve par Turner, ce qui faisait un degré d'art de plus. Mais si le photographe avait été écarté de la représentation du chef-d'œuvre ou de la nature et remplacé par un grand artiste, il reprenait ses droits pour reproduire cette interprétation même. Arrivé à l'échéance de la vulgarité, ma grand-mère tâchait de la reculer encore. Elle demandait à Swann si l'œuvre n'avait pas été gravée, préférant, quand c'était possible, des gravures anciennes et ayant encore un intérêt au-delà d'elles-mêmes, par exemple celles qui représentent un chef-d'œuvre dans un état où nous ne pouvons plus le voir aujourd'hui (comme la gravure de la Cène de Léonard avant sa dégradation, par Morgan). Il faut dire que les résultats de cette manière de comprendre l'art de faire un cadeau ne furent pas toujours très brillants. L'idée que je pris de Venise d'après un dessin de Titien qui est censé avoir pour fond la lagune, était certai-

nement beaucoup moins exacte que celle que m'eussent donnée de simples photographies. »

En dépit de leur caractère subjectif et bien qu'il les sût entachées de partialité — ou peut-être à cause de cela même — les multiples interprétations que les peintres avaient données de Venise firent naître en Proust le profond désir de connaître cette ville, et ce rêve le poursuivit longtemps comme un grand amour, non pas tellement parce que le voyage lui aurait permis de visiter une cité unique au monde, suspendue entre deux immensités de turquoise, mais bien plutôt parce que « ses rues clapotantes [étaient] rougies du reflet des fresques de Giorgione », parce que « Venise était l'école de Giorgione, la demeure du Titien, le plus complet musée de l'architecture domestique au Moyen Age ».

Ce désir de connaître enfin la Cité des Lagunes, dont l'origine doit être uniquement cherchée dans une vision d'art, dans sa passion pour la peinture, l'amena à attendre dans la fièvre — Proust nous en fait l'aveu — le jour où « une gondole m'emmènerait au pied du Titien, des Frari ou des Carpaccio de San Giorgio dei Schiavoni ».

Son envie était si ardente que cet homme que la maladie confinait à son domicile trouva la force de faire les voyages de Hollande et d'Italie dans le seul but de voir, à Padoue, les fresques de Giotto à l'Arena, et à La Haye, la célèbre vue de Delft, de Vermeer, œuvre de son peintre préféré, et pour lequel il n'avait jamais trop d'éloges par la voix de Bergotte et de Swann. C'est plein d'admiration qu'il écrivait à J. L. Vaudoyer : « Depuis que j'ai vu au musée de La Haye la Vue de Delft, j'ai su que j'avais vu le plus beau tableau du monde. « Du côté de chez Swann », je n'ai pu m'empêcher de faire travailler Swann à une étude sur Vermeer... »

Tenaillé par son désir de voir ces chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art et de celle du goût, et bien qu'il sût d'avance qu'en perdant le secret qu'ils gardaient encore pour lui, l'heure implacable arriverait où ces toiles lui deviendraient indifférentes, il n'hésita cependant pas un seul instant à faire de douloureux sacrifices pour le satisfaire : « Tel jour, dit le narra-

teur, où malade je partais pour aller voir dans un château un tableau d'Elstir, une tapisserie gothique, ressemblait tellement au jour où j'avais dû partir pour Venise, à celui où j'étais allé entendre la Berma, où parti pour Balbec, que d'avance je sentais que l'objet présent de mon sacrifice me laisserait indifférent au bout de peu de temps, que je pourrais alors passer très près de lui, sans aller regarder ce tableau, ces tapisseries, pour lesquels j'eusse en ce moment affronté tant de nuits sans sommeil, tant de crises douloureuses.

Mais en dépit de ce sentiment de déception qui succédait presque inévitablement à chaque réalisation de ses souhaits les plus ardents, le narrateur nous raconte que lorsqu'il apprenait qu'un des tableaux les plus caractéristiques d'une certaine manière d'Elstir se trouvait en la possession d'un collectionneur de province, il éprouvait le besoin irrésistible de faire le voyage pour aller le voir : « Telle maison des Andelys où était un de ses plus beaux paysages m'apparaissait aussi précieuse, me donnait un aussi vif désir du voyage, qu'un village chartrain dans la pierre meulière duquel est enchâssé un glorieux vitrail. »

Quel amateur de peinture ne se reconnaîtrait pas dans ce trait de caractère, dans ce besoin irrésistible de voir les œuvres les plus insignifiantes, les croquis à peine esquissés de son peintre préféré — et à plus forte raison ses œuvres les plus significatives? Et ce, non seulement pour avoir une idée aussi complète que possible sur l'évolution de son art, mais encore pour sa satisfaction purement personnelle de se savoir pleinement informé. Cette observation est particulièrement révélatrice du comportement psychologique de ce personnage digne d'intérêt, quoiqu'étrange, qu'est l'amateur d'art : « Ainsi un amateur d'art à qui l'on montre le volet d'un retable se rappelle dans quelle église, dans quel musée, dans quelle collection particulière, les autres sont dispersés (de même qu'en suivant les catalogues des ventes ou en fréquentant les antiquaires, il finit par trouver l'objet jumeau de celui qu'il possède et qui fait avec lui la paire, il peut reconstituer dans sa tête la prédelle, l'autel tout entier). »

Un autre trait caractérisant l'amateur d'art est son besoin

de suivre toutes les ramifications de sa passion. C'est ainsi que le narrateur éprouve l'envie de voir le paysage qui a servi de modèle à Elstir pour l'une de ses œuvres. En outre, il collectionnait « avidement » tous les articles de revue concernant Elstir, son peintre préféré. C'est là aussi un des éléments distinctifs de cette catégorie d'homme.

Dans les premiers temps de son initiation à la peinture, alors qu'il n'était pas encore parvenu à aimer celle-ci pour elle-même, et plaçait la réalité au-dessus de l'interprétation qu'en donnait l'artiste, il estimait que seule la confrontation de l'œuvre d'art avec le sujet original était capable de faire saisir, pour mieux les aimer, les aspects inédits de la réalité : « ... car, si dans mes visites à Elstir, j'avais demandé à sa peinture de me conduire à la compréhension et à l'amour des choses meilleures qu'elle-même, un dégel véritable, une authentique place de province, de vivantes femmes sur la plage (tout au plus lui eussé-je commandé le portrait des réalités que je n'avais pas su approfondir, comme un chemin d'aubépines, non pour qu'il me conservât leur beauté, mais me la découvrit...) ».

Mais une patiente éducation finit par avoir raison de ses premiers goûts et l'amena à plus de maturité artistique. Il parvint à saisir la différence conceptuelle qui existe « entre le modèle et le motif », et à discerner, à côté des données essentielles de la réalité, le caractère unique de la personnalité de la réalité, le caractère unique de la personnalité de l'artiste, qui seule a pu conférer à son œuvre le prestige d'une vision et d'une exécution originales : « Maintenant, au contraire, c'était l'originalité, la séduction de ces peintures qui excitait mon désir et, ce que je voulais surtout voir, c'étaient d'autres tableaux d'Elstir. »

En dépit de cette nouvelle conception, évidemment plus élevée, le désir de Proust d'aller reconnaître sur place le motif dont le peintre s'était inspiré demeura toujours aussi vif. Mais ce qu'il y rechercha dès lors était d'une signification beaucoup plus subtile et nuancée : guidé par la conception de l'artiste, il refaisait en sens inverse le chemin parcouru par celui-ci dans son interprétation du sujet. Entre le point de départ que

constituait la réalité et le point d'arrivée de sa transfiguration sur le plan artistique, il avait tout loisir de confronter le thème avec sa résolution picturale, et partant, de pénétrer un tant soit peu le mystère insondable qui est à l'origine de la vision artistique authentique : « Nous voudrions aller voir ce champ que Millet (car les peintres nous enseignent à la façon des poètes) nous montre dans son *Printemps*, nous voudrions que M. Claude Monet nous conduisit à Giverny, au bord de la Seine, à ce coude de la rivière qu'il nous laisse à peine distinguer à travers la brume du matin... Ce qui nous les fait apparaître autres et plus beaux que le reste du monde, c'est qu'ils portent sur eux, comme un reflet insaisissable, l'impression qu'ils ont donnée au génie et que nous verrions errer aussi singulière et aussi despotique sur la surface indifférente et soumise de tous les pays qu'ils auraient peints. Cette apparence avec laquelle ils nous charment et nous déçoivent, et au-delà de laquelle nous voudrions aller, c'est l'essence même de cette chose en quelque sorte sans épaisseur — mirage arrêté sur une toile — qu'est une vision. Et cette brume que nos yeux avides voudraient percer, c'est le dernier mot de l'art de peindre. »

Proust, qui tout d'abord recherchait les réalités révélées par l'artiste, en vint peu à peu à rechercher la révélation de la création artistique pour elle-même.

Arrivés à ce point, nous estimons nécessaire d'ouvrir une parenthèse. Nous avons mentionné à plusieurs reprises déjà la « passion » de Proust pour la peinture. Or, une certaine mise au point s'impose, car une expression peut toujours dépasser la pensée de son auteur. Il se pourrait donc fort bien que ce mot de « passion » soit excessif, et ne corresponde pas exactement à l'attitude spirituelle qui fut celle de Proust à l'égard de la peinture.

Certes, il est incontestable que Proust aimait la peinture avec une ferveur sincère, mais s'agissait-il là vraiment d'une passion? Était-il vraiment capable d'en éprouver une, quelle qu'elle fut, de se donner entièrement, de frémir à cause d'elle? N'avait-il pas plutôt l'âme d'un observateur lucide et froid?

La personnalité de Marcel Proust est d'une telle complexité

psychologique, certains de ses aspects les plus obscurs sont si déconcertants, qu'il est difficile *a priori* de répondre par un oui ou par un non catégorique à une telle question. Il nous faut donc recourir à un jugement plus nuancé.

Dans l'ensemble, on peut affirmer que sa structure psychologique est avant tout celle d'un cérébral, lucide et équilibrée. Mais en certaines circonstances, entre autres lorsqu'il exprimait les sentiments qu'il éprouvait pour sa mère et sa grand-mère, pour Gilberte et Albertine par exemple, il montra qu'il pouvait être sujet à de véritables bouleversements émotionnels, qui atteignaient parfois chez lui une intensité aussi inquiétante qu'insoupçonnée.

Ces accès avaient très nettement un caractère passionnel, ainsi que nous le montre le célèbre passage où il nous montre avec quelle anxiété le narrateur attendait chaque soir avant d'aller au lit le baiser maternel. Un certain soir, sa mère, retenue par des invités, ne put venir l'embrasser comme elle le faisait toujours. A l'idée qu'il devrait attendre jusqu'au lendemain avant de pouvoir l'embrasser à nouveau, son agitation fut telle qu'il n'hésita pas à enfreindre la stricte discipline que ses parents lui imposaient. Bravant le risque de se voir sévèrement réprimandé, il veilla jusqu'au départ des invités, et sa mère, cédant à son inquiétude, préféra renoncer pour une fois à ses principes et lui redonna, avec le baiser tant attendu, le calme qu'il avait perdu.

Cet instant unique, où l'attente devient baiser, était préparé mentalement et dégusté à l'avance dans ses plus infimes détails, non comme un acte prévu venant compléter un rituel quotidien, et dont le plaisir naît du soulagement qu'apporte la fidélité au rendez-vous coutumier, mais bien comme un événement capital qui engage celui qui l'attend de tout son être, de toute son âme, et à défaut duquel le cœur affolé connaît les affres de l'agonie. « Aussi je me promettais, dans la salle à manger, pendant qu'on commencerait à dîner et que je sentirais approcher l'heure, de faire d'avance de ce baiser qui serait si court et si furtif, tout ce que j'en pouvais faire seul, de choisir avec mon regard la joue que j'embrasserais, de préparer ma pensée pour pouvoir, grâce à ce commencement

mental de baiser consacrer toute la minute que m'accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres, comme un peintre qui ne peut obtenir que de courtes séances de pose, prépare sa palette, et a fait d'avance de souvenir, d'après ses notes, tout ce pourquoi il pouvait à la rigueur se passer de la présence du modèle. »

N'était-elle pas de la passion, cette jalousie extrême, presque inhumaine, qui, rompant chez lui les digues de tout contrôle lucide, atteint son paroxysme lors de la séquestration d'Albertine?

En ce qui concerne plus particulièrement la peinture, l'enthousiasme qui donna au narrateur l'audace d'envoyer une lettre à Elstir lorsqu'il aperçut celui-ci dans le restaurant de Balbec, les visites qu'en dépit de son mal il faisait aux galeries de peinture, et qui malgré toutes les précautions prises, l'épuisaient au point de lui faire garder le lit pendant plusieurs jours, son désespoir lorsqu'il fut contraint à cause de cela d'y renoncer, son ardeur à approfondir par des lectures et par la recherche de documents de toutes sortes ses connaissances picturales, son désir d'aller voir les lieux mêmes qui avaient servi de motif aux paysages d'Elstir, et celui, plus obsédant encore, de connaître la Venise de Carpaccio, du Titien et de Giorgione, ses pèlerinages à Padoue et à La Haye, et surtout cette rencontre suprême avec Vermeer, tout cela constitue bien en vérité des manifestations nettement passionnelles de son amour pour la peinture.

Et en effet, sans l'existence de cet élan d'une rare violence, devant lequel l'instinct de conservation lui-même devait céder, il serait difficile d'expliquer comment un homme condamné par son mal à une immobilité presque totale ait pu entreprendre un voyage à l'étranger, dans le seul but de voir enfin les originaux de son peintre préféré qu'il ne connaissait jusqu'alors que par des reproductions, et qu'un moribond au seuil de l'agonie se soit rendu à une exposition à seule fin de revoir les toiles qui jadis l'avaient enthousiasmé.

Mais en dehors de ces quelques aspects, évidemment passionnels, l'attitude de Proust en tant qu'écrivain à l'égard des

êtres, des choses, ou des phénomènes dont il voulait rendre compte était avant tout celle d'un observateur objectif et lucide, d'un entomologiste qui n'hésite pas à épingle le corps fragile d'un insecte pour mieux l'examiner. D'ailleurs, il n'hésitait pas davantage à retourner l'épingle contre lui-même le cas échéant, lorsque les besoins du roman exigeaient cette sorte d'expérience. Il n'est pas exclu de penser que la fameuse imprudence qui lui permit de décrire l'agonie de Bergotte ait été intentionnellement provoquée par son désir implacable de saisir sur le vif, afin de les connaître avec une précision extrême, toute une série de sensations et d'impressions dont il n'avait pas encore fait l'expérience. Il ne serait pas surprenant que des documents encore inédits viennent un jour établir que Proust ait décidé cette répétition générale de sa propre mort avant même d'avoir écrit la première ligne de son roman, tout comme certaines pages du *Temps Retrouvé* ont été rédigées par lui bien avant le premier volume d'*A la Recherche du Temps Perdu*.

La mort qu'il sentait proche ne l'empêcha pas pour autant de vérifier son matériel documentaire : lors de sa propre agonie il demande à celle qui veillait sur lui de lui redonner son manuscrit relatif à la mort de Bergotte, en lui disant : « J'ai plusieurs retouches à y faire, maintenant que me voici presque au même point. »

Entre ces deux extrêmes du paroxysme émotionnel et de la froide objectivité, se placent toute une série de remarques qui tiendraient effectivement à jeter le doute sur la prétendue passion de Proust à l'égard de la peinture. Tout d'abord, il est symptomatique de constater que lorsqu'il parle de peinture, sa phrase ne quitte pas le ton accoutumé, ses mots ne vibrent pas davantage que le reste du récit, et le style n'atteint jamais ces hauteurs enflammées qui sont le propre des grands élans passionnels.

Il est également significatif que Proust n'ait jamais été tenté d'approfondir, chez l'un des innombrables spécimens de la faune humaine qui traversent son roman, la psychologie passionnante et passionnée de l'amateur de peinture et du collectionneur d'objets d'art. Les quelques indications qu'il donne

pour illustrer cet aspect de la personnalité de Swann et de celle du narrateur, au lieu d'être une simple esquisse, auraient fort bien pu former l'armature d'une étude psychologique beaucoup plus poussée. Une telle étude de caractère n'aurait pu qu'enrichir la littérature, à l'instar de celles du peintre, du compositeur, etc... qu'il nous a laissées. Elle eut certainement été admirable, car les innombrables observations que Proust aurait pu tirer de sa propre expérience auraient conféré à ce personnage romanesque l'authenticité et la densité d'un être humain.

Mais Proust, bien qu'il ait su faire de Swann un portrait psychologique d'une extrême pénétration du point de vue général humain, s'est contenté de crayonner assez superficiellement son comportement en tant qu'amateur de peinture. Cet aspect n'est rendu que par quelques notations schématiques, où manquent la précision et la subtile exactitude avec lesquelles Proust dépeint d'habitude tous ses personnages. Regardé sous cet angle, Swann est un amateur distingué, admirateur de Giotto, fin connaisseur certes, et collectionneur averti, qui sait goûter le plaisir raffiné de rechercher dans les traits de ses contemporains ce en quoi ils ressemblent aux personnages des tableaux de maîtres, et qui s'applique à écrire un livre sur Vermeer, étude souvent recommencée, mais jamais terminée. Visiteur assidu de tous les salons de peinture et des galeries d'art, il sait donner à ses amis les conseils qu'il faut pour choisir un tableau. A cela se réduit tout ce que nous connaissons de l'activité de Swann, en tant qu'amateur de peinture.

Dans la lettre de Proust à Vaudoyer que nous avons déjà citée, le romancier précise qu'éprouvant le besoin de parler de sa grande admiration pour Vermeer, « il ne put s'empêcher » de faire de Swann l'auteur d'une étude sur ce peintre. Il est parfaitement normal qu'un sentiment intense exige de celui qui l'éprouve une réalisation quelconque, ne fut-elle que verbale. Mais si Proust avait aimé la peinture en général avec une ferveur égale à celle qu'il éprouvait pour Vermeer, il « n'aurait pu s'empêcher » de faire son propre portrait, et aurait créé dans son roman le personnage de l'amateur de

peinture. Swann lui en offrait l'occasion, et Proust l'a laissée perdre. Le fait vaut d'être relevé.

Mais dans ce même ordre d'idée, une autre remarque s'impose. Bien que sa fortune lui permît de faire l'acquisition de bon nombre de tableaux, gravures, sculptures, livres et objets d'art, Proust n'éprouva jamais la tentation, tout au moins de façon irrésistible, d'en faire collection et il se contenta d'aimer l'art de façon presque platonique. Mis à part quelques portraits de famille sans grande valeur artistique, les seuls objets d'art qu'il eut en sa possession à son domicile consistaient en deux reproductions, l'une de la Joconde, l'autre d'une Infante de Vélasquez, à quoi il faut peut-être ajouter un paysage de Helleu que le peintre lui avait donné. C'est là évidemment assez peu pour témoigner des préoccupations picturales du maître des lieux.

Pour ce qui est de sa curiosité passionnée pour toute sorte de documentation dont nous avons déjà parlé, il faut remarquer qu'elle ne se limitait pas exclusivement à ce qui se référait à la peinture mais s'étendait à bien d'autres domaines encore : « Je savais très bien, reconnaît-il, que mon cerveau était un riche bassin minier où il y avait une étendue immense et fort diverse de gisements précieux. »

Ces gisements contenaient avant tout, il est vrai, les filons d'où il extrayait la matière précieuse de ses connaissances picturales, mais il y en avait d'autres, relatifs aux domaines les plus variés de l'esprit, et il les destinait à son œuvre future.

Il ressort de son abondante correspondance qu'il cherchait à recueillir des précisions d'une étonnante diversité, afin de résoudre certains des problèmes que lui posait, ou qu'aurait pu éventuellement lui poser, la rédaction de son roman. De même qu'il consultait Vaudoyer en matière de peinture, c'est à Lucien Daudet qu'il faisait appel pour obtenir des précisions sur certains problèmes d'horticulture, précisions qu'il estimait indispensable lorsqu'il écrivit ses pages célèbres sur les fleurs de Tansonville. Pour certains détails de parure féminine dont il avait besoin pour décrire la toilette d'une de ses héroïnes, il s'adressait par exemple à Mme de Caillavet ou à Mme Straus.

Il n'était pas rare qu'il consultât des techniciens et des spécialistes en matière d'étymologie, d'héraldique, de biologie, de musique, « si bien, nous dit Lucien Daudet, qu'un musicien, un jardinier, un peintre ou un médecin peuvent croire, en le lisant, que Proust a consacré des années à la musique ou à l'horticulture, à la peinture ou à la médecine ».

De la lecture de sa correspondance et des témoignages de ses amis, on peut conclure aisément que sa seule préoccupation dominante, voire tyrannique, fut le soin terriblement exigeant qu'il apporta à parfaire son œuvre, pour mieux en assurer le destin.

Nous avons montré en début de cette étude que dans l'esprit de Proust, l'art représentait l'idée même de la divinité, qu'il était pour lui le point de rencontre de son éthique et de son esthétique. Il était donc naturel que ce mysticisme esthétique, lequel embrassait l'art tout entier, retentisse profondément dans son œuvre personnelle. A partir du moment où, retiré du monde, il n'eut plus d'autre préoccupation que d'écrire son roman, tâche à laquelle il se voua corps et âme, l'œuvre en puissance se confondit avec son propre destin, et il vit dans son accomplissement la mission même de ce destin. Sa vie intellectuelle et sa vie physique furent dès lors entièrement subordonnées à ce but suprême, auquel il sacrifia amis, santé, amour et fortune.

Ce qu'il a dit de Ruskin peut servir à définir le climat psychologique qui fut alors le sien, et on y entend résonner comme l'écho pathétique d'une confession : « L'instinct qui les lui faisait considérer sous un aspect d'éternité le poussait à sacrifier au besoin de les apercevoir et à la nécessité de les reproduire pour en assurer une vision durable et claire, tous ses plaisirs, tous ses devoirs et jusqu'à sa propre vie, laquelle n'avait de raison d'être que comme étant la seule manière possible d'entrer en contact avec ces réalités. »

Absorbé complètement par la rédaction de son roman, Proust se résolut à le servir « minutieusement, avec de perpétuels regroupements de force, comme pour une offensive », à le supporter « comme une fatigue », à l'accepter « comme

une règle », à le construire « comme une église », à le suivre « comme un régime », à le vaincre « comme un obstacle », à le conquérir « comme une amitié », à le suralimenter « comme un enfant », à le créer « comme un monde... ».

Ce qui précède ne nous autorise pas à conclure que l'inclination de Proust pour la peinture ait atteint cet état de frémissement intense et de participation absolue de tout l'être qui sont propres à cette exaltation de l'âme que l'on nomme d'ordinaire « passion ». Mais nous devons cependant constater que cette inclination était constamment présente à son esprit, qu'elle était intimement mêlée à sa vie tant intellectuelle qu'affective, et que parfois elle atteignait des cimes tellement voisines de celles de la passion, que nous pourrions fort bien voir en elle une passion d'une autre espèce, sœur de la première, mais plus retenue, moins spectaculaire mais non moins profonde, telle celle de l'homme de science pour l'objet de ses recherches. Il se pourrait donc que ce que nous avons été tentés d'appeler « sa passion pour la peinture » n'ait été en réalité que le reflet de sa passion pour son œuvre personnelle et pour tout ce qui pouvait la servir et que cette passion ne s'attachait à la peinture que parce qu'il voyait en celle-ci le matériau de choix nécessaire à l'édification de cette œuvre.

Cette préférence qui ressort par la profusion véritablement effarante de tout ce qui a trait à la peinture à l'intérieur de son magistral roman, indique nettement que les « gisements de son cerveau », comme disait Proust, contenaient principalement des valeurs picturales. C'est en les utilisant que le romancier a jeté les fondations et posé la clef de voûte des structures monumentales qu'il a édifiées. Ce qu'il éprouvait à l'égard de la peinture ressemblait étrangement aux sentiments des architectes du Moyen Age pour les pierres généreuses qui les aidaient à élever jusqu'au ciel leurs cathédrales.

Il faut d'ailleurs noter qu'avant même d'écrire la première ligne de son ouvrage, durant la longue méditation où mûrissait son projet, Proust avait réservé une place de choix aux comparaisons tirées du domaine de l'art : « Pour en donner une idée, c'est aux arts les plus élevés et les plus différents qu'il faudrait emprunter des comparaisons. »

Toutes ces comparaisons, allusions, ou simples références, qui, dans les écrits des esthétisants n'interviennent que pour « faire riche » constituent au contraire chez Proust un moyen d'expression inhérent à sa nature, faisant corps avec elle. Elles sont par excellence l'outil de précision de sa pensée, le seul qui puisse l'aider à la transmettre au lecteur. Bien qu'elles ne soient jamais employées dans un esprit d'ostentation ou d'exhibitionisme pédant, elles révèlent implicitement la profonde érudition de l'auteur, lequel tient évidemment à rester accessible, mais s'adresse cependant à un lecteur qui est supposé posséder une culture équivalente à la sienne.

Ces comparaisons picturales se présentent tantôt sous la forme d'éclairs extrêmement vifs dont son intelligence illumine subitement les êtres, les choses, ou les sentiments, mais d'autres fois elles promènent leur puissant rayon de lumière sur tous les détours du trajet sinueux et compliqué de la pensée proustienne — entrecoupée de retours en arrière et d'incidentes tentaculaires — sur tous les méandres des longs développements, qui semblent parfois risqués mais qui dans leur extrême rigueur tendent toujours à une plus grande exactitude, à une plus grande précision objective du récit.

Aurel Vladimir DIACONU.

*L'Attaché Culturel français de Buenos-Aires a signalé à notre attention l'ouvrage que se propose de publier sous le titre Proust et la Peinture M. Aurel Vladimir Diaconu (Carlos Pellegrini 1255-90 piso, Buenos-Aires).*

# Le comique

## chez Marcel Proust (II)

(Suite du *Bulletin* N° 11, p. 377)

Les exemples sont encore nombreux. Mais les corrections que nous avons étudiées ci-dessus nous montrent déjà clairement que les personnages de *A la Recherche* deviennent plus comiques sur D2 que sur le Ms., encore plus sur D3 que sur D2. Ceci n'empêche pas qu'on puisse trouver aussi des descriptions analogues dans le texte du Ms. Tout de même, on ne peut négliger cette tendance très nette des corrections.

Le rire de l'auteur sur D2 et D3 est plein d'ironie. La plupart des personnages subissent des remaniements sévères (parfois cruels) ; leur mouvement d'esprit et le secret de leurs gestes sont mis à découvert. Leurs conversations, et surtout leur snobisme, servent de cibles à la moquerie de Proust qui, à travers les retouches, dénude leur véritable figure comique et la décrit sans pitié (et également avec un visible plaisir), tout en rayant d'un côté certains des éloges superficiels et excessifs qu'il a faits d'eux dans le Ms. Le rire de Proust sur les dactylographies, c'est avant tout le rire d'un caricaturiste<sup>(2)</sup>.

Est-ce simplement une tendance de Proust avant sa mort?

---

(2) « Comme un géomètre qui, dépouillant les choses de leurs qualités sensibles, ne voit que leur substratum linéaire, ce que racontaient les gens m'échappait, car ce qui m'intéressait, c'était non ce qu'ils voulaient dire, mais la manière dont ils le disaient, en tant qu'elle était révélatrice de leur caractère ou de leurs ridicules » (III, 718).

Pourtant, nous sommes étonné de trouver les remarques analogues dans *Comment Marcel Proust a composé son roman de Feuillerat*. En confrontant les épreuves du deuxième tome de Grasset (composé avant 1912 et imprimé en 1914) et les deuxième et troisième tomes de l'édition Gallimard (publiés en 1919 et en 1920), il a tiré, entre autres, la conclusion suivante à propos de Mme de Guermantes :

« Au fond, par chacun de ses actes, la duchesse de Guermantes éveille chez le narrateur une idée de frivolité qui l'apparente bien à M. de Charlus et à tous les Guermantes »<sup>(28)</sup>.

Pour le duc de Guermantes, Feuillerat signale qu'il était dès le début un personnage comique, mais il est devenu « vulgaire » dans l'édition de Gallimard<sup>(24)</sup>, ce qui nous fait penser à son fameux « bel et bien » dans *La Prisonnière*.

Il en est de même pour Norpois. Proust a appuyé « sur les ridicules de l'aristocratique ambassadeur » et a enrichi ses discours d'un grand nombre d'expressions « rebattues »<sup>(25)</sup>.

Ces remarques de Feuillerat se conforment à nos observations à propos des divers états de *La Prisonnière*, du moins sur un point : Proust a ridiculisé ses personnages. Mais, avant d'approfondir cette question, il nous faudrait examiner le personnage principal de *La Prisonnière* : Albertine, et les corrections apportées à son portrait.

Albertine est « la prisonnière » même, et tout ce chapitre s'est développé autour d'elle. Cependant, il faut noter ici une caractéristique primordiale : Albertine est observée et interprétée essentiellement à travers les yeux du héros et ne vit pas elle-même. Elle n'a pas sa propre existence. C'est pourquoi il est difficile de séparer son portrait de l'amour du héros qui le détermine. Examinons donc maintenant dans quel sens vont les corrections concernant Albertine et l'amour du héros.

\*  
\*\*

---

(28) A. Feuillerat : *Comment Marcel Proust a composé son roman*, p. 91.

(24) *Ibid.*, p. 93.

(25) *Ibid.*, p. 23.

Le vocabulaire des personnages et leurs manières de parler font l'un des soucis majeurs de Proust. Quant au langage d'Albertine, nous trouvons déjà, dans *le Côté de Guermantes*, une série d'expressions qu'elle ne connaissait pas autrefois et qui servent à montrer sa maturité ou son évolution intérieure : « un laps de temps », « je suis confuse », « elle a un pied de rouge sur la figure », « à mon sens », « mousmé », etc... (II, 350-358). Le même procédé est utilisé dans les corrections de *La Prisonnière*.

Une addition sur D2 se rapporte au parler d'Albertine (III, 20-21). Il s'agit d'une réflexion à propos de « c'est vrai? », phrase interrogative qui revient sans cesse sur les lèvres de la jeune fille. Ce tic presque insignifiant est lourd de significations pour le héros. D'une part, il donne « l'étrange impression d'une créature qui ne peut se rendre compte des choses par elle-même » et, d'autre part, il montre une origine plus précise : réponse à des compliments amoureux qu'Albertine aurait reçus dans « sa jeunesse aimée ». Par « une modeste coquetterie consentante », la jeune fille aurait répondu : « C'est vrai? », aux affirmations flatteuses de jeunes galants sur sa beauté ou sur les sentiments qu'elle leur aurait inspirés.

Entre cette conclusion et le tic lui-même de la jeune fille, il y a tout de même une distance assez grande. Aussi, l'analyse de l'origine de ces mots ridiculise-t-elle moins la jeune fille que l'interprétation jalouse du héros. Au fond, c'est plutôt sur la jalousie et son absurdité que Proust a essayé d'insister par cette addition.

Il est vrai que dès le Ms., Proust a accumulé de longues réflexions sur la jalousie, à l'origine de laquelle, selon lui, il y a le doute et la connaissance insuffisante des choses. Or, parmi les corrections, il y en a beaucoup qui concernent cette question, et nous pouvons constater que les grandes lignes de la pensée proustienne restent à peu près identiques, mais exprimées sur un ton bien différent : comique. Une addition en constitue un exemple. Parlant de quelque chose d'insignifiant, une petite phrase par exemple, qui pourrait provoquer en nous un terrible doute, Proust a ajouté sur D2 ces lignes (encore remaniées sur D3) :

« Il semble que naisse spontanément en nous (...) un doute du genre de ceux qui font qu'au cours de certains états nerveux on ne peut jamais se rappeler si on a tiré le verrou, et pas plus à la cinquantième fois qu'à la première. On dirait qu'on peut recommencer indéfiniment l'acte sans qu'il s'accompagne jamais d'un souvenir précis et libérateur. Au moins pouvons-nous refermer une cinquante et unième fois la porte » (III, 61).

Une nuance comique de cette addition et notamment les mots comme « libérateur » et « une cinquante et unième fois », réussissent (ou presque) à enlever au doute le côté tragique.

Les moindres choses suffisent à y donner prise. Si un geste d'Albertine, par exemple celui de regarder une passante, excite la jalousie chez le héros en lui faisant supposer qu'elle la connaît, ne pas la regarder l'exaspère autant. Cette contradiction et cette insignifiance des gestes ou des paroles prêtent à rire. Voici une petite addition sur D2, pleine d'humour :

« Il est déjà difficile de dire « pourquoi avez-vous regardé » telle passante, mais bien plus « pourquoi ne l'avez-vous pas regardée? » (III, 89).

\*  
\*\*

A côté du doute et de la jalousie ainsi ridiculisés, nous trouvons une autre caractéristique des retouches : pessimisme dans l'amour. Un grand nombre d'additions parlent en effet de la lassitude et de la dépression du héros.

« ... mon amie dont l'idée m'était de plus en plus intolérable » (D2, ad.; III, 14).

« Sans me sentir le moins du monde amoureux d'Albertine, sans faire figurer au nombre des plaisirs les moments que nous passions ensemble... » (D2, ad.; III, 21).

Nombreuses sont les additions qui nient ainsi l'amour. Mais le plus frappant n'est pas la quantité de ces additions, mais le contraste qui existe entre elles et l'absence totale des « ajoutes » qui pourraient célébrer la joie de l'amour ou le plaisir de la possession. En revanche, bien des passages qui racontent le bonheur du héros sont éliminés sur D2 et D3 <sup>(28)</sup>, ou corrigés

---

<sup>(28)</sup> Un des passages typiques biffés sur D3 :

« ... nous échangeons à peine d'instant en instant (...) une plai-santerie qui réclamait pour complètement un baiser. La tendresse que j'avais pour elle faisait que ses actions les plus simples me touchaient. Quand elle mettait une bûche dans le feu pour quelle vint passer la nuit dans mon lit, j'admirais cet être docile, je trouvais précieux d'avoir (...) une compagne qui me tint chaud dans mon lit ou m'aidait à passer les heures d'insomnie. »

entièrement. L'accent est maintenant mis sur la jalousie et la douleur, lesquelles, incarnées dans *La Prisonnière*, remplacent l'amour et en font disparaître tous les éléments positifs. Une retouche significative sous cet angle (III, 58) :

(Ms.) « ... j'étais *amoureux et jaloux* d'elle ».

(D3) « ... j'étais *jaloux* d'elle ».

Simple rature d'un mot? Oui, certes. Mais elle résume clairement la tendance des retouches sur D2 et D3, car nous trouvons encore dans bien d'autres endroits le remplacement du mot « amoureux » par « jaloux »<sup>(27)</sup>.

Les retouches ne s'arrêtent pas là. Elles s'élèvent peu à peu jusqu'au général, ce que Proust appelle la « loi générale »<sup>(28)</sup>. Surtout, la théorie qu'il donne du mécanisme de la douleur est bien intéressante. Il voit là-dedans le « changement » de l'être aimé et sa « décomposition ». Ainsi, l'idée maîtresse de l'amour proustien s'explicite sur les dactylographies. Dans le fameux passage « la regarder dormir », Proust résume ses pensées en une toute petite addition :

« Il me semble posséder non pas une, mais d'innombrables jeunes filles » (D2, ad.; III, 72).

L'expression très proustienne « êtres de fuite » n'est pas différente de cette décomposition. Déjà, sur le Ms., l'auteur a employé souvent le mot « fuite » pour montrer cet aspect de l'amour. Cependant, c'est le Proust de D2 qui nomme « êtres de fuite » ceux qui se métamorphosent sans cesse et se dérobent à notre prise. Ce sont des êtres « en mouvement », qui s'envolent, et l'expression « êtres de fuite » est conçue par Proust comme l'opposé de *La Prisonnière*<sup>(29)</sup>.

---

(27) (Ms.) « Et elle me sentait toujours amoureux et juge. »

(D2) « Et toujours elle me *sentirait* amoureux et juge. »

(D3) « Et toujours elle me *sentirait jaloux* et juge. »

(28) « ... je ne m'attache qu'à ce qui me semble (...) déceler quelque loi générale » (Lettre à Louis de Robert, *Comment débuta Marcel Proust*, p. 69).

(29) Il est significatif que Proust a pensé au titre *La Fugitive* pour le tome suivant, juste au moment où il corrigeait les dactylographies de *La Prisonnière*. Il est évident que *La Fugitive* signifie « être de fuite ».

« Aussi, depuis que j'ai été tenté par les propositions de Prévoist, j'ai repensé à ce que m'a dit Tronche et j'ai pensé que je pourrais peut-être intituler *Sodome III*, *La Prisonnière* et *Sodome IV*, *La Fugitive*, quitte à ajouter sur le volume (suite de *Sodome et Gomorrhe*) » (*Lettres à la N.R.F.*, p. 235).

« Entre vos mains mêmes, ces êtres-là sont des êtres de fuite » (D2, ad.; III, 92).

« Et même auprès de nous, leur regard semble nous dire qu'ils vont s'envoler » (*Ibid.*).

Ils tiennent à des lieux de rendez-vous « implacablement voulus », que nous n'avons pas le droit de connaître. Ils nous présentent « un champ infini de possibles » dont pas un ne sera réalisé; on ne pourrait atteindre leur réalité qu'en dehors de ces possibles. Albertine est de ces êtres-là, de ces « filles sous l'enveloppe charnelle desquelles palpitent plus d'êtres cachés (...) que dans la foule immense et renouvelée » (D2, ad.; III, 94).

Mais, ces êtres de fuite sont également nos œuvres.

« Le mouvement et la fuite constatés ne sont même pas indispensables, il suffit que nous les induisions » (D2, ad.; III, 92).

« A ces êtres-là, à ces êtres de fuite, leur nature, notre inquiétude attachent des ailes » (D2, ad.; III, 93).

Un petit doute, ou une anxiété toute subjective nous fait croire à leur « fuite ». Notre esprit tranquilisé s'éveille de nouveau, commence à s'agiter. Il suffit du retard d'une lettre et voici déjà l'amour qui renaît, cet amour qui est « fonction de notre tristesse », alors que nous croyons aimer « en dehors de nous » (D2, ad.; III, 93).

Cette idée est exprimée encore dans d'autres additions.

« En elles-mêmes, qu'étaient Albertine et Andrée? Pour le savoir, il faudrait vous immobiliser, ne plus vivre dans cette attente perpétuelle de vous où vous passez toujours autres (*sic*) » (D2, ad.; III, 64).

Vite, leur figure se métamorphose. Une jeune fille tendre nous tient, quelques jours après la première rencontre, « les propos d'une lubrique Furie » (D2, ad.; III, 65); une autre jeune fille dont le charme réside dans sa dureté nous avoue qu'elle est timide, qu'elle ne peut causer tranquillement avec nous qu'au bout d'une quinzaine de jours. Elles ne sont peut-être ni uniquement tendres, ni uniquement implacables. Elles sont capables d'« accéder à tant de possibilités diverses dans le courant vertigineux de la vie » (D2, ad.; III, 65) et « la stabilité de nature » n'est que « fictive et pour la commodité du langage » (*Ibid.*).

Les jeunes filles sont ainsi divisées en « plusieurs mor-

ceaux » (D2, ad.; III, 91), et ce n'est que notre « indifférence » qui puisse leur assigner des caractères tranchés :

« Leur immobilité viendra de notre indifférence qui les livrera au jugement de l'esprit » (D2, ad.; III, 66).

Cela ne signifie pas qu'on voie de façon juste lorsqu'on est indifférent. Des caractères stables et définis seront le produit de notre jugement, c'est-à-dire de notre intelligence, laquelle entre en jeu après qu'on cesse d'aimer. Ce jugement de l'intelligence est « faux » (D2, ad.; III, 66). Ces caractères définis et immobiles ne nous apprendront pas plus que « les faces différentes »<sup>(80)</sup> que les jeunes filles nous présentaient chaque jour, lorsque nous les aimions. Amour et indifférence proposent, selon Proust, deux optiques opposées dont autrui est l'objet soit changeant, soit stable. Et, en les opposant, Proust détruit d'abord le mythe de l'amour, ensuite celui de la connaissance des autres, car, d'après lui, ni l'amour ni l'indifférence ne nous font saisir les véritables caractères des jeunes filles.

\*  
\*\*

De ces observations, nous pouvons déduire quelques tendances des retouches. En premier lieu, les relations des deux amoureux se détériorent de plus en plus. Le héros ne trouve plus son amie jolie. Il n'est plus amoureux. En revanche, sa jalousie est accentuée, et les rapports des deux jeunes gens présentent, à mesure que les retouches s'accroissent, des aspects plus pénibles et plus désastreux, ce que fait ressortir l'absence totale de retouches favorables à Albertine et à l'amour du héros pour elle.

En même temps, le côté comique est souligné dans cette histoire assombrie et il constitue le second aspect des corrections. Il faudrait reconnaître ici que le ton comique existait déjà sur le Ms.; la description de la jeune fille, debout entièrement nue devant le héros (III, 79), en est un bon exemple. Nous devons pourtant signaler que ces passages comiques sur le Ms. sont tous gardés sur D2 et D3, mais de nouveaux pas-

---

<sup>(80)</sup> D2, ad.; III, 66. Ces mots sont remplacés sur D3 par « les surprenants visages ».

sages y sont introduits, également comiques et ironiques, ce qui accentue cet aspect de l'amour et décide la direction du texte dactylographié. Ce phénomène, qui correspond à ce que nous avons déjà vu dans le paragraphe précédant pour Mme de Guermantes et d'autres personnages, va de pair avec le pessimisme de l'amour, car, il sert à caricaturer la jalousie qui remplace désormais l'amour, et ainsi, discrédite celui-ci.

Le troisième caractère est l'analyse de cet échec de l'amour qui révèle la théorie proustienne de la connaissance humaine. Il y a des êtres qui changent perpétuellement et qui nous fuient. Ce sont ces « êtres de fuite » qui nous inspirent l'amour. Or, leur transformation est, dans une certaine mesure, produite par notre amour. C'est notre inquiétude, née de l'amour, et la nature des êtres aimés qui leur attachent des ailes. Aussi, selon Proust, ni autrui ni moi n'est absolu. Le moi travaille à modeler autrui; celui-ci domine, par contrecoup, notre moi qui réagit à son tour, et ainsi de suite. L'analyse de cette influence réciproque fait ressortir d'une part la différence capitale entre l'amour et l'indifférence, de l'autre l'impossibilité de connaître les autres. Car, ni l'inquiétude dans l'amour, ni le jugement de l'intelligence dans l'indifférence ne nous révèlent ce qu'est autrui. Ainsi, notre auteur arrive à une conception « générale », sombre et amère, en partant de l'analyse de la vie commune entre le héros et Albertine.

Tous ces problèmes existaient déjà en germe dans le manuscrit primitif. Seulement, il est indéniable qu'ils préoccupaient plus fortement l'esprit du romancier lors des corrections. Pour lui, ces retouches ne devaient pas toujours viser à dire quelque chose de totalement nouveau, mais plutôt à expliciter une pensée, une tendance, qui étaient conçues vaguement. C'est en ce sens que l'étude de ces retouches peut éclairer l'évolution de l'auteur.

\*  
\*\*

Ici aussi, nous constatons une curieuse ressemblance entre le Proust des épreuves de l'édition Grasset (corrigées de 1914 à 1919) et celui de D2 et de D3 (corrigés en 1922). Il s'agit de l'amour du héros, d'un côté pour Gilberte, de l'autre pour

Albertine. D'après l'étude de Feuillerat dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, l'amour pour Gilberte, qui ne couvrirait que 20 pages dans les épreuves de l'édition Grasset, a été quadruplé dans l'édition définitive, et quelques nouveaux thèmes y ont été introduits, d'autres accentués : jalousie, oubli, souffrance, apaisement de douleur, etc... Le portrait de Gilberte est devenu de plus en plus antipathique<sup>(81)</sup>. Dans les conclusions de la première partie de son livre<sup>(82)</sup>, Feuillerat cite comme caractères essentiels des retouches sur les épreuves de Grasset, une conception plus amère de la vie et des hommes, un pessimisme, un désespoir, une impossibilité du bonheur, une dépréciation des personnages, etc... De plus, avant de se mettre à imaginer déductivement la forme du troisième tome de l'édition Grasset (dont il n'existe plus ni manuscrit, ni épreuves), Feuillerat déclare déjà qu'il y a deux styles différents de Proust :

« Toutes les fois que l'auteur adopte une attitude passive, expectante, un tantinet naïve, ne retenant que des sensations et des impressions, qu'il s'exprime en un style chargé d'images et d'originales suggestions, souple et nuancé comme une étoffe de soie, on pourra être sûr qu'il s'agit d'un passage appartenant à la première version. Quand, au contraire, l'auteur sort de sa passivité, ne fait plus mystère de ce qu'il pense, explique et compose ses personnages, s'adresse directement au lecteur, anticipe, analyse les passions longuement, minutieusement, subtilement, disserte sur tous sujets et se sert d'une langue plus abstraite, raisonnante, adaptée à ces préoccupations purement intellectuelles, on pourra être également sûr qu'il s'agit bien de morceaux écrits après 1912 »<sup>(83)</sup>.

Ces remarques n'ont-elles pas quelques points communs avec celles que nous avons présentées jusqu'ici ?

D'où vient cette tendance ? Convaincu que Proust s'était mis à la composition de *A la Recherche* dès 1905, Feuillerat semble se fonder avant tout sur l'avancement en âge de l'auteur et l'enrichissement de ses expériences.

« Il est impossible que, pendant ces dix-sept années douloureuses, Proust soit demeuré tel qu'il était en 1905 ; que, en une époque qui a sonné le glas de tant d'idées et de croyances, sa conception du monde et des hommes n'ait pas varié, que l'expérience littéraire acquise n'ait pas, pour une part, dirigé les

---

<sup>(81)</sup> *Comment Marcel Proust a composé son roman*, pp. 36-41.

<sup>(82)</sup> *Ibid.*, pp. 108-132.

<sup>(83)</sup> *Ibid.*, pp. 135-136.

transformations subies par l'œuvre au cours du travail de refonte » <sup>(84)</sup>.

Il est évident que la guerre, la mort de ses amis (Fénelon, Caillavet), et la « fuite » et la mort d'Agostinelli ont toutes influé sur Proust. Cependant, sont-elles les principales ou les seules causes de la métamorphose de l'œuvre? Comment peut-on discerner, et avec une telle netteté, les deux Proust, celui d'avant et celui d'après 1912, du moment qu'on sait que *La Prisonnière* (dont la première version a été composée pendant la guerre, surtout après la mort d'Agostinelli, de Fénelon et de Caillavet) a suivi la même évolution que les *Jeunes Filles* et *Guermantes* (écrits avant 1912 et corrigés pendant la guerre)? Ce n'est pas que nous nions l'influence de la guerre, celle du vieillissement de l'auteur, ou celle de la mort de ses amis. Nous voulons simplement dire que ces influences comptent beaucoup lorsqu'on compare *Jean Santeuil* (écrit de 1895 à 1899), *Contre Sainte-Beuve* (1908-1909) et *A la Recherche*, mais elles sont moindres dans les transformations successives au sein de *A la Recherche*. Ce qui est important ici, ce sur quoi nous devons nous fonder, c'est avant tout, nous semble-t-il, la méthode du romancier. Méthode qui consiste à créer une œuvre, d'abord sur le Ms., et ensuite soit sur les épreuves, soit sur les dactylographies. Les retouches de Proust ne sont pas simplement des corrections de mots ou de phrases. Elles font partie du travail « créateur ». En d'autres termes, le romancier Proust se forme peu à peu à travers les retouches. Là réside le secret de son art. Là résident également la pluralité de ses styles et la complexité de ses idées, lesquelles embarassent parfois son lecteur.

\*  
\*\*

Louis Martin-Chauffier touche à ce problème dans son *Proust et le double « je » de quatre personnes* <sup>(85)</sup>. A la base de cette étude, nous trouvons une remarque perspicace, c'est que chez Proust existent deux personnes : l'homme Marcel Proust qui, menant une vie banale, fournit les matières premières à l'œuvre, et le romancier Proust qui, « lucide, indifférent et

---

<sup>(84)</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>(85)</sup> Voir *Confluences*, numéro spécial, juillet-août 1943.

pur »<sup>(66)</sup>, compose une œuvre fictive avec ces matières. Cette dualité peut être appliquée telle quelle au héros et au narrateur « je » de *A la Recherche*. En soulevant ces problèmes, Martin-Chauffier réfléchit également sur la création proustienne elle-même. En effet, il écrit :

« Son œuvre est une création continue, une prolifération inépuisable (...). Il ne rature guère, il ajoute; ses manuscrits, les épreuves dactylographiées, les épreuves imprimées sont surchargées d'additions qui sont la marque de la vie dans son plein exercice »<sup>(67)</sup>.

Oui, l'œuvre de Proust est en perpétuelle création, et nous apercevons, à travers les diverses versions de *la Recherche*, quelques états de la création de l'œuvre, voire, si l'on peut dire, quelques romanciers différents, dont chacun est prêt à se métamorphoser à l'étape suivante.

Quand, pendant la guerre, Proust a ouvert son cahier pour rédiger la première version de *Sodome*, il était sans aucun doute un romancier, et il confiait au narrateur de *A la Recherche*, les expériences de l'homme Marcel Proust, lequel fréquentait le monde, dépensait quelque mille francs en une seule soirée<sup>(68)</sup>, aspirait à briller et attirait probablement chez lui de jeunes garçons pour son plaisir. Mais, dans les intervalles de son travail, le romancier redevenait un simple mondain et écrivait des lettres pleines de snobisme, achetait des actions, retournait aux salons pour charmer les gens du monde par son esprit. Ces deux aspects de Proust, l'homme mondain et l'écrivain, s'opposent de tout point. Du moins, la solitude dans sa fameuse chambre tapissée de liège n'était que celle de l'écrivain, et l'homme Marcel Proust s'intéressait à la société, bien qu'il cachât en lui le regard et la conscience du romancier. On ne peut pas en douter. Sinon, comment expliquer tant de lettres mondaines, l'ardeur avec laquelle Marcel Proust affirmait qu'il pensait toujours à ses amis, s'excusait trop poliment de son impolitesse auprès d'eux?

Ce Marcel Proust servait de modèle au romancier, comme d'ailleurs beaucoup de ses amis. Cela ne signifie naturellement pas qu'il était le « je » de *A la Recherche*. Certes, le « je » montre des traits de Marcel Proust, mais nous en remarquons

---

<sup>(66)</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>(67)</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>(68)</sup> Voir Henri Bonnet : *Marcel Proust de 1907 à 1914*, p. 29.

également même chez Charlus et Bloch. La question des clefs chez Proust est extrêmement complexe et nous devons éviter une simplification dangereuse qui consiste à indentifier Marcel Proust et le « je », le comte de Montesquiou et Charlus, Laure Heymann et Odette, etc...

Pour un personnage, il y a ainsi plusieurs modèles; ou plutôt, une personne réelle servait de modèle pour plusieurs personnages. Nous pouvons cependant dire, grosso modo, que la première version, écrite « d'une haleine »<sup>(80)</sup>, nous présente à l'état brut ces modèles ou les morceaux de conversations que Marcel Proust avait cueillis dans sa vie mondaine. Ce qui ne revient pas à dire qu'on peut nier la « construction rigoureuse » du roman, établie dès le début par l'auteur. La dédicace adressée à Mme Scheikévitch nous montre qu'en 1915 Proust avait déjà au moins un projet précis de *La Prisonnière*. Il disait clairement que ce serait une histoire d'amour pleine de lassitude et de jalousie. Partant de ce projet, c'est pourtant l'homme Proust, ou tout au plus le mémoriariste Proust qui travaillait. L'exemple suivant en témoigne. Dans un passage de *La Prisonnière* où il employait les mots « soutaches », « boutons », cravate », pour décrire la toilette de Mme de Guermantes, Proust ajoute une note :

« (ne pas mettre des mots ayant servi dans la description des toilettes de Mme Swann) » (Ms., VIII, 26).

En effet, ces mots sont utilisés dans une description des robes de Mme Swann (I, 620), et dans le passage en question de *La Prisonnière*, l'auteur a laissé le nom de Mme Swann, au lieu de Mme de Guermantes dont il s'agit évidemment ici. Voici le texte entier :

« ... je pressais *Mme de Guermantes* de questions : « Mais enfin comment cela s'appelle-t-il ces soutaches (ne pas mettre des mots ayant servi dans la description des toilettes de Mme Swann), ces boutons, cette cravate » lui demandais-je, comme j'aurais demandé à un musicien comment s'appelait cette sorte de finale, de trait, d'arpège, par cette tendance que nous avons à croire faussement qu'une classification générique nous élucidera le secret d'un charme. Et *Mme Swann* me répondait : « Mais cela s'appelle des boutons, des soutaches, une cravate », comme le musicien eut dit : « Mais cela s'appelle une finale, un trait, un arpège », peut-être aussi pour dissimuler toute trace d'effort, avoir l'air de n'avoir imité personne, et être sûre de ne pouvoir

---

<sup>(80)</sup> Voir *Correspondance Générale de Marcel Proust*, t. II, p. 195.

être imitée par personne, avec un sourire qui exprimait sa satisfaction d'une question qui était un hommage, ce rire qu'elle n'avait jamais su contenir quand on lui faisait des compliments tels que ceux que lui adressait une question... » (Ms., VIII, 26) <sup>(40)</sup>.

La confusion des noms ne prouve-t-elle pas que ces mots, cueillis dans un coin de salon, entrent tels quels dans l'œuvre en tant que matière première et constituent une scène <sup>(41)</sup> ? L'écrivain est absent. Proust, s'intéressant à ces conversations, a simplement copié les mots et il n'a pas joué un grand rôle. Il va sans dire que sur D2, l'auteur a raturé ce passage.

Comme ce passage en témoigne, la première version de Proust (qu'elle soit de l'édition Grasset ou de l'édition Gallimard) est toujours profondément influencée par diverses expériences de l'homme Marcel Proust. D'après l'expression d'André Gide, Proust est, sur son manuscrit primitif, un romancier *Du Côté de chez Verdurin* <sup>(42)</sup>. Ainsi, les hommages excessifs adressés à Mme de Guermantes, qui se trouvent partout sur le Ms., nous rappellent des expressions habituelles du Proust-snob, qui vivait dans la société en y puisant un plaisir profond. Et, tant que l'auteur voyait dans ses personnages les traits de ses amis, il lui était impossible de les caricaturer, de même qu'il ne pouvait mépriser le monde tant qu'il le fréquentait.

Mais, la première version achevée et ses modèles une fois fixés dans les personnages, ce sont maintenant ceux-ci qui deviennent des matières. Ce n'est plus telle ou telle personne de la vie réelle, mais une Mme de Guermantes, un Charlus, une Albertine, qui commencent à vivre. Et, à partir de ce moment, le romancier Proust laisse de côté sa vie quotidienne et mène une nouvelle vie auprès de ses personnages. Il écoute

---

<sup>(40)</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>(41)</sup> Il faut signaler qu'à partir de « j'aurais demandé à un musicien » jusqu'à « qui était un hommage », les phrases sont imprimées et collées à la page du Cahier, ce qui prouve que cette partie a été écrite avant la version du Ms. Malgré tout, il ne peut pas y avoir de doute que Proust s'intéressait beaucoup plus à la conversation de ce genre qu'à ses personnages et surtout à cette façon de répondre à une question en reprenant exactement les mêmes mots : « soutaches », « boutons », « cravate ».

Proust avait probablement entendu cette façon de répondre dans un salon ou ailleurs, et l'aurait trouvée si intéressante qu'il aurait voulu la copier telle quelle dans son roman, sans se soucier trop de ses personnages. D'où la confusion des noms.

<sup>(42)</sup> Voir Marcel Proust : *Lettres à André Gide*, p. 9.

les paroles de Mme de Guermites, de Charlus, ou d'Albertine, observe leurs gestes et interprète le mobile de leurs mouvements. Il ne se soucie plus de ses amis qui, une fois, ont servi de modèles, ses personnages étant désormais fictifs. L'auteur est libre. Car, Mme de Guermites, Charlus ou Albertine ne sont plus ses amis, ni sa maîtresse, mais ils sont amis ou maîtresse du héros de *A la Recherche*. La « prisonnière » est maintenant libérée du « prisonnier » qui constituait le secret de l'homme Marcel Proust; les « êtres de fuite » brisent leurs liens avec Agostinelli, le fugitif; Mme de Guermites n'est plus ni la comtesse de Cheigné, ni la comtesse Greffuhle, lesquelles n'ont apporté que certains traits aux portraits de la duchesse; l'auteur est libre vis-à-vis de l'homme Marcel Proust, qui était enchaîné par ses amitiés, ses vices et ses habitudes. Dès qu'ils connaissent cette double liberté — d'un côté à l'égard de ses amis, de l'autre de ses personnages — il s'aperçoit du véritable comique, rit d'un rire ironique de la vanité et du snobisme de ses personnages et caricature l'amour, voire la jalousie. Le comique et l'ironie de Proust, lesquels apparaissent, très accentués, sur D2 et D3, nous prouvent donc la formation d'un écrivain indépendant.

Il en est de même pour la froideur du style, l'analyse cruelle des personnages, ou l'interprétation pessimiste de l'amour qui va jusqu'à une « loi générale ». Celles-ci supposent une distance entre l'auteur et les objets, entre la vie quotidienne de Marcel Proust et la réalité de *A la Recherche*. Telle est l'unique chance que les écrits puissent devenir une littérature.

Maintenant, le romancier peut rire, ironiser, tourner en ridicule, dévoiler cruellement, parce qu'il n'est plus lié à ses amis, ni à ses personnages, par un intérêt particulier, commun aux gens d'un même milieu. L'auteur acquiert peu à peu son indépendance et sa liberté, et c'est pourquoi, au fur et à mesure que ses corrections s'avancent, il peut détruire le mythe de la société mondaine en la décrivant, celui de l'amour en en faisant le thème principal de *La Prisonnière*. Ainsi se forme progressivement un écrivain démystificateur, libre.

Sur ce plan, il est assez significatif que, lors des retouches, le romancier intervient çà et là sur les dactylographies, comme

s'il eût voulu nous montrer sa présence. En voici quelques exemples :

« Avant de revenir à la boutique de Jupien, l'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât de peintures si étranges » (D3, ad.; III, 46).

« Elle retrouvait la parole, elle disait : « Mon » ou « Mon chéri », suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui en donnant au narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : « Mon Marcel », « Mon chéri Marcel » (D3, ad.; III, 75).

L'intervention de l'auteur ci-dessus n'apporte pas un résultat très heureux. Mais elle montre une étape de la formation du romancier.

A travers plusieurs versions, l'écrivain Proust prend corps peu à peu. Il est toujours en chemin, toujours en formation. Ainsi, Marcel Proust, l'homme riche, oisif et mondain, tend à être romancier.

« ... un livre est le produit d'un autre *moi* que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le somprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir » <sup>(4)</sup>.

Un autre moi, tout est là. Pour y parvenir, le chemin était plein d'obstacles. Et Proust a recréé « cet autre moi », non seulement par les révélations subites qu'il a décrites à la fin de son œuvre gigantesque, mais aussi par les corrections de ses manuscrits et de ses épreuves. Nous pouvons donc dire que le comique proustien nous présente la marche pénible de cette recreation. Tout en essayant de présenter la recreation du narrateur, Proust nous laisse voir, sans le prétendre, un fruit très précieux : cette recreation de lui-même qui est la formation d'un romancier.

Solitaire, libre, ce « moi » rencontrera pourtant des personnes plus boudeuses et plus exigeantes que les amis de Marcel Proust : les lecteurs. Après avoir quitté la société, le romancier se trouvera dorénavant dans un nouveau monde. Là tout *tend*, tout *visé* à être réel sans être pour cela de tous les jours. Là un nouveau mythe se construit sur la démolition de l'ancien. Et si ce mythe obtient une réalité, cela ne prouve-t-il pas la grandeur de l'œuvre?

---

(4) Voir *Contre Sainte-Beuve*, p. 137.

# Thèmes proustiens

De même que les membres du Club des admirateurs de Stendhal à Grenoble, ceux de Proust se réunissent chaque année à Illiers. Là, dans le parc de Swann, au cours d'un déjeuner, ils discutent sur un nouveau thème choisi parmi les innombrables thèmes du trésor proustien. L'an dernier on a traité son humour — cette année-ci on a parlé particulièrement de ses vues sur la musique. Thème, provoqué évidemment à la suite d'un essai dernièrement publié — car on vient d'en publier plusieurs cette année (Henri Bonnet, Cattau, Piroué, Revel, etc...). La littérature proustienne s'enrichit de jour en jour d'analyses critiques sous des aspects nouveaux. Chez nous aussi a paru, l'an dernier, une dissertation fort intéressante de Mme Olga Humo, agrégée de littérature anglaise à l'Université de Belgrade : *Du problème du temps chez Proust et chez Sterne* — fait important dans notre domaine littéraire, cet ouvrage étant un des premiers du genre. Il a paru juste à propos pour nous rappeler que Proust est mort il y a trente-neuf ans, le 18 novembre 1922, à Paris.

Tout cela prouve que le roman-fleuve de Proust est encore actuel. On rencontre, dans la critique comparative moderne, un tas d'opinions différentes et opposées sur cette œuvre autobiographique qui représente à la fois une chronique, une étude sociologique, psychanalytique, philosophique et une œuvre d'art. Dernièrement, un auteur anonyme d'Occident affirmait que Proust et Dostoïewski étaient encore et toujours la source et la base de toute prose littéraire traitant un sujet philosophique. Par contre, la Soviétique Rikova, qui a soutenu une longue polémique avec des critiques parisiens sur le problème : dans quelle mesure Proust avait servi les buts de sa classe sociale, ne considère point son réalisme comme classique bien que ses compatriotes l'aient classé au-dessus depuis longtemps.

Pourtant il doit y avoir un charme proustien qui existe et persiste toujours. Ne rencontrons-nous pas aussi dans notre littérature un phénomène de ce genre, quand il s'agit de notre grand écrivain Ivo Andrié? N'est-il pas admiré toujours dans la même mesure de ceux de la vieille génération autant que des plus jeunes pour son style parfait, sa phrase resserrée et d'une si forte portée? Proust dit, ce qui semble ici bien à propos, que chaque œuvre artistique purement poétique, soit musique, peinture ou littérature, reflète dans l'espace le même éblouissement de beauté, si cela peut sembler à présent un peu archaïque, ce rayonnement est admirablement exprimé dans la *Chronique* de Andrié comme dans *A la Recherche du Temps Perdu* et le *Temps Retrouvé* du poète-romancier français.

Les thèmes proustiens sont innombrables. Purs contrastes : Amour et jalousie, Snobisme et bureaucratie, Sodome et Gomorrhe, Temps perdu et retrouvé, la Mort, ils se succèdent habilement, s'enchevêtrent, s'enchaînent, se développent en variations et leitmotive pour fondre à l'unisson dans un accord parfait — telle une symphonie musicale. D'autres, avant Proust, l'avaient essayé, mais personne n'a réussi, ramassant sur le chemin de la vie, à créer une mosaïque précieuse dont est composé ce chef-d'œuvre littéraire.

On a souvent répété que Proust, par lignée paternelle, de souche normande, penchait à des activités réalistes visant, tout jeune, une carrière d'architecte. Il fut obligé d'y renoncer, vu son état de santé qui a justement marqué sa carrière d'écrivain, dont l'œuvre monumentale a été souvent comparée à la *Comédie humaine* et, dernièrement même à la *Divina Comedia*. On aimerait le comparer aussi au peintre Monet-Elstir de *A l'ombre*, etc..., qui fondait savamment les couleurs tendres de sa palette, peignant avec constance cinquante cathédrales ou quarante nénuphars, comme s'ils venaient d'éclorre des eaux limpides.

On prétend que Proust avait renié Baudelaire. Non, il l'aimait comme un frère et un camarade dans l'art, mais il a su s'affranchir des idoles dont sa jeunesse était hantée — Balzac, Sainte-Beuve, Nerval et Baudelaire aussi — ce qui l'a préservé de la misère baudelérienne, du haschich et de la boisson. Il a subi plutôt l'influence de Descartes et probable-

ment de Bergson. Il était fier surtout d'être considéré un admirateur d'Einstein, appréciant sa Théorie de la Relativité. Il disait de ressembler à Théodecte, personnage des *Caractères* de La Bruyère. Mais, par sa psychanalyse subtile, il n'y a que Dostoïewski qui serait son rival.

Pour Proust il n'y a rien qui soit éternel. Tout n'est qu'oscillations, éphémérités. Tout dépend uniquement des réflexes qui rallument ou étouffent un sentiment, subjuguent la volonté ou la laissent souffrir, retiennent ou perdent à jamais l'être aimé. Qu'est-ce que le bonheur? — il y revient incessamment. Lorsqu'on se croit le plus heureux, voilà surgir ce trouble mélancolique, dont le sens indéfini se nomme aussitôt pessimisme. Il en est de même avec l'amour — loin de la conception cristallisée d'un Stendhal, de la magie lyrique d'un Nerval, de l'autosuggestion méphistophélique d'un Goethe, Proust conclut ainsi : personne ne peut diriger la conscience d'autrui, la liberté des autres est insaisissable. Là, il n'y a pas de remède — malgré toutes les joies et les misères du jeu de l'amour. Aussi le narrateur de sa Tétralogie se sent-il calme et apaisé seulement contemplant sa « jeune fille en fleur », la volage et infidèle Albertine, pendant son sommeil. C'est un passage fort beau — à la manière de Valéry, à cause du même thème — mais plus profondément senti à travers le frisson voluptueux de la subjectivité de Proust. Il aborde ainsi la jalousie : ce sentiment qui empoisonne l'âme jusqu'au cauchemar, où le sang tourbillonne en cercles d'enfer, assombrit tout horizon, enduit d'humeurs visqueuses jusqu'à la moelle des os. Danse macabre dont les êtres sensibles, seuls, en connaîtront l'abîme et les horreurs.

Sur le chapitre du snobisme — Proust est unique. Son attitude personnelle de vrai snob est toujours signalée par la critique. On lui reproche — bien que les opinions fussent partagées — d'avoir passé presque toute sa jeunesse à fréquenter les milieux creux et stériles de la haute aristocratie. Oui, il s'y sentait à son aise et profitait de tous les bénéfices de cette existence oiseuse mais, sait-on jamais où et quand l'expérience acquise sera mise en œuvre et produira son œuvre d'art? Les chemins sont invisibles. Un esprit créateur seul est capable de ramasser ces liens, les dévider et les serrer en un nœud bien fort.

Proust décrit la société de Saint-Germain 1890 — il était encore enfant. Il se délecte dans l'héraldique et la hiérarchie des armoiries — cela n'empêche qu'il soit, au moment donné, fanatique dreyfusard. Il illustre les événements d'après mémoire à l'appui de la vaste érudition étymologique de son pays natal. Son monde, ce sont les beaux quartiers de Paris, les grands hôtels particuliers aux escaliers de marbre, aux salons ornés de précieux gobelins, des tableaux de peintres célèbres, aux candélabres du plus pur style. Où tout, chaque tapis, chaque bibelot représente un objet d'art et de valeur, acquis non d'hier, mais au cours de plusieurs siècles. Devenant plus familier avec les secrets de la vie des salons, il s'aperçoit qu'ils se divisent en groupes et coteries — mais, la vanité, la façon de parler, de penser, de sourire, de se dire bonjour, ne diffère point. Ils sont tous pareils, cultivant jusqu'au fanatisme les mêmes relations, organisant les mêmes réceptions et adoptant le même genre d'ameublement, la même façon de se vêtir.

Il décrit ces coteries sans ménagement : superficialité et égoïsme, et oppose à ces vaniteux cossus sans une culture solide ni suffisante, les gens qui sont à leur service — et là seulement Proust est l'interprète du peuple, sans y apporter pourtant aucune note sociale, aucun fanatisme de dogme. Ses laquais ne sont point ceux de Molière pleins d'ironie amère et de plaisanterie pétillante. Sous sa loupe, cette fourmilière à la Saint-Simon ne représente pas la condition humaine, mais met en évidence l'inhumaine façon de traiter l'homme. Ainsi, Proust s'est élevé au-dessus de son égocentrisme et est resté à cette hauteur enviable jusqu'à la fin de ses jours. Ayant choisi ces milieux comme objets d'une étude la plus réussie de personnages vivants, c'est qu'il les connaissait parfaitement et les admirait autant que Balzac, le monarchiste. N'est-il pas issu, lui aussi, de la bourgeoisie, et Juif encore par sa mère, puis, bien qu'agréé de cette classe aristocratique, n'a-t-il pas été parfois — comme Kafka plus tard — gentiment repoussé ?

Dernièrement, notre presse a mentionné un essai retrouvé sur le poète et homme du monde R. de Montesquiou qui aurait protesté se sentant visé dans le personnage décadent du baron de Charlus.

On y cite probablement jusqu'à quel point, sciemment ou non, Proust avait adhéré à ces milieux de snobs, ou bien en a-t-il voulu profiter pour y découvrir tous les défauts dans sa lutte continuelle contre le fétichisme des particuliers. Proust a respecté la vérité avant tout — il y a tenu de la façon la plus honnête et la plus scrupuleuse.

Ecrivant *Sodome et Gomorrhe*, on dirait qu'il ait voulu, se rapportant aux festins de Pétrone et ses anomalies, imiter un peu la satire antique. Ce problème a été, sauf exception, rarement traité en littérature. Ses devanciers, Saint-Simon, Balzac, Flaubert et Zola l'ont effleuré en cherchant à accentuer les défauts de la société par rapport à l'opinion publique, ou à expliquer l'irréparable de ce phénomène physiologique sur une base pathologique. Proust a été le plus hardi, allant bien plus loin, franchissant, conscient et inspiré, le seuil du domaine de Faust où « même l'enfer a ses lois particulières ». Encore une affinité avec le poète des *Fleurs du mal*, avec Gide aussi — Gide, qui choquait le lecteur avec sa thèse de la dégradation de l'homme; puis avec Sartre aussi — mais Sartre n'aime pas Proust — et, peut-être même avec Cocteau, pour ne plus énumérer. Ils ont su tous nous peindre, sans se ménager eux-mêmes, tout un univers ardent à la saveur de déceptions, de poison et de péché. Proust abordait ces problèmes d'un point de vue scientifique, en biologiste passionné, sans intérêt personnel, par pure pitié humaine. Il note minutieusement les hypothèses synthétiques.

Ses derniers thèmes sont de caractère philosophique. Sa philosophie est particulière, idéaliste et rationnelle à la fois. Chez lui l'être, malgré sa nature méditative, est toujours en mouvement. Du rêve naît une réalité, chaque jour amène une sensation nouvelle — inquiétudes, mouvement perpétuel, fleuves qui coulent. De là son bergsonisme — la même interprétation de l'évolution et la même foi inébranlable dans la continuité, et comme dernière solution : la paix et l'anéantissement dans le « temps... ». Flaubert, avant Proust, a traité ce même sujet. Dans *l'Éducation sentimentale*, il y a un creux de dix ans, ce qui est un délai sans importance dans la perspective de Proust où les siècles se rencontrent, les styles se croisent et les individualités se morcellent ou multiplient

soit dans leur propre évolution que dans le rapport avec le temps. Les personnages situés dans l'espace évoluent en proportion des expériences vécues. Proust y est fort conséquent, donc à l'abri de grandes déceptions. Son œuvre a atteint le sommet dans la brillante fresque de ses derniers contacts avec la société. Maintenant il y revient, désabusé, de sa chambre recouverte de liège comme d'une cellule de moine. De son dernier pinceau il trace l'impuissance des vieillards, leurs regards éteints, leurs paroles entrecoupées, absentes. Dans cette peinture du « Temps Retrouvé » il n'y a aucun regret pour le passé, il y affirme l'antique loi : dans l'inévitable écoulement de la vie tout n'est qu'illusion. La mort lui est une amie, il sait qu'elle attend impassible au bord du rivage — déjà elle le guette! — qu'elle s'y connaît à couper bien des fils, détruire tous les symboles de la réalité et de la poésie — même de sa poésie à lui — aussi est-il prêt à approcher le dernier acte froidement et calmement, en dépit du temps qui coule inexorable.

D'après lui, la mort n'est point cette apparition logique et abstraite; il l'épure à travers la musique, il adoucit ce qu'il y rencontre de douloureux et d'anxieux à la seule idée du néant. A la veille de son agonie il corrigeait encore la scène de la mort de Bergotte et il a réussi, même à toute extrémité, malgré ses souffrances physiques, à décrire le rythme de sa propre mort. Il nous a témoigné ainsi de sa vaillance, sacrifiant sa vie au profit de son œuvre gigantesque, au plus grand prix du renoncement.

Ainsi on a créé la légende de Proust; de cet enfant gâté, homme riche mais malheureux, grand malade, écrivain consciencieux, lu et considéré encore dans notre ère atomique.

Tout cela serait une preuve, peut-être, que toute création d'une véritable valeur esthétique — qu'il s'agisse d'Iphigénie, des monologues de Hamlet, des mémoires de Dostoïewski, de la poésie romancée de Proust ou de la Chronique de Andrié — tout n'est qu'un ravissement qui vaut la peine de vivre et de s'en réjouir à jamais.

Divna DENKOVIC-BRATIC.

# LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

---

## RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Lorsque nous constatons chaque année la croissance de notre Société nous devons nous rendre compte des charges nouvelles que cette croissance nous impose, ainsi que des devoirs nouveaux qu'elle nous crée.

M. Paul Albert Boyer, en présentant l'état de nos finances, nous a révélé l'étendue des fonctions qu'il assume avec un grand dévouement auquel nous devons rendre hommage et lui témoigner notre reconnaissance, car ses obligations deviennent de plus en plus lourdes.

Les précautions qu'il faut prendre dans la marche de notre Société sont aussi de plus en plus grandes, car deux obligations s'imposent à nous qu'il est difficile d'accorder : nous devrions d'un côté constituer une réserve et d'autre part la constitution de cette réserve se trouve retardée par la nécessité où nous sommes de garder une somme suffisamment importante, pour faire face aux travaux de conservation de la Maison qui s'imposent impérieusement à nous. Sans doute, notre Souscription ne cesse de nous apporter quelques ressources, mais combien faibles en regard de nos charges ; nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance à ceux qui ne manquent pas de nous donner leur appui, si faible soit-il, leur geste constitue pour nous un appoint en même temps qu'un encouragement moral. Mme Mante-Proust a bien voulu nous apporter, cette année, une contribution supplémentaire, nous lui en sommes particulièrement reconnaissants.

Pour donner à notre Assemblée générale le cadre qui lui convient, il fallait que M. le Comte de Billy, membre de notre Conseil d'Administration, voulût bien nous accueillir encore dans notre belle Maison de l'Amérique Latine, aussi devons-nous, avant tout, lui adresser nos remerciements.

Notre Conseil d'Administration, dans les questions plus dif-

ficiles qui se posent à lui, nous apporte une attention de plus en plus grande; comment ne pas souligner l'assiduité de ses membres qu'encourage notre Président M. le Professeur Mondor dont l'accueil bienveillant n'est pas, par son attrait puissant, sans jouer un très appréciable rôle; il est difficile de pouvoir lui exprimer toute notre gratitude.

C'est ainsi que nous voyons, avec une même bienveillance, le Conseil général de la Seine et le Conseil municipal de Paris, avec l'appui de Mme Alexandre Debray, le Conseil général d'Eure-et-Loir et le Conseil municipal d'Illiers sur l'intervention de M. Billebault, maire d'Illiers et Vice-Président du Conseil général, nous apporter une contribution que nous apprécions.

Le principal objet de nos délibérations porte surtout sur le sort de notre Maison. Nos efforts tendent en effet à prendre à l'égard de cette Maison, en dehors des mesures de conservation et d'entretien, des dispositions susceptibles de la protéger dans l'avenir. C'est pourquoi nous avons demandé qu'elle soit classée parmi les monuments historiques. Le Directeur général de l'Architecture nous a fait récemment savoir que la Commission supérieure des Monuments Historiques a donné un accord de principe au classement de cette Maison et de son jardin, mais elle a toutefois estimé qu'une telle mesure de protection ne pourrait être prononcée que si les dispositions intérieures et le mobilier étaient conservés dans leur état actuel; nous avons fait une démarche auprès de la propriétaire qui est la petite-fille de Tante Léonie et qui nous a déjà témoigné tant de généreuse bienveillance, afin de pouvoir donner cette assurance et il semble que, dans ces conditions, une décision favorable pourra intervenir.

Quant au jardin, le Pré Catelan, pour lequel nous avons obtenu en 1947 un bail de dix-huit années, celui-ci doit prendre fin le 15 juin 1965 et nous devons dès maintenant nous préoccuper de la décision qu'il conviendra de prendre à l'expiration de ce bail. Sans doute il serait indispensable, puisqu'il ne peut être question pour nous de songer à l'acheter, d'obtenir un bail de très longue durée et surtout que le propriétaire nous permette de faire les travaux nécessaires pour la conservation de ce jardin en respectant scrupuleusement le plan primitif, travaux que la précarité de notre possession ne nous permet pas d'entreprendre. Nous avons rencontré un de nos membres fondateurs qui porte le plus bienveillant intérêt à notre œuvre et qui est prêt à faciliter notre tâche : M. Claude Thisse a déjà fait quelques plantations pour conserver le caractère du jardin dans lequel les espèces les plus rares risquent de disparaître. Dans cet ordre d'idées, au lieu de confier pendant six mois seulement l'entretien du jardin à un horticulteur, nous nous

proposons, en accord avec M. Thisse, de charger de l'entretien du jardin un jardinier employé à la journée; nous continuerions à consacrer la même somme aux travaux, tandis que notre généreux bienfaiteur apporterait sa contribution pour les six autres mois, ce qui permettrait d'apporter un plus grand soin à l'entretien du jardin.

Nos Jardins sont en effet l'objet d'une sollicitude particulière de la part de nos membres fondateurs d'Illiers. C'est ainsi que Mme et Mlle Denise Touze, du Manoir de Mirougrain, qui sont de ferventes proustiennes, ont entrepris de restaurer le jardin de Tante Léonie et, en même temps qu'elles assument la charge de ces travaux, elles nous font profiter de leur souci d'art scrupuleusement respectueux du passé de ce jardin. Nous ne pouvons que nous réjouir de ces collaborations précieuses qui nous donnent une preuve de l'intérêt grandissant que notre initiative rencontre dans le milieu même d'Illiers qui est en relation étroite, il faut le dire, avec la société parisienne.

Si nous envisageons maintenant la marche de la Société au point de vue de son développement, nous pouvons enregistrer chaque année un accroissement qui est presque constant autour du chiffre 200; nous venons d'inscrire le 1975<sup>e</sup> sociétaire, mais il faut reconnaître qu'en regard de cette progression qui ne cesse de se manifester, il faut déplorer chaque année aussi le silence de quelques-uns de nos Collègues que nous ne pouvons pas considérer comme démissionnaires, car leur silence révèle plutôt une sorte de négligence, qui laisse planer une incertitude d'autant plus regrettable que ce silence est rompu par des demandes de *Bulletins* parus qui risquent souvent d'être épuisés.

Il convient d'ailleurs de remarquer que le développement de notre Société se fait sans propagande, sans aucune publicité. Il est même regrettable que certaines publications faites sur l'œuvre de Marcel Proust, et qui ont pourtant eu recours aux photographies de nos souvenirs de Combray, ne fassent aucune mention de notre œuvre. Il en résulte que notre Société est souvent ignorée et l'on s'étonne que la Maison de Tante Léonie puisse néanmoins attirer cette affluence qui se renouvelle sans cesse; ce lieu est en effet le centre d'attraction des admirateurs de Marcel Proust qui y trouvent la révélation des souvenirs qui les émeuvent et y découvrent le *Bulletin* qu'ils ignorent. Ce *Bulletin* dont on parle trop peu est pourtant attendu avec une grande impatience et toujours accueilli avec une grande satisfaction. Si sa réputation n'est pas assez répandue, elle est aujourd'hui solidement établie; tout le mérite en revient à notre si dévoué Secrétaire général adjoint, M. André Ferré, à qui nous devons une grande reconnaissance,

en particulier pour le soin avec lequel il recherche et découvre ces inédits qui sont une richesse si hautement appréciée. Les charges que l'impression de ce *Bulletin* nous imposent ne pourraient être supportées sans le désintéressement de tous ceux qui y collaborent et aussi sans le concours de la Direction générale des Lettres qui avec notre Collègue M. Duron nous donne en même temps qu'un appréciable appui moral, une contribution qui nous est absolument indispensable.

Sans doute si notre Société et son *Bulletin* étaient mieux connus, la progression de ses membres serait encore plus sensible. Cette année, l'ignorance de l'existence de notre Société s'est manifestée d'une manière tellement éclatante que la sollicitude bienveillante toujours en éveil de notre Vice-Président M. Gérard Bauer a dissipé heureusement une erreur, en éclairant l'opinion. A propos d'un livre de M. Marcel Lobet sur « Huysmans », M. Albert Guislain a écrit dans *Le Soir* de Bruxelles : « Marcel Proust, dont le rayonnement a été si répandu et si déterminant, a certes ses fanatiques, mais s'ils se rassemblent c'est sans éclat et sans bruit »; M. Gérard Bauer a très éloquemment exalté notre activité à la grande satisfaction de nos Collègues belges qui s'étaient émus de cet article.

Il est certain que notre Société qui a concentré tous ses efforts autour des souvenirs d'enfance de Marcel Proust, qui sont à la source de son œuvre et qui a constitué, dans ce lieu, le centre où l'on voit de plus en plus converger les documents destinés à éclairer l'œuvre, documents qui doivent être diffusés par l'organe de notre *Bulletin* et discutés dans des colloques dont la fréquentation devient tous les ans plus assidue, ne peut être comparée à ces Sociétés d'Amis qui n'ont pour but que de conserver un souvenir qui, pour Marcel Proust s'impose et dont on veut seulement recueillir la leçon.

Si notre Société n'est pas suffisamment révélée au public, c'est aussi parce qu'elle veut garder une atmosphère favorable à la méditation et à l'étude; elle n'a point certes ce caractère qu'un jeune critique, assistant à une de nos réunions et qui, bien que se vantant d'être sociétaire, n'en avait pourtant pas compris le sens, y voyant une assemblée de vieilles personnes qui cultivent une mémoire comme d'autres soignent des géraniums. Nos réunions du Pré Catelan qui sont le complément indispensable de notre œuvre et dont on peut lire le compte rendu dans notre *Bulletin* ne cessent d'attirer une assistance nombreuse et fidèle; elles deviennent, avec le déjeuner amical qui les précède, une réunion, où le vrai de l'amitié telle que la concevait Marcel Proust, qui est de « sentir ensemble », prend tout son sens; le sujet traité l'an dernier avec tant d'art par notre Collègue le Professeur Pierre Costil : « Proust et la Musique », a eu son retentissement dans deux réunions que

notre Collègue, M. Yves Hucher, a organisées à Paris au Club des Amis des Arts et Lettres avec un grand succès et qu'a bien voulu présider notre Vice-Présidente Mme la Duchesse Edmée de La Rochefoucauld, donnant ainsi, avec grâce, le témoignage du patronage que notre Société accordait à cette manifestation. Cette année, le sujet « Proust et les Médecins », que l'on réclamait depuis longtemps, sera abordé par M. le Dr Seidman.

Les visites de notre Maison de Tante Léonie se multiplient et atteignent un nombre qui s'accroît sans cesse de façon presque inquiétante pour votre Secrétaire général qui en assume la charge et qui doit y consacrer le temps que nécessite le commentaire dont il faut accompagner chaque visite. Ces visites dépasseront certainement cette année le millier. De plus, il faut signaler la multiplication des visites de groupes : Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois; la Société l'Art pour Tous; la maison d'Education de Sèvres; enfin les élèves de l'Institut National Agronomique. Il convient de noter que les visites qu'avait pu susciter l'année dernière l'inscription de « Du Côté de chez Swann » au programme des auteurs français de l'Agrégation ont été moins nombreuses, mais il est un point qui mérite d'être signalé parce qu'il reflète un état d'esprit qu'il ne faut pas négliger. L'œuvre de Proust devient de plus en plus, de la part de ceux qui ne sont pas obligés de l'étudier, l'objet d'un approfondissement; c'est que son étude devient celle d'une somme qu'il convient de méditer pour l'attitude même de l'individu dans la condition humaine présente. Notre Collègue Henri Bonnet, en faisant ressortir l'influence de la philosophie de Darlu sur Marcel Proust nous a mis sur ce chemin, et il est curieux de rapprocher de cette révélation la leçon qu'a tirée de la lecture de l'œuvre de Proust un professeur italien de Trieste : M. Paterniti qui a écrit que Proust nous indique le fil conducteur qui donne à notre vie un sens de l'éternel de l'incorruptible, nonobstant la continue et épouvantable corruption qui nous entoure. Ceci nous ramène à la remarque que faisait, dès 1923, un ami de Marcel Proust, Benjamin Crémieux : « Proust, écrivait-il, est un type complet de penseur libre mais qui construit sur le seul témoignage de ses sens et de son intelligence (sans faire appel comme Barrès à des restes de religiosité) l'Humanité la plus étoffée, pourrait-on dire, et la plus religieuse. Il se réjouit de voir, grâce à lui, disparaître ces antipathies raciales et nationales qui n'avaient aucun fondement et ce regroupement spirituel se faire autour d'un Français », et il concluait : « Marcel Proust hier inconnu de tous et mort à la tâche fait partie du patrimoine de l'Humanité ».

## Réunions

des 13 Mai et 3 Septembre 1961

Notre pèlerinage des Aubépines paraît définitivement consacré car ce fut pour la quatrième fois qu'il s'effectua le 13 mai 1961 et avec un succès toujours croissant. Sans doute les caprices de la végétation ne permettent pas toujours d'admirer dans leur parfaite floraison les aubépines du rai-dillon, et ce fut le cas cette année où la végétation était tellement en avance que M. P.-L. Larcher, Secrétaire général dût, devant cette floraison un peu trop avancée, évoquer cette page de Marcel Proust où Marcel s'avançant un instant avec les feuilles de l'arbuste leur demandant des nouvelles des fleurs de l'aubépine pareilles à de gaies jeunes filles étourdies, coquettes et pieuses — Ces demoiselles sont parties depuis longtemps me dirent ces feuilles — Oui, je sais, elles s'en vont vers la mi-juin, mais cela me fait plaisir de voir l'endroit qu'elles habitent.

Grâce à la bienveillance d'un de nos membres fondateurs, M. Claude Thisse, qui s'est penché avec sollicitude sur ce Pré Catelan pour le faire remettre en état après les grandes inondations de l'hiver, ce jardin a offert aux visiteurs son aspect printanier le plus enchanteur.

On pût ensuite, en se rendant dans une salle de cinéma mise gracieusement à notre disposition par l'Université populaire d'Illiers, contempler les aubépines dans une floraison exceptionnelle qu'avait pu capter il y a quelques années, avec beaucoup d'art, un de nos dévoués Collègues d'Illiers, M. Blotin, et qu'il projeta sur l'écran.

M. P.-L. Larcher salua les amis de Marcel Proust venus nombreux de pays lointains et comme introduction à la Réunion littéraire du 3 septembre il donna lecture de quelques pages de Marcel Proust où sont tracés des portraits de médecins et rapprocha des considérations de Proust quelques pages de Montaigne et de La Bruyère. Pour servir d'illustration à la question traitée, la séance se termina par la représentation d'une scène capitale du « Malade imaginaire », de Molière,

qui fut enlevée avec entrain par deux jeunes anciens élèves du Collège Marcel Proust, MM. Gérondeau et Cail.

Le dimanche 3 septembre eut lieu le déjeuner amical où se rencontrèrent, comme tous les ans, de nombreux proustiens fidèles à ce rendez-vous qui était le quinzième.

Notre éminent Collègue, M. le Professeur Bariéty, membre de l'Académie de Médecine, qui est un enfant d'Illiers, devait le présider, mais au dernier moment il dut s'excuser, ayant été obligé d'assister à un congrès de la tuberculose à Toronto; aussi notre Collègue, M. Charles Blazy, qui fut un de nos premiers sociétaires et qui est ancien Président et Gouverneur du Rotary Club d'Eure-et-Loir, voulut bien accepter de prendre cette présidence.

C'est ensuite sous les ombrages du Pré Catelan (Parc de Swann), dans un décor auquel les rigueurs de l'hiver avaient donné un mélancolique aspect prématuré d'automne, que s'engagea un colloque qui, suivant l'affirmation de tous les assistants, fut un des plus intéressants et fit de cette rencontre une journée inoubliable.

On devait y traiter de « Marcel Proust et les médecins », sujet qui était réclamé depuis longtemps. La question fut magistralement traitée par M. le Dr P. E. Seidmann, ancien interne des Hôpitaux de Paris, qui avait déjà abordé ce sujet dans les cours d'histoire de la Médecine auprès de la chaire d'histoire de la Médecine et de la Chirurgie de la Faculté de Médecine de Paris.

Sa communication qui intéressa très vivement l'auditoire est, en raison de son importance, reproduite pour l'essentiel dans ce *Bulletin* ainsi que celle de Mme Jones, qui suivit et qui traita de « Marcel Proust et son frère », sujet qui était abordé pour la première fois et qui fut l'objet d'une étude très approfondie.

Enfin le Colloque prit fin par la lecture que fit M. le Professeur Philipp Kolb, de l'Université d'Urbana, d'une lettre que Marcel Proust écrivit à un médecin, curieux document qui a été acquis par M. Philipp Kolb pour l'Université à Urbana et qui est reproduit intégralement parmi les inédits en tête de ce *Bulletin*.

Notre Collègue, M. Billières, qui avait désiré prendre la parole et qui ne put le faire en raison de l'heure avancée nous a fait parvenir le texte qu'il devait lire et que nous reproduisons à la page 542.

# Notre Centre de documentation Proustienne

---

Notre Centre de Documentation Proustienne, qui compte déjà huit années d'existence a révélé, de la part de nos Collègues, une bienveillante sollicitude; c'est beaucoup plus à ces mouvements spontanés qu'aux vains appels que nous avons adressés aux éditeurs que notre Centre s'est enrichi pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

C'est beaucoup plus par des recherches personnelles que nous avons pu découvrir les ouvrages nombreux qui paraissent sur la personne et l'œuvre de Marcel Proust. Un Professeur américain nous a reproché d'avoir ignoré son ouvrage, alors qu'il n'avait rien fait pour nous le révéler. Beaucoup de livres, dont il a été rendu compte dans la Bibliographie de notre *Bulletin*, n'ont pas été envoyés à notre Centre par les éditeurs, qui ont pourtant profité de cette publicité. Il nous a fallu, pour un grand nombre, les rechercher et les réclamer. Ainsi notre institution, dont l'utilité a été reconnue par les chercheurs, s'est développée avec beaucoup plus de peine!

Nous devons exprimer toute notre reconnaissance à tous ceux de nos Collègues qui ont apporté à notre œuvre une collaboration dévouée et efficace.

M. le Dr Destreicher qui nous a fait don d'un exemplaire des *Mille et une nuits*, provenant de la Bibliothèque de M. et Mme Négrin de Maligny, nous avait déjà envoyé, l'année dernière, les œuvres poétiques complètes du Comte Robert de Montesquiou et depuis il nous a fait parvenir les *Mémoires* de Montesquiou en trois volumes. Il a d'ailleurs complété ces documents par l'envoi de plusieurs photographies du monument funéraire du Comte Robert de Montesquiou au cimetière de Versailles, ainsi que d'un portrait de Gabriel Yturri, le confident de Robert de Montesquiou, qui figure au Musée

Lambinet à Versailles et qui a été légué à ce Musée par Robert de Montesquiou en 1921. Il est sans date et non signé. Le Conservateur de ce Musée a bien voulu offrir cette photographie. De plus, il s'est proposé de réunir tous les ouvrages qui permettent de mieux connaître la société et le monde à l'époque de Marcel Proust, il nous a adressé successivement les nombreux ouvrages suivants qui pourront permettre aux chercheurs de faire d'intéressantes études :

— de Ferdinand Bac : *Figures du Passé; La princesse Mathilde; Sa Vie et ses amis* (Librairie Hachette) ;

— du même auteur : des extraits de son ouvrage *La fin des Temps délicieux*. Chapitre XIV, page 166 à 185. — *Le Pavillon des Muses de Robert de Montesquiou*;

— d'Arthur Meyer : *Ce que mes yeux ont vu* (Plon et Nourrit, 1911) ;

— du même auteur : *Ce que je peux dire* (Plon, 1912).

Par ailleurs, il nous a fait parvenir une curieuse petite brochure de Christophe (qui est M. Colomb, professeur de Marcel Proust) : *Les dix commandements de Lord Curzon pour le temps de guerre* 1914.

M. Vittorio Emmanuelo Orlando, de Rome, nous a adressé la photocopie d'une lettre de Marcel Proust à Jean Cocteau qui avait appartenu à son père.

M. Charles Bianchini, de Ham Common Richmond (Surrey), nous a remis un livre qu'il a présenté en souvenir d'un de ses amis aujourd'hui décédé, l'écrivain Léon Derrick : *Introduction To Proust : His Life, His Circle and His Work* (London Routledge and Keon Paul Ltd Broadway House 68-74 Carter Lane EC 4).

M. Dunois, de Vincennes, en nous adressant le catalogue de la librairie Malherbe de Paris, nous a révélé dans ce document une lettre du plus haut intérêt de Marcel Proust à Charles Maurras. Cette lettre, dont le texte a été intégralement reproduit, a été vendue, nous indique-t-il, 2.500 NF.

Mme Costanza Pasquali nous a fait parvenir son ouvrage publié à Rome en 1961, « Edizione di Storia e Letteratura ». *Proust — Primolila Moda Otto lettere inedite di Proust et tre Saggi* 37 tavole.

M. Jean Rousset nous a fait profiter de l'ouvrage qu'il a écrit sur « les livres de chevet des personnages proustiens » : *Studi in onore di Vittorio Lugli e Diego Valeri* (Estratto). Neri Pozza Editore, Venezia 1961.

Mme le Dr Berrewaerts, de Bruxelles, qui ne cesse de nous adresser les livres les plus intéressants qu'elle découvre nous a envoyé un ouvrage de Mme Madeleine Remacle : *L'élément poétique dans A la recherche du Temps Perdu* de Marcel Proust! cet ouvrage, qui a été agréé par l'Académie Royale de langue et Littérature française, est la thèse de doctorat que Mlle Remacle avait présentée à l'Université de Liège en 1942 et qu'elle a remaniée.

Elle nous a fait parvenir l'ouvrage *Plaisir de lire* qui fait partie de la collection littéraire publiée sous la direction de M. Jean Guéhenno. Ce livre, destiné à la classe de sixième, contient des extraits d'œuvres destinés à conduire les enfants à reconnaître le sens du texte dans sa force et son mouvement. Cet ouvrage contient aux pages 170 et 171 de très belles photographies de Combray faites par Mme le Dr Berrewaerts.

M. le Professeur Miller continue à nous faire profiter de la très riche bibliographie que contient le « Bibliography of critical and biographical references for the Study of contemporary french literature », il nous a fait don du dernier fascicule N° 13.

M. le Professeur D. W. Alden of Princeton's modern language department nous a envoyé un exemplaire du *Saturday Review* de February 18 1956 contenant un article qu'il a écrit dans cette Revue : SR's Book of the Week « Jean Santeuil », et un article de Justin O'Brien : « Proust and Gide Displayed ».

Mme Levassor nous a remis la thèse du Dr Galopin, père de Mme Goupil d'Illiers.

Mlle Marie-Claude Laquais, de Montluel (Ain), nous a adressé un exemplaire de l'étude qu'elle a présentée pour le diplôme d'études supérieures. Elle s'est proposée d'étudier les intuitions du Moi dans *Du Côté de chez Swann*; elle part de cette idée que le Moi se manifeste « quand se remettant en face de nous-même nous tachons d'entendre et de rendre le son vrai de notre cœur et non la conversation ». Dans *A la Recherche du Temps Perdu*, Proust a voulu retracer pour nous son parcours avec ses jalons et ses fausses pistes pour nous faire déboucher avec lui dans l'éblouissement du *Temps Retrouvé*. Cette succession dans le temps de nos divers Moi étrangers entre eux est une des intuitions les plus caractéristiques de Proust : le roman d'une existence à la recherche de son essence. Sa conclusion, c'est qu'à la suite d'une enquête serrée de son intelligence, d'une analyse de son inconscient que sa découverte nous conduit avec lui à une immortalité divine qui s'accommode merveilleusement d'un humanisme poussé jusque dans ses dernières conséquences.

Quelques-uns de nos Collègues ont participé à la collection de souvenirs destinés à enrichir notre Maison de Tante Léonie.

C'est ainsi que M. et Mme Letellier nous ont fait le don pour notre salle d'accueil d'un agrandissement d'une photographie de Marcel Proust prise en 1921, alors qu'il se rendait à l'exposition Vermeer sur la terrasse des Tuileries.

M. Philippe Jullian, après avoir visité notre Maison de Tante Léonie, nous a envoyé six des épreuves d'artiste d'une série d'eaux fortes intitulée : « 15 portraits d'après l'œuvre de Proust » parue à 100 exemplaires il y a 10 ans. Ce sont ces gravures qui ont donné l'idée à un éditeur anglais de confier à M. Philippe Jullian l'édition de luxe de Marcel Proust.

Mme Gutzviller nous a fait l'envoi d'une belle photographie encadrée de Mme la Comtesse Greffuhle qui provient de la succession de Mme de Tinan, sa sœur.

MM. Lalou et Martail de Saint-Cyr-l'Ecole nous ont fait le don de la partition du « Mozart » de Sacha Guitry, musique de Reynaldo Hahn, avec une dédicace de celui-ci à M. Lalique : « avec l'admiration et la reconnaissance de Reynaldo Hahn ».

# La Maison de "Tante Léonie"

(Maison de souvenirs proustiens)

A ILLIERS

Par arrêté du 19 octobre 1961, la Maison « dite de Tante Léonie » et son jardin sis à Illiers (Eure-et-Loir) où séjourna Marcel Proust ont été classés parmi les Monuments Historiques.

Cette décision qui reconnaît la valeur historique de cette demeure et assure sa protection pour l'avenir nous fait un devoir impérieux de l'entretenir, c'est pourquoi nous renouvelons auprès de nos Collègues soucieux de conserver les souvenirs proustiens notre « appel » pour qu'ils nous apportent une contribution qui nous est toujours indispensable. Chaque année nos Collègues ne cessent de nous donner un témoignage de leur sollicitude et les contributions même modestes sont une preuve de la constance de leur appui pour l'allègement de nos charges et nous leur en sommes toujours reconnaissants.

## SOUSCRIPTIONS

Nous publions ci-après, dans l'ordre de leur réception, les versements qui nous ont été adressés pour la restauration de la Maison de Tante Léonie.

Maison d'Education de Sèvres 20 NF. — M. Bourtsef 10 NF — MM. Monod et Weber (Paris) 5 NF. — M. Badois (Bois-Colombes, Seine) 6 NF. — Mme Rolland (Brétigny-sur-Orge) 5 NF. — M. Jacques Pictet (Paris) 50 NF. — M. Jacques Dodin (Paris) 5 NF. — Mlle Ponsard (Marseille). — M. Richard de Rochemont (Paris) 10 NF. — M. Heilbronn (Paris) 100 NF. — M. le général Lafarge (Paris) 10 NF. — M. le Dr Eeman (Anvers, Belgique) 10 NF. — M. Sir Rumbold (Ambassade d'Angleterre, Paris) 20 NF. — M. le Professeur Bariéty (Paris) 13 NF. — M. Westburn. (Californie) 12 NF. — Mme Danto (New-York) 8 NF. — Mme Lartigue (Toulouse) 2 NF. — Mme Joly (Boulogne-sur-Seine). — Mme Dupoux (Paris). — Société Lumifilms (Boulogne-sur-Seine) 50 NF. — Miss Dorothea Pettis (Manhattan Kansas). — M. Echeverria (Porto-Rico) 4 NF. — M. le Dr Laugier (Paris) 10 NF. — M. René Fish (Paris) 10 NF. — Mme Paola Olivetti (Fiésole, Italie) 7 NF. — Mme Triballet (Epeautrolles (Eure-et-Loir) 8 NF. — M. de Meaux (Paris) 10 NF.

*Nous exprimons notre reconnaissance à ces généreux donateurs qui ont répondu à notre appel.*

# CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

---

H. BONNET : *Alphonse Darlu, Maître de Philosophie de Marcel Proust*. A. G. Nizet, Paris, 1961, 130 pages.

Ce livre sur Darlu était attendu. Notre Collègue Henri Bonnet y a fait admirablement revivre ce professeur; il a analysé les idées philosophiques au milieu desquelles s'est développé l'esprit de Marcel Proust. Si Darlu n'a écrit aucun grand ouvrage, M. Bonnet a su, en rassemblant les différents articles et discours de ce professeur, dégager une doctrine qui a eu la plus grande influence sur ses élèves qui furent ses véritables ouvrages et c'est précisément cette influence qui éclaire d'un jour nouveau ce qui fut et aurait pu être la philosophie de Marcel Proust. Dans l'étude des idées qui ont contribué à la formation de l'esprit de Marcel Proust, l'ouvrage de M. Bonnet, écrit avec le plus grand scrupule de précision, avec clarté et objectivité est un guide précieux. Proust, dit-il en conclusion, a reçu de Darlu un message de foi dans les possibilités de l'esprit humain et dans l'existence, sur un plan tout laïque largement ouvert à toutes les formes de pensée, des réalités spirituelles.

L'ouvrage sur Darlu est accompagné d'une « Etude critique » du *Contre Sainte-Beuve*. Il ne paraît pas absolument certain à M. Bonnet que l'on soit en présence de tous les textes auxquels Proust fait allusion dans sa correspondance; d'autre part, il pense que le passage du contenu du *Contre Sainte-Beuve* dans *A la Recherche du Temps Perdu* ne s'est pas opéré sous la forme d'une simple substitution mais d'un progrès créateur qu'il serait intéressant de reconstituer.

P.-L. L.

---

André MAUROIS : *Le Monde de Marcel Proust*. Hachette, 1960, in-8°, 196 pages.

On retrouve dans ce bel album une partie du texte d'*A la Recherche de Marcel Proust*, du même auteur. On y retrouve aussi bien des photographies publiées pour la première fois dans le *Proust* de Pierre Abraham et reprises en dernier lieu dans l'iconographie établie par Georges Cattau. Quelques aquarelles de Van Dongen pour l'édition illustrée sont reproduites en hors-texte en couleurs, ainsi que des tableaux d'intérêt documentaire : la *Vue de Delft* de Ver Meer, et des toiles de Jean Béraud (*la Soirée, la Gifle, Sortie des ouvrières de la maison Paquin*), dont on peut conjecturer qu'ils ont nourri l'inspiration de Marcel Proust pour certains épisodes du *Temps Perdu*. Ce « monde » que parcourt André Maurois, ce n'est pas seulement celui d'où vient l'adjectif « mondain », c'est encore celui d'Illiers et des enfances, celui de la chambre de liège, celui des amitiés et de la maladie, tout ce monde réel, charnel, qui se transpose et se réfracte dans l'œuvre écrite.

A. F.

Jacques MONGE : *Un précurseur de Proust, Fromentin et la mémoire affective*. Revue d'histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1961.

Pour sortir Fromentin d'un oubli académique, triste et doré, M. Jacques Monge s'efforce d'intéresser à *Dominique* les lecteurs de la *Recherche du Temps Perdu*. Il atteste ainsi, indirectement, l'influence et l'importance grandissantes de Proust qui devient, en matière d'art, une « valeur » de référence sur laquelle toutes les autres se mesurent. Mais est-il quelque part un seul proustien qui n'aurait pas déjà lu, relu et savouré *Dominique*, qui ne connaîtrait pas la « Madeleine » des « Trembles » aussi bien que celle de « Combray » ? Attirés par un flair que la passion à la fois aiguise et affine, les proustiens cependant trouveront dans le lourd article de M. Jacques Monge une bonne description de la « mémoire affective » — angoisse du temps qui fuit, mécanisme du souvenir pur, bonheur de l'instant retrouvé — de belles pages de Fromentin qui éclairent ce phénomène psychologique, enfin une sérieuse revue critique de tous les écrivains dignes d'être cités comme témoins.

Il est incontestable que Fromentin, comme Proust et bien avant lui, est allé, à sa manière, avec son *Dominique*, à la *Recherche du Temps Perdu*, et que les deux œuvres puisent également leur inspiration dans certains phénomènes, d'expérience très commune, banalisés aujourd'hui par la psychologie la plus scolaire sous le nom de « mémoire affective ». Les mots « étude » et « analyse », que M. Jacques Monge emploie avec insistance, conviennent tout de même assez mal à deux romanciers aussi artistes et aussi originaux que Fromentin et Proust. Ce sont des psychologues et des savants, Ribot, Paulhan, Bergson, Gusdorf et Jean Delay, qui se livrent à des « études » scientifiques et à des « analyses » rigoureuses, dans des ouvrages intitulés *La psychologie des sentiments*, *La fonction de la mémoire et le souvenir affectif*, *Matière et Mémoire*, *Mémoire et personne* ou *Les maladies de la mémoire*.

Je sais bien que presque tous les critiques et les historiens de la littérature abusent, avec une traditionnelle inconscience du mot « analyse » appliqué aux romanciers dits « psychologues ». Mais s'il fallait absolument, par la force de l'habitude, jargonner en philosophe et en logicien, je dirais que l'œuvre de Proust m'apparaît moins comme un amoncellement d'« analyses » que comme une « synthèse » compacte, extraordinairement cohérente et intellectuellement structurée avec une rare puissance.

Ce n'est pas l'inspiration, c'est l'art qui fait l'artiste, c'est-à-dire la création, l'invention, l'élaboration, la mise en œuvre, la construction d'une œuvre, en un mot le style. Or, à cet égard il est difficile d'étendre, comme le fait M. Jacques Monge, la « parenté » entre Fromentin et Proust : « parenté de famille, d'éducation, parenté d'esprit comme le cœur, parenté de vision, de préoccupation, de recherche, d'expériences, parenté de démarche et d'itinéraire, parenté dans la conclusion tirée et l'attitude finale, donc dans la direction donnée à la vie et à l'œuvre, enfin même, plus d'une fois, parenté de style ». Je crois plutôt qu'ils diffèrent absolument par leur « individualité » créatrice, leur « essence éternelle » de poètes, comme aurait pu le dire Proust lui-même.

Le rapprochement n'est pas sans intérêt, il s'impose au contraire sur un grand nombre de points, mais il se justifie surtout, comme le prouve d'ailleurs l'article de M. Jacques Monge, par des considérations psychologiques, historiques et sociales, au fond assez peu spécifiquement littéraires.

La parenté existe plus entre les lecteurs, au niveau de l'humanité

commune, qu'entre les auteurs, au niveau de la création esthétique. Les vrais génies sont seuls au monde.

« Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. » On n'avait jamais vu, on ne reverra jamais Marcel Proust.

P. G.

---

Gaëtan PICON : *Critique et lecture*. « Mercure de France », N° 1167, novembre 1960.

L'article que publie le « Mercure de France » est un essai qui a été écrit par Gaëtan Picon pour servir d'introduction à l'ouvrage qu'il doit publier prochainement aux éditions du Mercure de France sous le titre de *L'usage de la lecture*.

Dans cet article qui contient des idées très neuves sur la critique, M. Gaëtan Picon rappelle que Proust répondait à Sainte-Beuve qu'un livre est le produit d'un autre Moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la Société, dans nos vices, et il déclare que si les œuvres reflètent la vie c'est pour autant que celle-ci met en jeu une force transformatrice, fondatrice.

Pour M. Gaëtan Picon il faut mimer l'acte créateur pour retrouver le dessin des cristallisations auxquelles aboutit l'œuvre; sachant que l'œuvre est un événement du langage la critique peut-elle avoir d'autre ambition?

L'intelligence qui est en jeu dans la reconstitution du geste créateur n'obéit pas au même mouvement que ce geste. Le mouvement qui est celui de la création de l'œuvre est aussi celui par lequel elle se manifeste à nos yeux. Ce qui agit sur nous est bien en elle, mais bien moins sous la forme de structures repérables que sous la forme d'expression.

Il faut reconnaître que l'œuvre et sa contemplation appartiennent à un même espace qui est celui du temps. D'où ce destin de l'œuvre qui lui apporte comme un prolongement de la vie qui est celle de la création. On peut remarquer, à ce sujet, que la destinée de l'œuvre de Proust fait ressortir admirablement la vérité de cette idée. La conclusion c'est que l'acte de lecture est le moment de la vérité où s'accomplit l'expérience de l'œuvre. De la vie ouverte de l'œuvre, finalement rien ne témoigne mieux que l'approche la plus simple : la vie ouverte d'une lecture.

Cet article mérite d'être lu avec une grande attention.

P.-L. L.

---

Jean-François REVEL : *L'anti-fête*. Article paru dans la 6<sup>e</sup> livraison de « United States Lines » consacrée aux joies et plaisirs de l'Occident et reproduit dans « Actualités littéraires », N° 86, janvier 1962.

M. J.-F. Revel estime que « les fêtes proustiennes » ne correspondent pas à l'idée qu'il se fait lui-même, sociologiquement, de la « fête », ni à celle qu'on devrait concevoir d'après les travaux de Thornstein Veblen, parce qu'elles ne comportent ni ripailles populaires à la Zola, ni « étalage des biens matériels, de la bonne chair (*sic* \*) et du luxe » à la manière des sauvages et des grands bourgeois.

M. J.-F. Revel, qui avait des réactions originales plus justes quand, dans *La Parisienne*, en 1957, il décernait à Proust les titres de « romancier adulte » et d' « anti-snob », a bien lu *la Recherche du Temps Perdu*

---

\* Je pense qu'il s'agit d'une faute d'impression et que M. J.-F. Revel a voulu dire et a sans doute écrit « bonne chère ».

avec un œil neuf et une tête libre, mais il a lu trop vite et dans un esprit assez peu proustien.

Il utilise l'œuvre de Proust comme un recueil de documents et de témoignages. Il a partiellement raison, dans la mesure où Proust « recherche », plus encore que le *Temps Perdu*, purement et simplement, comme il le dit lui-même, « la vérité ». Mais il tort de trouver ces documents matériellement incomplets ou de leur donner une signification historique hasardée. Car Proust, qui se veut, avant tout, romancier et poète, a le souci du beau autant que celui du vrai. Il ne retient, en conséquence que les parcelles de vérité compatibles avec son esthétique, il les arrange ensuite, et, au besoin, les tronque, pour les ajuster à la structure d'un ensemble harmonieux.

Ainsi Proust ne dit pas, il ne permet pas de supposer que les Swann, les Verdurin, les Guermantes, leurs amis et leurs clients, se nourrissent exclusivement de « petits fours » et de « cerisette ». Il se contente de ne pas trop insister — sauf en quelques touches bien calculées et percutantes — sur leur estomac, leur ventre, leur mastication et leur déglutition, dont il n'a que faire. Mais la « gourmandise », au sens le plus plat, vulgaire, gastronomique et même culinaire du terme a, dans le roman, une importance « capitalissime ». Seulement les « gouttes de poésie et de vérité » qui se rapportent aux plaisirs de la table s'agglomèrent, dans un *Temps Retrouvé*, principalement autour des personnages de Françoise et du narrateur.

Le mot « fête » ne convient peut-être pas, sociologiquement, aux cérémonies mondaines de Proust. Le mot « anti-fête » convient encore moins. On peut fort bien n'employer ni l'un ni l'autre. M. J.-F. Revel parle en philosophe et en politique. Ses considérations me paraissent assez nettement « anti-littéraires ».

P. G.

---

A. M. ETIEMBLE : *Tong Yeou-Kiou ou Le nouveau singe pèlerin*. 3<sup>e</sup> éd., Gallimard, 1958, 394 pages.

C'est la relation d'un ouvrage d'information à travers la Chine où l'auteur, professeur à la Sorbonne, avait été invité en 1957 par l'Association culturelle.

A propos de la « révolution littéraire » qui oriente la littérature chinoise vers le réalisme, il note que Proust, bien qu'ayant « donné l'image à la fois la plus poétique et la plus vraie des bouleversements de la société française en 1910 et 1925 », semble peu apprécié en Chine communiste (p. 66).

A M. Etienne, qui a publié au moins deux ouvrages sur Marcel Proust (*P. et la crise de l'intelligence; Cinq états des Jeunes Filles en Fleurs*), le peu de séduction exercée sur les lettrés chinois par notre compatriote Leiris, trop silencieux, « rappelle Guiseppe Antonio Borgèse lui disant avoir rencontré Proust : un homme assez insignifiant, tellement silencieux (Borgèse ne péchait point par ce défaut!) ». Il est curieux de rapprocher ce jugement de celui de Ménage sur La Bruyère, rapporté par Sainte-Beuve dans ses *Portraits littéraires* : « Il m'a paru que ce n'était pas un grand parleur. »

A. F.

---

Henri MORIER : *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*. Presses Universitaires de France, 1961, in-8°, 492 pages.

Ouvrage capital pour le recensement des ressources du style. Il rajeunit, il modernise la vieille rhétorique, alimentant son vocabulaire

heureusement traditionnel (et dont on regrette qu'il n'ait plus sa place dans l'enseignement) de réalités bien d'aujourd'hui, avec des citations empruntées non seulement aux écrivains classiques et romantiques, mais plus encore aux contemporains. Parmi les poètes récents, l'auteur, professeur de linguistique à l'Université de Genève, a un faible pour Francis Viélé-Griffin et Henri de Régnier. Nous qui avons un faible pour Proust, nous pourrions fournir d'exemples proustiens la plupart des titres de ce répertoire : l'allusion, l'anacoluthie, la circonlocution, l'euphémisme, l'hyperbole, la métaphore et la tmesis, sans parler du zeugma, ne sont pas trop rares dans *la Recherche du Temps Perdu*. Quant à la digression et à la conglobation (que Mme Y. Lioura appelle aussi convergence stylistique) elles en sont deux caractéristiques majeures. Cependant, des citations de notre auteur sont produites seulement aux titres *Correspondances* (au sens baudelairien), avec trois textes, *Exposition*, *Gradation* (quatre citations, dont aucune ne concerne la gradation décroissante des trois adjectifs chère à Mme de Cambremer douairière), *Mélodie* (une longue et belle citation), enfin *Suspension*, où l'on évoque les « ponts de phrase par-dessus les abîmes de durée » (une citation).

A. F.

---

Georges BOUQUET : *L'apprentissage de la lecture*. Bourrelier, 1961, in-18, 176 pages.

Page 119, concluant un chapitre sur la lecture dans les classes de perfectionnement (pour retardés ou arriérés), l'auteur reconnaît comme une évidence que « nos débiles ne liront jamais Descartes, Chateaubriand ou Marcel Proust ».

---

Pierre CLARAC : *La Fontaine par lui-même*. « Ecrivains de toujours », éditions du Seuil, 1961, 190 pages.

A propos de la révélation que La Fontaine encore tout jeune reçut de la poésie sacrée en entendant un déclamateur ridicule lire avec emphase l'ode de Malherbe *Que direz-vous, races futures*, M. Pierre Clarac cite cette remarque de Proust : « La vision la plus belle qui nous reste d'une œuvre est souvent celle qui s'éleva au-dessus des sons faux tirés par des doigts malhabiles d'un piano désaccordé » (p. 14).

---

Françoise SAGAN : *Les merveilleux nuages*. Julliard, 1961, 185 pages.

Page 56 : « Lis Proust », dit le mari à sa femme. On ne sait pas pourquoi c'est là. Mais c'est là.

---

M. DOMERG, G. HYVERNAUD et J. SIRINELLI : *Plaisir de lire*. Classe de 6<sup>e</sup>, collection littéraire sous la direction de Jean GUEHENNO, Colin, édit., 1961, cartonné, 288 pages.

On offre de nos jours à nos potaches les plus jeunes de bien somptueux manuels. Celui-ci, l'un des plus récents, est vraiment propre à répondre à son titre, non seulement par ses qualités extérieures : beauté du papier, élégance de l'impression, intérêt de l'illustration, mais aussi par le choix des textes et la manière dont ils sont éclairés. Quatre extraits de *Du Côté de chez Swann* figurent dans ce recueil,

les deux premiers (« Les étrennes de Françoise » et « La lanterne magique ») au centre d'intérêt n° 6 : « Sur le Noël, morte saison »; les deux autres (« Le Samedi à Combray » et « Les mystères de Combray ») à la rubrique n° 9 : « Provinces ». Cher Combray! Qu'il est émouvant pour un membre de notre Société de le retrouver là, vivant à la fois dans des textes connus et dans les admirables photos du clocher d'Illiers, de la façade et de l'intérieur de la maison de tante Léonie, prises par notre collègue Mme le Dr M. L. Berrewaerts!

Un fascicule à l'usage des maîtres accompagne ce manuel qui ressemble si peu à un manuel. Une explication du texte « Les étrennes de Françoise » y est esquissée, avec des références à un autre fragment de *Swann*, cité, disent les auteurs « pour notre plaisir; pas question de le lire en classe ». Et il signalent plus loin qu'il y a un passage « difficile pour une classe de 6<sup>e</sup> ».

A. F.

---

Raymond JEAN : *La Conférence*. Roman, Albin Michel, édit., 1961, 270 pages.

Le narrateur va faire une conférence à Casablanca, il la fait, il l'a faite. Tel est le sujet de ce roman, conçu et rédigé dans l'esprit « nouveau ». Quant au sujet de la conférence, c'est le titre d'un essai de Mauriac : *Le Romancier et ses personnages*. Proust y est évoqué à deux reprises : pp. 110-111, comme ayant nourri son œuvre de « la masse de ses souvenirs lointains ou proches, ceux d'Illiers ou de Cabourg comme ceux du salon de Mme Straus », et le conférencier remarque que « l'allusion à Proust a éveillé un intérêt précis » dans son auditoire; p. 130, à propos de la distance, du décalage entre le narrateur de *la Recherche* et l'auteur lui-même.

A. F.

---

Madeleine REMACLE : *L'Élément Poétique dans A la Recherche du Temps Perdu*, de Marcel Proust. Académie de Langue et de Littérature française de Belgique, Palais des Académies, Bruxelles, 1954, 213 pages.

Madeleine Remacle n'a point voulu, certes, tirer au clair le mystère de la poésie; pourtant si, comme Valéry a pu dire que la poésie est l'usage d'un pouvoir spécial du langage, elle pense qu'elle a pu prouver que cette définition s'applique aussi à la prose poétique.

Comment le langage non rimé, non rythmé peut-il acquérir une vertu poétique? En étudiant comment Proust a pu accomplir ce miracle, Madeleine Remacle pense avoir contribué à éclairer un peu ce problème; c'est ainsi qu'après avoir étudié la composition générale de l'œuvre, sa charpente « Poétique » dans l'exaltation poétique, support de l'œuvre et dans le thème central, elle aborde l'art poétique de Proust et la particularité de sa vision. Passant ensuite en revue quelques thèmes qui forment la matière poétique elle étudie l'expression et les quelques moyens techniques : Syntaxe vocabulaire; Comparaisons et métaphores.

P.-L. L.

---

Jean Yves TADIE : *Invention du langage*. Nouvelle revue française, 1<sup>er</sup> septembre 1959, N° 81.

M. Tadié déclare que le *Temps Retrouvé* c'est l'invention du langage, problème d'expression qui consiste à passer de l'existence au langage. L'œuvre est rupture avec le monde environnant; la littérature réaliste

qui décrit l'apparence s'éloigne de l'art en même temps que de son objet; il faut pouvoir décrire les impressions pour pouvoir comprendre le bonheur qu'elles recèlent : ce sont les mots qui apportent la joie.

Les allusions à un autre monde par Proust ne doivent pas, selon M. Tadié, donner lieu à une interprétation religieuse, pour lui il n'y a point de mystique, point de surnaturel dans l'œuvre. On ne découvre la profondeur du monde que dans la profondeur de soi. Le secret des expériences c'est l'espace imaginaire où l'artiste s'abstrait pour créer.

P.-L. L.

---

Elizabeth R. JACKSON : *The genesis of the involuntary memory in Proust's early works*. PMLA (Publications of the Modern Language Association of America), décembre 1961, in-8°, Winchester, U.S.A., édit., pp. 586-594.

Etude solide, précise et bien charpentée du thème de la mémoire involontaire dans les premières œuvres de Proust. Ce thème est analysé à la fois d'un point de vue méthodique (dans son contenu, ses caractères et son exploitation poétique) et dans la chronologie des œuvres antérieures *A la Recherche du Temps Perdu*. L'auteur n'a pas de peine, en s'appuyant sur des citations heureusement choisies et commentées avec sagacité, à montrer, entre *Les Plaisirs et les Jours* et *Jean Santeuil*, entre *Jean Santeuil* et le *Contre Sainte-Beuve*, les progrès de Proust dans la maîtrise de ce thème, dans la prise de conscience de sa portée philosophique, dans ce qu'on peut appeler aussi son affabulation, ou sa mise en œuvre littéraire. Il ne trouvera son plein, son parfait épanouissement que de *Swann* au *Temps Retrouvé*. Cet article fournit, sur un point qui n'est certes pas de détail, une très utile contribution à la connaissance de la manière dont un écrivain de génie perfectionne les données immédiates de son expérience intérieure.

A. F.

---

*Faux génies, faussaires et vrais méconnus*. « *Crapouillot* », N° 53, juin 1961, in-8°, 70 pages.

Voici un lot des pamphlets pour fustiger les fausses gloires littéraires, les renommées imméritées d'aujourd'hui, de naguère et de jadis, et pour tenter, en revanche, de mettre à leur place quelques méconnus qui valent mieux que tant de trop connus. Leurs auteurs ne sont pas tendres pour les écrivains marqués par la tare du succès : Sartre, Daninos, Paul Guth, Dutourd, avec leurs infamants gros tirages; et parmi leurs « grands aînés », Gide, Claudel, Maeterlinck, y sont sévèrement étrillés.

Proust, lui, trouve grâce, comme Balzac, bien que le snobisme ait pu participer quelque temps à sa gloire naissante, et bien que son renom et ses tirages en éclipsent pas mal d'autres. Faut-il que la valeur de son œuvre s'impose désormais sans conteste!

L'article (de Lucien Farnoux-Raynaud) qui s'en prend à la N.R.F. malmène Gide, Claudel et Valéry, mais ne s'attaque pas à leur contemporain Proust, pourtant tout aussi représentatif de la maison.

Mais il y a plus, et l'hommage que lui rendent les plumes vengeuses du *Crapouillot* n'est pas seulement celui du silence.

Par exemple, si la célébrité de Paul Hervieu, l'un des « pontifes de la belle époque », est rentrée dans un néant bien mérité, c'est, dit Pierre Labracherie, qu'« il y eut Marcel Proust », ce Marcel Proust à qui l'écrivain en vogue avait menacé d'envoyer ses témoins parce qu'il l'accusait d'avoir ri deux fois à l'une de ses pièces.

Dans « 80 ans de maldonne », Robert Poulet, faisant le procès des fausses gloires importées : Ibsen, d'Annunzio, Maeterlinck, et aussi Ruskin dont la vogue passagère dura « juste le temps de faire pousser quelques soupirs d'aise au jeune Proust », met ce même Proust au nombre des quelques écrivains français plus dignes que tous ces étrangers de la couronne olympique.

Enfin, le palmarès, ô combien affligeant, du prix Goncourt entre 1903 et 1960, que dresse et commente le très spirituel Michel Perrin (aux initiales pour nous prédestinées) signale une seule « année faste » : 1919, où « les Dix se décidèrent à couronner un grand écrivain, aujourd'hui classique, mais alors très discuté : Marcel Proust ».

A. F.

---

# NOTES BRÈVES

---

## SUR UN VERS DE CORNEILLE

Dans son utile, mais fort incomplet répertoire des *Citations, références et allusions de Proust dans A la Recherche du Temps Perdu*, Jacques Nathan renvoie le lecteur de *Du Côté de chez Swann*, I, 42, à Corneille, *Mort de Pompée*, acte III, série 4, en rétablissant, à un mot près, le texte exact :

« O ciel, que de vertus vous me faites haïr! »

(et non pas « nous »).

Mais il me paraît certain que Proust, en citant ce vers, se référerait intérieurement, non point à *La Mort de Pompée*, que peut-être il ne connaissait pas, mais à Saint-Simon, dans le passage où il rapporte une saillie de Ninon de l'Enclos! (éd. Chéruel, IV, p. 316).

Après une longue visite du Maréchal de Choiseul, qui « était toutes les vertus mêmes, mais peu réjouissantes et avec peu d'esprit... l'Enclos bâille, le regarde, puis s'écrie :

« Seigneur, que de vertus vous me faites haïr! »

« qui est un vers de je ne sais plus quelle pièce de théâtre ».

La référence aux *Mémoires* de Saint-Simon me paraît d'autant plus évidente que cette citation de Proust termine le paragraphe où Swann vient de rapporter une anecdote de Saint-Simon relative à Maulevrier.

LÉON GUICHARD.

---

... Je venais de lire pour la seconde fois l'œuvre entière de Proust. Quand on pense à Proust ou à tout autre écrivain, même le plus goûté, il s'agit de pages choisies; de même, si une femme vous plaît, c'est morceaux choisis. Pendant un an que dura ma lecture, avec des pauses, j'ai noté mes remarques, ayant promis dans un livre récent de parler de Proust.

Après les premiers tomes, la critique est facile, quand apparaissent davantage, une certaine débilité dans la profusion, une psychologie trop soufflée qui s'épuise dans ses rebondissements, jamais aride pourtant; ces phrases trop ramifiées, avec des détails merveilleux. Relisant mes notes, ce long travail m'a paru vain, comme tout ce que j'ai lu sur ce sujet; je l'ai relégué dans mon tiroir à brouilles.

On dirait que tout échappe à Proust, indéfiniment rattrapé, répété, analysé dans un halètement poignant; mais jamais écrivain n'a parlé si près de nous comme à l'oreille avec un accent si tendre. Cette œuvre

ingénue, si librement humaine, a ému longtemps un monde de lecteurs; je crois que l'on y reviendra toujours avec le même étonnement, et toujours, dans la pénombre de ce baroque édifice, on sera saisi par le chant plaintif de ces orgues sourdes.

Jacques CHARDONNE.

(N.R.F., 1<sup>er</sup> juillet 1961, pp. 165-166.)

---

Le Foyer Culturel International de Cerisy-la-Salle (Manche) nous annonce qu'il prépare une décade du lundi 16 juillet au jeudi 26 juillet 1962 sous la direction de Georges Cattai et de Philip Kolb sur « Marcel Proust » (1871-1922).

Il a cru utile de réunir à Cerisy des spécialistes et des amis de l'œuvre proustienne afin d'examiner à nouveau certains problèmes à la lumière des découvertes récentes; les antécédents français et étrangers de Proust; son rayonnement; les œuvres posthumes; sa vie; sa pensée; son style.

Pour tous renseignements s'adresser à Mme Heurgon-Desjardins, Directrice du Foyer Culturel de Cerisy-la-Salle (Manche).

---

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

N<sup>os</sup> 9 à 12

N<sup>o</sup> 9 (1959)

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Lettre à Max Daireaux</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 3   |
| <i>Lettre au Duc de Guiche</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 5   |
| <i>Lettre à un éventuel secrétaire</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 10  |
| <i>Une narration de Marcel Proust lycéen, présentée par André FERRE</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 11  |
| Suzy MANTE-PROUST et M. YONODO : <i>Marcel Proust au Japon</i> ..                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 17  |
| Anthony R. PUGH : <i>Le séjour à Venise, propos sur le texte de la Fugitive</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 29  |
| Paule ASCHKENASY-LELU : <i>Les sens mineurs chez Proust</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 44  |
| Michihiko SUZUKI : <i>Le « Je » proustien</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 69  |
| Pierre COSTIL : <i>La construction musicale de la Recherche du Temps Perdu</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 83  |
| Monique RUYSSSEN : <i>Comment ils en parlent</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 111 |
| P.-L. LARCHER : <i>La vie de la Société : Rapport du Secrétaire général</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 114 |
| Réunions des 10 mai et 31 août 1958 : <i>Proust et la Peinture</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 120 |
| Notre Centre de documentation proustienne .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 137 |
| <i>Chronique bibliographique</i> : Henri BONNET : <i>Marcel Proust de 1907 à 1914 (extrait)</i> . Fernand GREGH : <i>Mon amitié avec Marcel Proust</i> (A. F.). — Georges CATTALU : <i>Documents iconographiques</i> (P.-L. L.). — CATTALU : <i>Marcel Proust</i> (P.-L. L.). — Claude VALLEE : <i>La Féerie de Marcel Proust</i> (A. F.). — H. BERGSON : <i>Ecrits et Paroles</i> (A. F.). — Roger MARTIN DU GARD : <i>Souvenirs autobiographiques et littéraires</i> (A. F.). — Philippe JULLIAN : <i>Dictionnaire du Snobisme</i> (A. F.). — Dominique AURY : <i>Lectures pour tous</i> (P.-L. L., A. F.). — Virginia WOLF : <i>Journal d'un écrivain</i> (A. F.). — Jean DUTOURD : <i>Le fond et la forme</i> (A. F.). — Simone de BEAUVOIR : <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i> (A. F.). — Jean LAMBERT : <i>Gide familial</i> (A. F.). — André BOURIN : <i>Le livre et le temps</i> . — Claude ROY : <i>Description critiques</i> (A. F.). — David CORT : <i>Proust et l'existentialisme</i> (P.-L. L.). — Jacqueline Van PRAAG-CHANTRAINE : <i>Marcel Proust et Gabriel Miro</i> (P.-L. L.). — Erich KOHLER : <i>Zehn Jahre auf der Suche Marcel Proust</i> (Henri Bonnet). — Henri GRUBBS : <i>Sartre's recapturing of Lost Time</i> (A. F.). — Georges PIROUE : <i>Proust et la Musique</i> (P.-L. L.) ..... | 142 |
| Souscription - Liste des nouveaux membres - Réunion de 1959.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |     |

N<sup>o</sup> 10 (1960)

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Six lettres inédites à Douglas Ainslie, présentées par Bryant C. FREEMAN</i> ..... | 161 |
| <i>Aphorismes proustiens, présentés par A. F.</i> .....                               | 179 |
| Germaine PAVEL : <i>Deux poètes du sommeil : Proust et Valéry</i> (I).                | 211 |

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Henri BONNET : <i>Les idées de Darlu</i> .....                                       | 224 |
| P.-L. LARCHER : <i>Le Pré Catelan d'Illiers, parc de Swann</i> .....                 | 242 |
| Bernard GICQUEL : <i>La composition des Plaisirs et les Jours</i> ....               | 249 |
| Pierre JAQUILLARD : <i>Note sur Proust, ses citations et le petit Larousse</i> ..... | 262 |
| P.-L. LARCHER : <i>Vie de la Société : Rapport du Secrétaire général.</i>            | 268 |
| Réunions des 9 mai et 30 août 1959 : <i>Proust et la Peinture, etc...</i> ..         | 274 |
| Notre Centre de documentation proustienne.                                           |     |
| CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE .....                                                      | 296 |

Henri BONNET : *Marcel Proust de 1907 à 1914* (A. F.). — André FERRE : *Les années de collège de Marcel Proust* (P.-L. L.). — *L'Univers de Proust* (P.-L. L.). — Laurent LE SAGE : *Marcel Proust and his literary friends* (A. F.). — George D. PAINTER : *Marcel Proust, a biography* (Dominique ANDRE). — *Adam, international review*, numéro spécial (B. G.). — Jacques de LACRETELLE : *Les Maîtres et les Amis* (A. F.). — Gérard BAUER : *Rendez-vous avec Paris* (A. F.). — Lucienne JULIEN-CAIN : *Trois essais sur Paul Valéry* (A. F.). — Roger PEYRE-FITTE : *L'Exilé de Capri* (A. F.). — Tereska TORRES : *Le Labyrinthe*. — J. R. : *Trains de Romans*. — Pierre GIOAN : *Dictionnaire usuel par le texte et par l'image* (A. F.). — Roger SECRETAIN : *Préface aux Romans et œuvres de fiction non théâtrales de Montherlant* (A. F.). — *Agrégation des lettres et de grammaire, bibliographie sommaire*. — Paul ROBERT : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, tomes III et IV (A. F.). — *Deux lettres de Proust* (Guichard).

#### N° 11 (1961)

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Marcel PROUST : <i>La vie mondaine</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 317 |
| 42 lettres, billets et dédicaces à Pierre Lavallée, présentées par B. C. FREEMAN .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 323 |
| Addenda (B.C.F.) .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 362 |
| Pierre COSTIL : <i>Rythmes et tonalités de la musique proustienne.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 365 |
| Michihiko SUZUKI : <i>Le comique chez Marcel Proust</i> (I) .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 377 |
| Willy HACHEZ : <i>Retouches à une chronologie</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 392 |
| Germaine PAVEL : <i>Deux poètes du sommeil : Proust et Valéry</i> (II).                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 399 |
| Tibor DENES : <i>Bergson et Proust</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   | 411 |
| P.-L. L. LARCHER : <i>Rapport du Secrétaire général</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 418 |
| Réunions des 14 mai et 28 août 1960 : <i>Proust et la Musique</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 424 |
| Notre Centre de documentation proustienne .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 438 |
| P.-L. LARCHER : <i>Les œuvres poétiques de Robert de Montesquiou.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 440 |
| CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 448 |
| Georges PIROU : <i>Proust et la Musique du Devenir</i> (Henri Bonnet). — Jean-François REVEL : <i>Sur Proust</i> (H. B.). — Henri MONDOR : <i>Claudél plus intime</i> (A. F.). — Jacques CHASTENET : <i>Histoire de la III<sup>e</sup> République</i> , tome V (A. F.). — Angus WILSON : <i>Les quarante ans de Mrs Eliot</i> (A. F.). — Jean-Pierre ROSNAY : <i>Les Diagonales</i> (A. F.). — Anne FONTAINE : <i>Henri Mondor</i> (A. F.). — Philip KOLB : <i>Proust et Ruskin</i> (P.-L. L.). — Gianni PATERNITI : <i>La lezione di M. P.</i> (P.-L. L.). — Marie RIEFSTAHL-NORDLINGER : <i>Deux émissions radiophoniques sur M.P.</i> (P.-L. L.). — André FERRE : <i>Parler musique</i> (P.-L. L.). — H. BONNET : <i>Place de Du Côté de chez Swann dans A la Recherche du Temps Perdu.</i> |     |
| Notes brèves .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 458 |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Lettre à un médecin</i> (Dr Linossier), présentée par Philip KOLB.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 471 |
| <i>Poèmes de jeunesse</i> , présentés par Elizabeth JACKSON                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 478 |
| <i>In memoriam Marie Nordlinger-Riefstahl</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | 485 |
| Willy HACHEZ : <i>Histoire et Généalogie des Guermantes</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 491 |
| E. JONES : <i>Marcel Proust et son frère</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 503 |
| Dr P.-E. SEIDMANN : <i>Marcel Proust et les Médecins</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 522 |
| R. BILLIERES : <i>Proust et les Médecins</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 542 |
| Aurel Vladimir DIACONU : <i>Proust et la peinture</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | 545 |
| Michihiko SUZUKI : <i>Le Comique chez Marcel Proust (II)</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 572 |
| Denkovic Pratie DIVNA : <i>Thèmes proustiens</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 587 |
| P.-L. LARCHER : <i>Rapport du Secrétaire général</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 593 |
| Réunions des 13 mai et 3 septembre 1961                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 598 |
| Notre Centre de documentation proustienne                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 600 |
| CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 604 |
| Henri BONNET : <i>Alphonse Darlu, maître de philosophie de M. P.</i> (P.-L. L.). — André MAUROIS : <i>Le Monde de M. P.</i> (A. F.). — Jacques MONGE : <i>Un précurseur de P. : Fromentin</i> (P. G.). — Gaëtan PICON : <i>Critique et Lecture</i> (P.-L. L.). — J.-F. REVEL : <i>L'anti-fête</i> (P. Grandgeorges). — ETIENNE : <i>Tong-Yeou-King' ou le nouveau singe pèlerin</i> (A. F.). — Henri MORIER : <i>Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique</i> (A. F.). — G. BOUQUET : <i>L'apprentissage de la lecture</i> . — Pierre CLARAC : <i>La Fontaine par lui-même</i> (A. F.). — Françoise SAGAN : <i>Les merveilleux nuages</i> . — DOMERC, HYVERNAUD et SIRINELLI : <i>Plaisir de lire</i> (A. F.). — Raymond JEAN : <i>La Conférence</i> (A. F.). — Madeleine REMACLE : <i>L'élément poétique dans A la Recherche du Temps Perdu</i> (P.-L. L.). — Jean-Yves TADIE : <i>Invention et Langage</i> (P.-L. L.). — Elisabeth JACKSON : <i>The genesis of involuntary memory in P's early works</i> (A. F.). — <i>Faux génies, faussaires et vrais méconnus</i> (A. F.). |     |
| NOTES BRÈVES                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 614 |
| <i>Sur un vers de Corneille</i> (Léon GUICHARD). — <i>Relire Proust</i> (Jacques CHARDONNE).                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |     |

# TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE D'AUTEURS

## I. TEXTES ET INÉDITS

|                                                                                      |            |
|--------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Payle ASCHKENASY-LELU : <i>Les sens mineurs chez Proust</i> .....                    | 44         |
| R. BILLIERES : <i>Proust et les Médecins</i> .....                                   | 542        |
| Henri BONNET : <i>Les idées de Darlu</i> .....                                       | 224        |
| Pierre COSTIL : <i>La construction musicale de la Recherche du Temps Perdu</i> ..... | 83         |
| Pierre COSTIL : <i>Rythmes et tonalités de la musique proustienne</i> ..             | 365        |
| Tibor DENES : <i>Bergson et Proust</i> .....                                         | 411        |
| A. V. DIACONU : <i>Proust et la Peinture</i> .....                                   | 545        |
| D. B. DIVNA : <i>Thèmes proustiens</i> .....                                         | 587        |
| André FERRE : <i>Une narration de Marcel Proust lycéen</i> .....                     | 11         |
| André FERRE : <i>Aphorismes proustiens</i> .....                                     | 179        |
| B. C. FREEMAN : <i>Six lettres inédites à Douglas Ainslie</i> .....                  | 161        |
| B. C. FREEMAN : <i>42 lettres, billets et dédicaces à Pierre Lavallée</i> .....      | 323        |
| B. C. FREEMAN : <i>Addenda</i> .....                                                 | 362        |
| Bernard GICQUEL : <i>La composition des Plaisirs et les Jours</i> ....               | 249        |
| Willy HACHEZ : <i>Retouches à une chronologie</i> .....                              | 392        |
| Willy HACHEZ : <i>Histoire et généalogie des Guermantes</i> .....                    | 491        |
| Elisabeth JACJSON : <i>Poèmes de jeunesse</i> .....                                  | 478        |
| Pierre JAQUILLARD : <i>Note sur Proust, ses citations et le petit Larousse</i> ..... | 262        |
| E. JONES : <i>Marcel Proust et son frère</i> .....                                   | 503        |
| P.-L. LARCHER : <i>Le Pré Catelan d'Illiers, parc de Swann</i> .....                 | 242        |
| Suzy MANTE-PROUST et M. YODONO : <i>Marcel Proust au Japon</i> ..                    | 17         |
| Germaine PAVEL : <i>Deux poètes du sommeil : Proust et Valéry</i> ..                 | 211 et 399 |
| Marcel PROUST : <i>Aphorismes</i> .....                                              | 179        |
| Marcel PROUST : <i>La vie mondaine</i> .....                                         | 317        |
| Marcel PROUST : <i>Lettre à Max Daireaux</i> .....                                   | 3          |
| Marcel PROUST : <i>Lettre au Duc de Guiche</i> .....                                 | 5          |
| Marcel PROUST : <i>Lettre à un éventuel secrétaire</i> .....                         | 10         |
| Marcel PROUST : <i>Six lettres inédites à Douglas Ainslie</i> .....                  | 161        |
| Marcel PROUST : <i>42 lettres, billets et dédicaces à Pierre Lavallée</i> ..         | 323        |
| Marcel PROUST : <i>Lettre à un médecin (Dr Linossier)</i> .....                      | 471        |
| Marcel PROUST : <i>Poèmes de jeunesse</i> .....                                      | 478        |
| Marcel PROUST : <i>Une narration de M. P. lycéen</i> .....                           | 11         |
| Anthony PUGH : <i>Le séjour à Venise, propos sur le texte de La Fugitive</i> .....   | 29         |
| Monique RUYSSSEN : <i>Comment ils en parlent</i> .....                               | 111        |
| Dr P. E. SEIDMANN : <i>Marcel Proust et les Médecins</i> .....                       | 522        |
| Michihiko SUZUKI : <i>Le « Je » proustien</i> .....                                  | 69         |
| Michihiko SUZUKI : <i>Le comique de Marcel Proust</i> .....                          | 377 et 572 |
| M. YODONO (Suzy MANTE-PROUST et) : <i>M. P. au Japon</i> .....                       | 17         |

## II. LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

|                                                                      |                                     |
|----------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| P.-L. LARCHER : <i>Rapport du Secrétaire général</i> .....           | 114, 268, 418, 120, 274, 424 et 593 |
| Réunions du Pré Catalan :                                            |                                     |
| R. CHARMET : <i>Proust et la Peinture</i> .....                      | 120                                 |
| Marie DORMOY : <i>Proust et la Musique</i> .....                     | 432                                 |
| M. DRUCKER : <i>Le sentiment de l'espace chez M. P.</i> .....        | 122                                 |
| M. DRUCKER : <i>Proust et Léonard de Vinci</i> .....                 | 276                                 |
| M. DRUCKER : <i>Proust et la Musique</i> .....                       | 429                                 |
| Yves HUCHER : <i>Proust et la Musique</i> .....                      | 424                                 |
| Pierre JAQUILLARD : <i>Proust et la Peinture</i> .....               | 126                                 |
| P.-L. LARCHER : <i>Les images de la lanterne magique</i> .....       | 274                                 |
| Louis VEDRINES : <i>A propos de P. et la peinture italienne</i> .... | 133                                 |
| Notre Centre de documentation proustienne ..                         | 137, 290, 438 et 600                |
| P. L. LARCHER : <i>Les œuvres poétiques de R. de Montesquiou</i> ..  | 448                                 |

## III. CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

|                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Adam</i> , numéro spécial (B. G.) .....                                                              | X   |
| <i>Agrégation des Lettres</i> .....                                                                     | X   |
| Dominique AURY : <i>Lectures pour tous</i> (P.-L. L., A. F.) .....                                      | IX  |
| Gérard BAUER : <i>Rendez-vous avec Paris</i> (A. F.) .....                                              | X   |
| Simone de BEAUVOIR : <i>Mémoires d'une jeune fille rangée</i><br>(A. F.) .....                          | IX  |
| Henri BERGSON : <i>Ecrits et Paroles</i> (A. F.) .....                                                  | IX  |
| Henri BONNET : <i>M. P. de 1907 à 1914</i> (extrait) IX et (A. F.) ....                                 | X   |
| Henri BONNET : <i>Place de Swann dans la Recherche du Temps</i><br><i>Perdu</i> (P.-L. L.) .....        | XI  |
| Henri BONNET : <i>Alphonse Darlu, maître de philosophie de M. P.</i><br>(P. L. L.) .....                | XII |
| Georges BOUQUET : <i>L'apprentissage de la lecture</i> (A. F.) .....                                    | XII |
| André BOURIN : <i>Le Livre et le Temps</i> (A. F.) .....                                                | IX  |
| Georges CATTALU : <i>Documents iconographiques</i> (P.-L. L.) .....                                     | IX  |
| Georges CATTALU : <i>Marcel Proust</i> (P.-L. L.) .....                                                 | IX  |
| Jacques CHASTENET : <i>Histoire de la III<sup>e</sup> République, tome V</i><br>(A. F.) .....           | XI  |
| Pierre CLARAC : <i>La Fontaine par lui-même</i> (A. F.) .....                                           | XII |
| David CORT : <i>Proust et l'existentialisme</i> (P.-L. L.) .....                                        | IX  |
| <i>Crapouillot, Faux génies, faussaires et vrais méconnus</i> (A. F.) ..                                | XII |
| DOMERC, HYVERNAUD ET SIRINELLI : <i>Plaisir de lire</i> (A. F.) ..                                      | XII |
| Jean DUTOURD : <i>Le fond et la forme</i> (A. F.) .....                                                 | IX  |
| ETIEMBLE : <i>Tong-Teou-King ou le nouveau singe pèlerin</i> (A. F.) ..                                 | XII |
| André FERRE : <i>Les années de collège de M. P.</i> (P.-L. L.) .....                                    | X   |
| André FERRE : <i>Parler musique</i> (P.-L. L.) .....                                                    | XI  |
| Anne FONTAINE : <i>Henri Mondor</i> (A. F.) .....                                                       | XI  |
| Pierre GIOAN : <i>Dictionnaire usuel par le texte et par l'image</i><br>(A. F.) .....                   | X   |
| Fernand GREGH : <i>Mon amitié avec Marcel Proust</i> (A. F.) .....                                      | IX  |
| Henry GRUBBS : <i>Sartres's recapturing of lost time</i> (A. F.) .....                                  | IX  |
| Elizabeth JACKSON : <i>The genesis of involuntary memory in P'S</i><br><i>early works</i> (A. F.) ..... | XII |
| Raymond JEAN : <i>La Conférence</i> (A. F.) .....                                                       | XII |
| Lucienne JULIEN-CAIN : <i>Trois essais sur Paul Valéry</i> (A. F.) ....                                 | X   |
| Philipp JULLIAN : <i>Dictionnaire du Snobisme</i> (A. F.) .....                                         | IX  |
| Erich KOHLER : <i>Zehn Jahre auf der Suche M. P.</i> (Henri Bonnet) ..                                  | IX  |

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Philip KOLB : <i>Proust et Ruskin</i> (P.-L. L.) .....                                                             | XI  |
| Jacques de LACRETELLE : <i>Les Maîtres et les Amis</i> (A. F.) .....                                               | X   |
| Jean LAMBERT : <i>Gide familial</i> (A. F.) .....                                                                  | IX  |
| Laurent LE SAGE : <i>M. P. and his literary friends</i> (A. F.) .....                                              | X   |
| Roger MARTIN DU GARD : <i>Souvenirs autobiographiques et littéraires</i> (A. F.) .....                             | IX  |
| André MAUROIS : <i>Le Monde de Marcel Proust</i> (A. F.) .....                                                     | XII |
| Jacques MONGE : <i>Un précurseur de Proust : Fromentin</i> (P. G.) ..                                              | XII |
| Henri MONDOR : <i>Claudiel plus intime</i> (A. F.) .....                                                           | XI  |
| Henri MORIER : <i>Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique</i> (A. F.) .....                                      | XII |
| Giani PATERNITI : <i>La lezione de Marcel Proust</i> (P.-L. L.) .....                                              | XI  |
| Roger PEYREFITTE : <i>L'exilé de Capri</i> (A. F.) .....                                                           | X   |
| George PAINTER : <i>M. P., a biography</i> (Dominique André) .....                                                 | X   |
| Gaëtan PICON : <i>Critique et Lecture</i> (P.-L. L.) .....                                                         | XII |
| Georges PIROUE : <i>Proust et la musique</i> (P.-L. L.) .....                                                      | IX  |
| Georges PIROUE : <i>Proust et la musique du devenir</i> (Henri Bonnet) .....                                       | XI  |
| Jacqueline van PRAAG-CHANTRAINE : <i>M. P. et Gabriel Miro</i> (P.-L. L.) .....                                    | IX  |
| PROUST (deux lettres de) (Guichard) .....                                                                          | X   |
| J. R. : <i>Trains de romans</i> (A. F.) .....                                                                      | X   |
| Madeleine REMACLE : <i>L'élément poétique dans A la Recherche du Temps Perdu</i> (P.-L. L.) .....                  | XII |
| J.-F. REVEL : <i>Sur Proust</i> (H. B.) .....                                                                      | XI  |
| J.-F. REVEL : <i>L'anti-fête</i> (P. Grandgeorges) .....                                                           | XII |
| Marie RIEFSTAHL-NORDLINGER : <i>Deux émissions radiophoniques sur M. P.</i> (P.-L. L.) .....                       | XI  |
| Paul ROBERT : <i>Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, tomes III et IV</i> (A. F.) ..... | X   |
| Claude ROY : <i>Descriptions critiques</i> (A. F.) .....                                                           | IX  |
| Françoise SAGAN : <i>Les merveilleux nuages</i> (A. F.) .....                                                      | XII |
| Roger SERCETAIN : <i>Préface aux romans et œuvres de fiction non théâtrale de Montherlant</i> (A. F.) .....        | X   |
| Jean-Yves TADIE : <i>Invention et langage</i> (P.-L. L.) .....                                                     | XII |
| Tereska TORRES : <i>Le Labyrinthe</i> (A. F.) .....                                                                | X   |
| <i>L'Univers de Proust</i> (P.-L. L.) .....                                                                        | X   |
| Claude VALLEE : <i>La féerie de Marcel Proust</i> (A. F.) .....                                                    | IX  |
| Angus WILSON : <i>Les quarante ans de Mrs Eliot</i> (A. F.) .....                                                  | XI  |
| Virginia WOOLF : <i>Journal d'un écrivain</i> (A. F.) .....                                                        | IX  |

---

## Liste des nouveaux membres par ordre d'inscription

---

### Membres fondateurs :

1961 : M. le Dr J. Louin (Saint-Cloud); Mme Clara Saint (Paris); M. et Mme Boudet (Paris); M. J.-C. Soyer (Rouen); M. Molenaar (Rotterdam, Pays-Bas); M. Dupoux (Paris); M. de Nohele (Paris); Mme Lucy Jones (Paris); M. Heilbronn (Paris); M. Broquisse (Paris); M. Aimé Chatelain (Sézenove, Suisse); M. le Comte d'Illiers (Paris); M. J. Echeverria (Porto-Rico); M. Galland (Paris); M. Clayeux (Paris).

1962 : M. de Berea (New-York, U.S.A.).

### Membres bienfaiteurs :

1961 : M. et Mme Jacques Letellier (Paris); M. Baudouy (Paris); Mme Lory (Paris); M. le Dr Eeman (Braschaet-Anvers, Belgique); M. Roger Stéphane (Paris); Mme Taylor (Reading, Angleterre); M. Lalou (Paris); Mme Beretta (Lugano); M. Veneroni (Paris); M. Radlo (Paris); Mme Frederic (Bruxelles); M. Sicot (Le Havre); M. Olivier (Mulhouse); M. Watteville (Paris); Mme Pelletier (Paris); M. Fonteneau (Brunoy); Mme Rowland (Dover, U.S.A.); M. Meyernoff (New-York); Mme Scheurer (Strasbourg); M. Assemat (Paris); Mlle Goldstine (Manitoba, Canada); M. Girard (Lambertart); Mlle Coyat (Paris); M. J. Levy (Paris); Mlle Adam (Caen); M. Gabriel-Robinet (Paris); M. Georges Petit (Paris); M. Brun (Purley, Angleterre); M. Lucot (Paris); M. Marot (Paris); M. Vienney (Paris); M. Dubost (Paris); M. Morinière (Malakoff, Seine); Mme le Dr Bosch (Francfort); M. le Comte de Beauchamp (Paris); M. Durin (Paris); M. Washbur (Californie); M. Bouty (Casablanca); M. Fleurant (Paris); M. Schier (Minnesota, U.S.A.); M. Paggenburg (New-York); Mme Levassor (Paris); M. Mane (Paris); M. Majoux (Fontaine-Saint-Simon, E.-et-L.); Sir Anthony Rumbold (Ambassade d'Angleterre, Paris); M. Mitzord (Paris); M. Régnier (Montargis); M. Van der Weel (Amsterdam); Mme Pessard née Lavallée (Paris); Mme Silvant (Paris); Mme de Lacerda (Paris); Mlle Dr Gallot (Paris); Mme Sabran (Aix-en-Provence); M. Martinus Nyhoff (La Haye); M. Jean Yves Tadié (Paris); M. le Dr Bestieu (Draguignan); Mme Helies (Paris); M. Saraydar (Berkeley, Californie); M. le Conseiller Gojon (Paris); M. Pradel (Paris); M. Benamou Norwich (Vermont, U.S.A.); Leigh Fernior (Londres); Mme de Durand (Marseille);

M. Portal (La Rochelle); M. Grosrichard (Paris); M. Kahn (Paris); M. Boisseleau (Le Bouscat, Gironde).

1962 : M. Benn (Leeds-Angleterre); M. le Professeur Warlow (Carlisle, Peansylvanie, U.S.A.); M. Bigler (Montbéliard, Doubs); Mme Delale (Suresnes); Mlle Annette Penel (Ablis, S.-et-O.).

### Membres titulaires :

1961 : M. Hill (U.S.A.); M. Nivat (Versailles); M. Schuck (Paris); M. Claude Baruch (Paris); M. Léon Baruch (Paris); M. Georjon (Limours, S.-et-O.); M. H. Dubois (La Haye, Pays-Bas); M. Louin (Saint-Cloud, S.-et-O.); M. Mirisch (Paris); M. Seiller (Chartres); Société archéologique, scientifique et littéraire de Vendôme; M. Morisset (Paris); M. Voraer (Bruxelles); M. Pevée (Bruxelles); M. le Baron de Brouwer (Bruxelles); Mme Saulière (Paris); M. Bentley (Georgie, U.S.A.); M. Fonty (Angers); M. et Mme Rosoor (Paris); M. Lajon (Paris); M. Laurent (Paris); Mme Wade (Iowa, U.S.A.); Mme Torre (Caen); M. de Neronde (Neuilly-sur-Seine); M. Groult (Andrézy); Mme Echeverria (Paris); Mme Lamblin (Neuilly-sur-Seine); Mme Carteron (Amiens); M. Champion (Paris); Mme de Cosmi (Paris); M. Nérot (Paris); M. Divna Denkovic Bratic (Beograd, Yougoslavie); Mlle Queruel (Pacy-sur-Eure); M. Médioni (Casablanca); Mme Mina Meyer (Paris); M. Marmin (Orléans); M. Lartigue (Toulouse); M. Roth (Berkeley, Californie, U.S.A.); Mme Joly (Boulogne-sur-Seine); M. Jean Bloch (Bruxelles); M. Stanley (Glasgow, Angleterre); M. Dubourdiou (Paris); M. Jouve (Marseille); M. Jolivet (Paris); M. Gomez (Paris); M. Mohamed Talibi (Marrakech, Maroc); Mme Micaela (Paris); M. le Dr-Professeur Bariéty de l'Académie de Médecine (Paris); Mme Nina Long (Ardmore, U.S.A.); M. Streicher (Muhldorf-sur-Inn, Allemagne); M. Heilmann (Paris); M. Rab (Dreux); M. Branchini (Richmond-Surrey, Angleterre); M. Max Hervé Thomas (Quimper); M. Canevaro (Genova, Italie); M. Madelin (Versailles); Mlle Pigeot (Orléans); Mme Wanda Bronska (Cracovie); M. Hélot (Caen); M. Régis Berland (Paris); Mme Dayan (Paris); M. Chadwick (Liverpool, Angleterre); M. Michel Crouzet (Paris); Mme Madeleine Léon (Paris); M. Bonino (Vretz, Corrèze); M. Tchi-joff (Paris); M. Luis Lozyre (Lima, Pérou); Mme Léonie Fontaine (Paris); Mme White (Paris); M. Arbaud (Noisy-sur-Seine); Mme Lacassagne (Paris); M. Auzanneau (Paris); M. le Dr Moscovici (Verriol-le-Fournier, M.-et-L.); M. Nizet (Paris).

1962 : M. Gadeau (Rouillé, Vienne); M. Lathière (Limoges); M. Oblé (Le Grand-Saive, Saint-Sauvant, Vienne); M. Scott Lambert (San-Francisco, U.S.A.); Shirai (Hirosaki, Japon); M. Jean Dubacq (Paris); M. Nouihan (Toulouse).

*Les dates des réunions de l'année ont été ainsi fixées :  
L'Assemblée générale se réunira sous la présidence de  
M. le Professeur H. Mondor, de l'Académie française,  
le JEUDI 28 JUIN 1962, à 17 heures, Maison de l'Amé-  
rique Latine à Paris, 96, avenue d'Iéna.*

*Le SAMEDI 12 MAI, à 15 heures, Réunion à la Maison  
de Tante Léonie, 4, rue du Docteur-Proust, à Illiers :  
Visite des aubépines en fleurs et séance d'introduction  
à la Réunion littéraire.*

*Le DIMANCHE 2 SEPTEMBRE aura lieu au Pré  
Catelan d'Illiers une Réunion littéraire. L'entretien por-  
tera sur : « Marcel Proust, ami des fleurs et des jar-  
dins. »*

*Un déjeuner précédera cette réunion à 12 h 50 au  
Restaurant du Vieux Château; les inscriptions pour le  
déjeuner (12 NF) devront parvenir avant le 25 août au  
Secrétariat général, 26, rue du Docteur-Galopin, à Illiers.*

*On se réunira à partir de midi à la Maison de Tante  
Léonie, 4, rue du Docteur-Proust, à Illiers.*

## LA COTISATION POUR L'ANNÉE 1962

**Membre fondateur : 13 NF**

**Membre bienfaiteur : 8 NF**

**Membre titulaire : 6 NF**

y compris **1 NF** pour frais d'envoi.

*doit être adressée à notre Trésorier :*

**M. Paul-Albert BOYER, 42, Cours Albert-I<sup>er</sup> - Paris-8<sup>e</sup>**

**SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST  
ET DES AMIS DE COMBRAY**



**Le numéro du compte de chèque postal de la Société est :  
5928-90 Paris**

**et le compte en banque :**

**Comptoir National d'Escompte de Paris  
Agence centrale 124-392**



---

---

**IMPRIMERIE LAUNAY — ILLIERS (E.-&-L.)**

Dépôt légal n° 380 — 2<sup>e</sup> trimestre 1962

Imprimé en France

---

---